

## Georges Lefebvre | 2010

*Georges Lefebvre at Work. Georges Lefebvre's Work*

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lrf/7037>

DOI : 10.4000/lrf.7037

ISSN : 2105-2557

### Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

### Référence électronique

Georges Lefebvre, 2010, *La Révolution française* [En ligne], consulté le 27 août 2022. URL : <https://journals.openedition.org/lrf/7037> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.7037>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 août 2022.

Tous droits réservés

## SOMMAIRE

*Lefebvre au travail, le travail de Georges Lefebvre : un océan d'érudition sans continent  
Liberté ?*

Pierre Serna

*Georges Lefebvre et les premières Annales*

Lucien Febvre et Marc Bloch au miroir de Georges Lefebvre  
Olivier Dumoulin

*Des paysans du Nord à la France directoriale.*

Georges Lefebvre et l'histoire sociale de la Révolution entre œuvre fondatrice et dépassement  
Jean-Pierre Jessenne

*Daniel Guérin et Georges Lefebvre, une rencontre improbable.*

Antonio de Francesco

*L'idée du « complot » dans l'œuvre de Georges Lefebvre : une remise en cause à partir d'une  
nouvelle source*

Timothy Tackett et Nicolas Déplanche

*Georges Lefebvre et l'historiographie soviétique de la Révolution française*

Ettore Cinnella

*Témoignage*

Claude Mazauric

# Lefebvre au travail, le travail de Georges Lefebvre : un océan d'érudition sans continent Liberté ?

Pierre Serna

---

- 1 L'année 2009 a vu le cinquantième anniversaire du décès de Georges Lefebvre et, à ce titre, il revenait à l'Institut d'histoire de la Révolution Française, de marquer cette date en consacrant le deuxième numéro de sa revue électronique à l'œuvre de celui qui le fonda en 1937. Jean-René Suratteau, rapporte, dans l'hommage qui fut rendu à la mort de Georges Lefebvre, une citation du maître largement révélatrice de l'ambiance assidue, et de l'atmosphère, toute de rigueur républicaine qui fut celle de l'Institut durant ses années de magistère : « On ne peut guère faire de l'Histoire avant l'âge de cinquante ans... Avant, on ne doit faire que de l'érudition, que de la recherche »<sup>1</sup>. Pour Lefebvre, dépassant l'âge de l'érudition, l'historien n'était pas encore mûr, car il restait le temps de l'analyse, puis après soixante ans, le temps de la synthèse.... L'anecdote demeure largement révélatrice de l'image renvoyée sans faille de Lefebvre, cinquante ans encore après son décès. Par delà la sévérité constitutive affichée du personnage et revendiquée par ses élèves qui s'érigent dès le décès du maître, en 1959, en gardiens d'une mémoire stricte et quasi-iconique, il faut voir de suite une sorte de confusion, voulue comme une fusion, entre une façon de faire le métier, une façon d'assumer son magistère, une façon de se resserrer autour d'un héritage passé de génération en génération, mêlant de manière complexe, positivisme érudit, don total de sa personne à la recherche, en une sorte de monachisme strictement laïque, (la métaphore de l'effort bénédictin, parfois employée par et à propos de Lefebvre, l'illustre suffisamment). Enfin, il faut percevoir le labeur de l'artisan des époques révolues, telle une manière d'assumer en Histoire un chemin tracé avec une rigueur « marxienne » dans l'approche du passé, voie unique des plus ardues et des plus contraignantes, qui pose comme exigence de principe que l'Histoire sert à compter, peser et mesurer.
- 2 Ainsi, apparaissent aussitôt deux Georges Lefebvre. L'un incarne l'œuvre complexe, particulièrement riche, née d'une plume, certes érudite, mais toujours fine et nuancée. Un autre Georges Lefebvre se montre également, construit, montré, érigé en modèle,

parfois avec une silencieuse approbation du maître lui-même, (dont chacun rappelle, dans les hommages successifs qu'il a connus, qu'il ne voulait jamais parler de sa personne, alors que tous en parlaient, mais... qu'il laissait faire). Une aura se mit en place autour du maître, de son vivant et immédiatement après son décès, due en grande partie à la garde rapprochée de cette génération d'historiens qu'il avait directement formée : Albert Soboul, Jacques Godechot, Jean-René Suratteau, ou qui lui ont reconnu un vrai magistère, tels Richard Cobb, Kare Tonneson, George Rudé, Alessandro Galante Garonne, Kahashiro Takahashi, entre autres<sup>2</sup>. Il convient donc de démêler ce qui relève de cette opération hagiographique et historiographique, pour redécouvrir l'immense apport de Lefebvre à une actuelle compréhension de la Révolution par son approche méthodologique à la fois dans les champs qui lui ont été contemporains et dans les chantiers ouverts plus récemment. Dans un premier temps de cette introduction, les principaux éléments de la biographie sont rappelés, ils permettront d'évoquer quelques aspects du travail fondateur de Lefebvre tout en insistant sur quelques aspects d'une histoire politique jamais négligée, avant de terminer sur une dimension de l'œuvre moins connue, mais qui passionna Lefebvre durant les dernières années de sa vie : la définition de l'Histoire comme une Science naturelle, comme une « Bio-Histoire ».

### Une longue vie au service de l'histoire, de plusieurs histoires...

- 3 La biographie de celui qui dut attendre 63 ans pour devenir professeur en Sorbonne révèle plusieurs facettes, riches de toutes les potentialités détenues par ce travailleur à l'intelligence hors norme. Agrégé d'histoire et de géographie en 1899, Georges Lefebvre débute sa carrière d'enseignant au lycée de Cherbourg, puis il est successivement affecté aux lycées de Tourcoing, de Lille, et enfin de Saint-Omer. Les contraintes de la Première Guerre mondiale le poussent sur les routes de l'exode et le conduisent à Orléans. Le conflit terminé, son talent de pédagogue déjà repéré, il rejoint les grands lycées parisiens, Pasteur, Montaigne et Henri IV. C'est en 1924, à cinquante ans, qu'il soutient sa thèse, *Les Paysans du Nord pendant la Révolution française*. Il l'avait entreprise en 1904, sous l'influence qu'il a revendiquée comme étant celle de Jaurès, reconnaissant ainsi l'importance de la parution de *l'Histoire socialiste de la Révolution française*, en 1901-1904, et d'une filiation jamais démentie dès lors sur l'ensemble de ses travaux. Aussi, lorsque, en 1903, Jean Jaurès fonde la *Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution*, avec ses comités départementaux, Lefebvre en devient-il un correspondant assidu pour le département du Nord.
- 4 Docteur ès lettres en 1924, il inaugure son enseignement universitaire à la Faculté de Clermont. En 1928, il est nommé à Strasbourg où il découvre Marc Bloch, dont il dira souvent combien *Les Caractères originaux de l'Histoire rurale française*, paru en 1931, l'ont marqué. En 1932, à la mort de Mathiez, il prend la présidence de la Société des Études Robespierriennes, « par amitié pour la mémoire de Robespierre ». Plus prosaïquement, il s'agissait d'écarter Sagnac - avec lequel il partageait par ailleurs des rapports cordiaux - sans ménagement aucun, simplement parce que ce dernier était élève d'Aulard et collaborateur régulier de *La Révolution Française*, publication jugée trop modérée, radical-socialiste, à côté de la puissante influence de la nouvelle revue, les *Annales Historiques de la Révolution Française (AHRF)*, fondée en 1907, par Mathiez, organe de la déjà célèbre SER. Appelé en Sorbonne, en 1935, pour une charge de cours, afin de remplacer Raymond Guyot, disparu en 1934, il devient, deux ans plus tard, titulaire de

la chaire d'histoire de la Révolution française, à la place de Sagnac. Il y reste officiellement jusqu'en 1941, mais il donne le cours de certificat d'études supérieures durant l'occupation, et assure la direction de l'Institut jusqu'à son décès en 1959. Bien que s'étalant sur une cinquantaine d'années, les années d'écriture les plus fécondes, les plus riches d'interprétation et de nouveauté méthodologique, les plus rigoureuses au niveau de l'art de la synthèse se situent dans le climat tendu et dramatique entre 1930 et 1939.

- 5 En effet, parallèlement à cette brillante carrière institutionnelle, Lefebvre poursuit une œuvre scientifique de première importance. Après la publication de sa thèse et une longue pause, la décennie 1930-1940 voit une intense réflexion sur des domaines nouveaux, comme ceux des mentalités, de la foule, de la politique parisienne. Lefebvre a 56 ans en 1930 et va donner le meilleur de lui-même, en commençant par sa contribution dans la collection « Peuples et Civilisations » consacrée à la *Révolution*, (t. XIII, Halphen & Sagnac, 1930, rédigeant la partie consacrée à la période 1789-1795, p. 1 à 235)<sup>3</sup>. Dans la poursuite des conclusions de sa thèse, il synthétise, en 1932, les pistes d'une histoire agraire encore en chantier, dans ses *Questions Agraires au Temps de la Terreur*<sup>4</sup>. Dans cette recherche obstinée d'une voie paysanne autonome au sein de la Révolution, Il invente ensuite quasiment l'histoire des mentalités, posant des jalons essentiels pour comprendre la Révolution à travers la psychose du complot avec *La Grande Peur*, et imagine la piste, des plus fécondes, d'une histoire des rumeurs et de leurs conséquences en Révolution, en 1932<sup>5</sup>. Marc Bloch dans sa toute nouvelle revue les *Annales d'histoire économique et sociale* ne s'y trompe pas et titre son compte rendu « L'erreur de la 'Grande Peur' comme symptôme d'un État social », soulignant la pertinence méthodologique et la qualité de la démonstration<sup>6</sup>. En 1936, il écrit son *Napoléon*, sorte de couronnement de sa réflexion, qui le pousse à concevoir tout l'Empire comme une continuation directe de la Révolution, Napoléon était présenté sous l'aspect d'un homme poursuivant – parfois malgré lui- la tâche de la décennie 1789-1799.
- 6 Lefebvre ne cache pas une sorte d'admiration pour l'action et la force mentale du personnage, ce qui ne va pas sans poser problème d'interprétation, non parce que l'on pourrait soupçonner Lefebvre d'une quelconque sympathie pour le fossoyeur de la République, encore que Georges Lefebvre n'ait pas caché son mépris pour les arrangements du Directoire, qu'il situe dans le droit fil de la corruption des Thermidoriens, mais parce qu'il conçoit une continuité entre l'action du Comité de Salut public et le Consulat qu'il définit comme une « nécessité de dictature » pour changer profondément les structures de la France. Cette conception appelle une réflexion sur ce que l'on peut qualifier de « pessimisme politique » de Lefebvre face à la question de la liberté, question essentielle, laissée pour compte le plus généralement dans le commentaire de son œuvre, et qui ouvre finalement, au lendemain de la mort du maître, un vrai boulevard de contre-interprétation de la Révolution à Denis Richet d'abord et à François Furet, continuant le travail largement ébauché par Alfred Cobban dès 1954 dans sa critique du mythe d'une Révolution bourgeoise aux origines du bouleversement de 1789<sup>7</sup>. Cette question de la liberté selon Lefebvre, qui utilise le terme certes mais dans une dimension collective - communautaire et largement réactive à un monde ancien - jusque là peu discutée, est pourtant centrale dans le travail de cet historien et dans son système d'interprétation globale de la Révolution. 1789, puis 1793 ont permis une conquête du droit, une abolition de la féodalité, ont

forgé une lutte sociale sans précédent, révélant et la paysannerie à elle-même et la bourgeoisie face à ses responsabilités de classe dirigeante.

- 7 Dans tous ces acquis qui fondent un monde nouveau, la question de la liberté, comme principe faisant agir chaque individu selon son bon vouloir, reste en suspens, comme si Lefebvre avait intégré cette certitude que 1 400 ans de joug, pour reprendre une idée des contemporains, ne pouvaient s'effacer en quelques années. La question de la liberté, comme conquête des individus formant une société de la libre entreprise, devenait ainsi un problème secondaire au regard d'autres conquêtes plus fondamentales dans sa grille d'interprétation des acquis de 1789, pour commencer, de la Terreur ensuite. Le lien d'une admiration ni cachée ni feinte entre Robespierre et Napoléon ne se joue-t-il pas là, dans la construction impérative d'un nouvel État qui exigeait un régime d'exception et temporaire à la fois<sup>8</sup> ? En 1937 Georges Lefebvre revient très longuement sur *Les Thermidoriens*, dans un ouvrage de 300 pages, qui surprend par son volume dans la collection publiée chez Armand Colin découpant en période historique de 200 pages la décennie révolutionnaire. L'épaisseur de l'ouvrage constitue la première preuve de l'importance de cette période dans l'histoire de la Révolution et de sa complexité. Georges Lefebvre ne peut que reconnaître l'importance des institutions fondées par les Thermidoriens. Jacques Godechot les résume ainsi : « Presque toutes les institutions créées par les Thermidoriens leur survivront, parfois jusqu'à nos jours. Mises en place, en effet, par des bourgeois, elles devaient facilement s'adapter aux transformations politiques de la France au cours du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>9</sup>.
- 8 Georges Lefebvre propose enfin en 1939, une nouvelle histoire de l'année 1789 avec la proposition de ces trois Révolutions emboîtées, confirmant la marque des plus grands historiens de la Révolution : ceux qui savent dire pour chaque génération ce que 1789 a représenté pour la France<sup>10</sup>. Dans une préface récente d'une réédition de *The Coming of the French Revolution*, Timothy Tackett a expliqué l'importance pour les études révolutionnaires de cet essai, et la pertinence de faire commencer la Révolution en 1787 en enchaînant les trois Révolutions (l'aristocrate, la bourgeoise et la populaire)<sup>11</sup>. Cependant la parenthèse tragique de la guerre ne freine pas son ardeur au travail, même s'il faut attendre 1946 pour que paraisse son cours sur le Directoire, donné durant l'Occupation, alors que Lefebvre est à la retraite depuis 1941. Il a accepté la charge de cours sur la Révolution, afin d'empêcher qu'un partisan de l'État français n'occupe la chaire d'Histoire de la Révolution Française<sup>12</sup>.
- 9 Parallèlement à ce travail de publication sur le front de l'érudition et de synthèse de grande qualité, Georges Lefebvre se transforme en rassembleur, impulsant la recherche et la dirigeant dans son domaine. Depuis le 6 janvier 1938, il participe à la Sous-Commission, organe permanent de la Commission d'Histoire économique de la Révolution, créée par l'arrêté ministériel du 23 décembre 1903, sous la présidence, à l'origine, de Jaurès. La tâche qui attend Georges Lefebvre est importante et lourde du point de vue du labeur à la tête de la chaire d'histoire de la révolution, mais elle s'avère encore plus pesante du point de vue symbolique : il doit notamment préparer le 150<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution avec les comités départementaux, et fixer des axes de recherches pour les années suivantes. Il choisit les thèmes qui lui semblent les plus porteurs pour l'avenir : un chantier autour de la bourgeoisie française - formation, identité et développement -, un chantier de la fin de l'Ancien Régime à la Restauration, autour du mouvement des prix au XVIII<sup>e</sup> siècle et, pendant la Révolution, un chantier autour de la réglementation municipale de la distribution des grains et de la

boulangerie, liées à la question du maximum durant l'an III et l'an IV ; un chantier autour de l'exploitation seigneuriale au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les terriers ; enfin, un ultime chantier autour de la condition des ouvriers d'industrie à la fin de l'Ancien Régime et jusqu'à l'Empire ; le tout devant être synthétisé dans un colloque, entre les 30, 31 mai et 1<sup>er</sup> juin 1939, et conclu par son rapport général<sup>13</sup>.

- 10 C'est dans ce cadre et cette effervescence intellectuelle et institutionnelle qu'il souhaite créer un Institut d'Histoire de la Révolution Française, obtenu par un décret ministériel le 27 octobre 1937. L'Institut est désormais intégré à la Faculté des lettres de Paris<sup>14</sup>. Sa mission consistait à préparer, dans l'ambiance qui suivit la victoire du Front Populaire, une célébration républicaine du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Convocation des États-Généraux, et à poursuivre la publication de documents relatifs à l'Histoire de la Convocation des trois Ordres<sup>15</sup>. Dès lors, les efforts de Georges Lefebvre – comme ceux de tous ses successeurs – vont consister à trouver des collaborateurs rétribués pour les tâches de publication et à se mettre en quête de fonds, déjà difficiles à trouver à l'époque... puisqu'il conclut une de ses missives de demande de subvention par une formulation prémonitoire et encore valable pour le début du XXI<sup>e</sup> siècle... : « L'Institut, cela va de soi, ne peut offrir que le travail de ses membres ».
- 11 Le 3 mai 1939, le nouvel Institut recevait bien ses crédits, deux jours avant la date anniversaire de l'ouverture des États Généraux... mais quelques semaines avant la guerre. Quelques dates clés connurent pourtant des manifestations en cet été dramatique : le 23 juin, les 12 et 14 juillet, les 20 et 21 septembre, furent marqués par des discours et des commémorations officielles<sup>16</sup>. Une exposition originale fut envisagée, à côté de celle, plus classique, du musée Carnavalet, afin de célébrer l'émancipation des hommes de couleur. La guerre et la rigueur budgétaire qu'elle imposait immédiatement, allaient tout transformer et restreindre l'ensemble du programme de publications scientifiques, réduit à sa proportion la plus congrue durant l'Occupation tragique, comme on le sait, à Lefebvre<sup>17</sup>. Le travail de recherches et d'organisation des futures publications continua parmi les difficultés que l'on peut imaginer, entre 1940 et 1944, sans budget, avec la précarité du jeune personnel masculin menacé par le STO, et des conditions de travail éprouvantes, plus aucune salle de lecture, par exemple, n'étant chauffée à Paris. Lefebvre continua d'assumer sa direction – et même au-delà de 1945 – car si le professeur Dunand lui succéda, c'est bien lui qui demeura directeur de l'IHRF jusqu'à sa mort, cumulant donc les fonctions de président de la Société des Etudes Robespierristes, de Directeur des AHRF et de directeur de l'IHRF.

### Une œuvre dynamique, encore à explorer.

- 12 Cinquante ans après son décès, demandons-nous quel regard une nouvelle génération peut porter sur cette œuvre que l'on peut sans exagérer qualifier d'immense. Il revient à Albert Soboul d'avoir le mieux synthétisé ses apports encore à prendre en considération sur la paysannerie française. Lefebvre, à la suite de l'intuition de Jean Jaurès, remit au centre du processus révolutionnaire, l'histoire paysanne de la Révolution<sup>18</sup>. Dressant le tableau de l'histoire sociale autour des concepts de lutte et de domination que le second âge de la féodalité durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avait esquissé, il met au jour et démontre une réelle compréhension et une réelle prise de conscience paysanne, au plus bas de la société. Dès lors, il recherche la spécificité, les particularités de la culture paysanne et, par là même, des traits de la crise d'Ancien

Régime, des liens entre l'Ancien et le Nouveau Régime, rattachés par delà 1789 par la question explosive des « communaux » et ce jusqu'au début du Directoire<sup>19</sup>. Dans ses synthèses, il n'oublie jamais de rendre hommage à Tocqueville, fin observateur de l'adhésion paysanne au processus révolutionnaire et condition, au moins pour les années 1789 et 1790, du début de la Révolution et donc de l'enclenchement d'une dynamique que plus rien ne pouvait arrêter<sup>20</sup>. Dès 1914, Georges Lefebvre avait fait publier ses *Documents relatifs à l'Histoire des Subsistances, dans le District de Bergues pendant la Révolution*, présentant une étude de la production agricole et du commerce des grains dans la moitié septentrionale de la Flandre maritime au travers des crises successives depuis 1788 jusqu'à 1793. Il pousse son investigation sur les vicissitudes de la réglementation concernant les communaux jusqu'en fructidor an IV. Georges Lefebvre démontre au cœur de l'étude, la contradiction entre, d'un côté, le fondement de l'organisation sociale construite sur la propriété individuelle et la liberté de production et, de l'autre, les conditions d'application des lois, notamment sur le maximum des salaires et des prix, étudié non comme une mesure économique mais comme une nécessité politique imposée par les circonstances de la guerre<sup>21</sup>.

- 13 Dans ces conditions et sans nationalisation de la terre, le maximum devient le véhicule de la Terreur et constitue tant que dure la Terreur politique, un moyen de lutte efficace pour les communautés paysannes. Le maximum des grains consista donc en une forme juridique du contrôle des prix et des ventes et de fait représente un facteur efficace contre le spectre de l'accaparement et la réalité des accapareurs, sujet tenace et réel d'angoisse collective parmi la population, depuis la Guerre des Farines du printemps 1775.
- 14 Ces travaux sur les paysans et la Terreur se fondaient également sur sa thèse, *Les paysans du Nord pendant la Révolution française*, éditée en 1924, sur les propres fonds de l'auteur, grâce à ses travaux de traduction et de commentaires de textes médiévaux anglais<sup>22</sup>. La marque de l'historien dans sa rigueur, qui apparaissait déjà dans les 200 pages de tableaux statistiques avec 1100 registres dépouillés, fut saluée en tant que telle par Mathiez considérant son contemporain, dans le compte rendu qu'il fit pour les AHRF, comme appartenant à la « race des bénédictins »<sup>23</sup>. La nouveauté du travail portait sur la structure foncière des différents groupes sociaux (la noblesse possédant de 12 à 22% des propriétés, la bourgeoisie de 16 à 28 %, les paysans de 30 à 42 %), et sur cette redistribution après la vente des biens nationaux. La révolution allait opérer une redistribution de la terre provoquant une nouvelle répartition sociale et inventant l'originalité d'un modèle français pour au moins plus de cent ans dans les régions de grande culture (le paysan propriétaire face au gros propriétaire capitaliste).
- 15 Une révolution du droit fondamentale dans la façon d'extirper la féodalité s'était produite, et néanmoins elle accouchait d'une révolution socialement conservatrice dans le renforcement de la grande propriété et la constitution de réseaux de grands laboureurs, ce que la thèse de Jean-Pierre Jessenne a continué de démontrer en dressant le portrait de cette fermocratie entreprenante et contrôlant le marché du travail et de la production par la constitution de réseaux serrés de clientèle<sup>24</sup>.

### Que dit Lefebvre aujourd'hui ?

- 16 Un autre chantier retient l'attention de l'historien. Avec, à la fois, passion et retenue, Georges Lefebvre, participe aux controverses des historiens de son temps, largement

construites autour de la validation d'un paradigme marxiste de lecture de l'histoire. La réflexion, non seulement sur les classes populaires, mais aussi sur la compréhension de l'ascension bourgeoise au XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la conquête du pouvoir en 1789, prémisse de tout le XIX<sup>e</sup> siècle, ne cesse de l'interpeller<sup>25</sup>. La révolution bourgeoise et son impact dans l'histoire du monde occidental donnent un sens politique à cette domination que l'Angleterre et les Etats-Unis traduisaient plutôt économiquement... mais que la France allait réaliser plus spécifiquement du point de vue politique, interprétation fortement critiquée pour son déterminisme construisant l'inévitabilité de la révolution selon Alfred Cobban.

- 17 Avec le recul, peut-être est-il plus facile de constater que ni Lefebvre, ni ses trois mousquetaires, Richard Cobb, George Rudé mais surtout Albert Soboul, n'ont perçu le danger de ce qu'ils ont délaissé : une histoire des élites en Révolution (et pas simplement de la bourgeoisie en tant que classe), dans la croyance que les classes populaires font l'histoire, ou du moins impriment à l'histoire les mouvements les plus intéressants à décrypter. Cet acharnement louable d'une existence entière à retrouver patiemment la vie des plus humbles pour leur donner - enfin - la parole, laisse un vrai boulevard interprétatif à toute une école anglo-saxonne. Dès le début des années 1969-1970, des historiens dits « révisionnistes » s'appuient sur une histoire longue des dominations sociales et surtout sur une histoire des idées et des discours politiques et de leur poids dans leur traduction légale, institutionnelles et constitutionnelle, pour démonter l'interprétation issue d'une longue réflexion sur les apports du marxisme à la science historique. C'est là que s'engouffrent, sitôt Lefebvre disparu en 1959, les tenants d'une histoire dite critique de la Révolution<sup>26</sup>. Pourtant, l'historiographie de la Révolution dure longtemps et il se pourrait bien que l'œuvre de Lefebvre, attaquée frontalement, soit loin d'avoir perdu toute attractivité de lecture autrement que sous l'aura quelque peu sclérosée du fondateur de l'IHRF ou d'un passage historiographique obligé incarné par la figure d'un des maîtres de l'Histoire sociale et économique dont on sait bien, et lui le tout premier, qu'en soi et réduite à sa plus simple expression, cette histoire strictement limitée aux chiffres, n'explique rien si elle n'est associée à tous les autres pans de l'Histoire.
- 18 En fait, ni quand il est l'historien du maximum ni historien de la propriété paysanne, ni encore historien de la féodalité, ni historien du temps du Front populaire, dans aucune de ses différentes facettes, il n'est encore clairement perceptible aux plus jeunes des historiens, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. En effet, son œuvre est profondément une œuvre de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle français, celle qui révèle un pays encore rural et taraudé par les conflits sociaux depuis 1848, entre bourgeoisie dominante et masse productive, plaie que la Troisième République fut incapable de surmonter, excepté peut être au moment du Front populaire, si cher à Lefebvre comme étape transitoire et illustration possible d'une alliance, un temps, entre classe ouvrière et bourgeoisie éclairée. Tout ce pan de l'œuvre de Georges Lefebvre est demeuré ces dernières années objectivement moins visible, non de la faute d'un défaut de méthode ou d'une monotonie interprétative à partir de la grille de lecture marxiste, mais parce que cet historien sur qui l'influence de Marc Bloch fut déterminante, ne concevait pas, malgré son immense spécialisation scientifique, l'histoire comme autre chose qu'une histoire de temps présent et ses admirateurs les plus sincères l'ont parfois oublié, s'en tenant à une stricte défense du caractère scientifique sans faille de son œuvre-océan.

- 19 Ainsi, comprendre la Révolution au travers des deux conflits internationaux de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comprendre le dirigisme du gouvernement révolutionnaire dans la Première Guerre mondiale, le Babouvisme dans le Front populaire, le robespierrisme dans le temps de la Résistance, relevait de la plus grande importance ; et qui néglige ces éléments de conjoncture ne comprend tout simplement pas l'œuvre d'un Lefebvre, qui est aussi fils de son temps<sup>27</sup>. De fait, dans une France moderne urbanisée de façon intensive, jusqu'à saturation de la rurbanisation, les mots du vieux maître sont moins incisifs, même si la méthode demeure irréprochable. Pour autant, Georges Lefebvre, dès lors que le débat s'élève, n'en devient que plus intéressant, comme un témoin-marqueur de la France de l'entre-deux guerres, de ses angoisses, de ses inégalités criardes, de ses tensions et de ses problèmes sociaux qu'illustre la crise perpétuelle du modèle républicain, de 1918 à 1939. Cette dimension constitue - c'est un vœu et en espoir - une clé pour sortir Lefebvre du carcan réducteur de son érudition, dont on comprend bien pourquoi ses détracteurs l'y ont enfermé, oubliant la force du personnage et sa capacité à comprendre les problèmes de son temps, traduits par exemple dans un cours d'historiographie d'Histoire moderne<sup>28</sup>.
- 20 Lefebvre ne s'intéresse pas seulement aux archives et à leur rendu. Il ne cesse d'interroger l'épistémologie de sa science, toujours conscient, lui qui est issu de classes moyennes modestes, de la difficulté pour l'historien à écrire une autre Histoire que celle des dominants. Il demeure surtout lucide sur l'évolution intrinsèque de l'écriture de l'Histoire parallèlement à l'expérience vécue de l'Histoire, problématique qu'il démontre dans sa capacité à projeter ce constat sur les autres historiens ou sur ses engagements de citoyen, lorsqu'il perçoit comme un danger mortel la montée du fascisme et adhère au Comité de vigilance des intellectuels français<sup>29</sup>. C'est ainsi qu'il devient possible de comprendre son hommage des plus appuyés à Tocqueville, en qui il voit un aristocrate du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le premier qui fut à ce point conscient que la Révolution avait commencé non en 1789, vision inventée pour les besoins de la Révolution bourgeoise, mais en 1787, lorsque les aristocrates imposent à Louis XVI la seule voie qui s'avère possible, celle de la convocation des États Généraux du royaume<sup>30</sup>. George Lefebvre reconnaît bien, en le constatant, que ce ne sont pas seulement le sérieux et le travail de Tocqueville qui le distinguent, mais sa double identité d'aristocrate-démocrate qui lui confère cette fulgurance d'une continuité entre l'Ancien Régime et le nouveau.

## Lefebvre, historien du politique

- 21 Il est encore un autre Georges Lefebvre qui s'offre avec une actualité tout à fait passionnantes, l'artisan d'une Histoire politique aussi, non pas celle de la « Cour et du Château », comme il se plaisait à le dire, mais celle qui donnait tout son sens à l'histoire tout court, une fois mises au jour les structures économiques et les tensions sociales qui en résultent. Ici se dévoile une modernité possible de son œuvre, sans doute transformée dans les joutes idéologiques des années 1960-1980, par ses élèves devenant les avocats intransigeants d'une pensée qu'ils rigidifièrent en ne voulant présenter leur maître que sous l'aspect d'un tenant d'un « scientisme » marxiste, sûrement réducteur des interrogations profondes de Lefebvre. Le plan de l'ouvrage que les disciples de Georges Lefebvre proposent en guise d'hommage pour le 80<sup>e</sup> anniversaire du maître, en 1954, semble le prouver<sup>31</sup>. L'organisation du Livre est on ne peut plus claire sur les présupposés méthodologiques et analytiques d'une étude d'Histoire : on

part d'une Histoire politique, sorte d'introduction, l'écume visible, pour aborder l'Histoire économique, la structure d'où ressort ensuite le cœur de l'œuvre, l'Histoire agraire, pour terminer dans une quintessence de l'analyse scientifique, en un long développement sur l'Histoire sociale... Hélas, c'est là un hommage qui pétrifie Lefebvre et qui ne procède pas de la même classification, loin s'en faut, dans les articles choisis et censés illustrer sa carrière exemplaire !

- 22 L'étude de l'article sur Danton suffit à le démontrer<sup>32</sup>. Tout le plan de l'article et de la méthode développée constitue une négation du plan et du sens implicites voulus par les artisans de l'hommage, dont Albert Soboul fut la cheville ouvrière. Dans cet article, véritable modèle d'enquête historique, Georges Lefebvre commence au contraire par poser les fondements d'une histoire économique du personnage, puis il rend compte de son intégration sociale dans le milieu d'Arcis-sur-Aube et poursuit en décrivant sa carrière, peu fameuse dans le milieu de la plaidoirie parisienne. Une fois les acquis fondamentaux de l'infrastructure établis, le plus solidement qu'il soit dans l'instruction du dossier Danton, à l'occasion de la sortie des livres de Hermann Wendel (*Danton*, Rowohlt, Berlin, 1930) et de Louis Barthou, (*Danton*, Paris, Albin Michel, 1932), Lefebvre s'attaque alors, comme il le dit, aux deux problèmes les plus ardues que pose le passé, à tout historien biographe : l'explication psychologique qui doit être loin de se voir tenue pour négligeable avec l'interprétation politique qui l'accompagne.
- 23 La première est posée comme essentielle pour la compréhension d'un personnage, mais se révèle d'une extrême difficulté pour l'historien, plus difficile même que l'histoire économique, tant elle force l'historien à se frotter à de nouvelles sciences qu'il ne peut plus ignorer en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, lorsque la psychologie devient un élément incontournable d'interprétation des phénomènes individuels et collectifs. C'est là une interrogation de longue haleine dans l'œuvre entière de Georges Lefebvre qui reprend ce problème psychologique dans les sociobiographies individuelles ou collectives, en lui donnant la forme d'une étude des caractères. Il liera celle-ci à d'autres interrogations sur la sociologie, dont il extrait, du moins pour comprendre les ensembles démographiques, l'étude des comportements explicables et rationnels, contre une vision conservatrice qui associe automatiquement foule et brutalité bestiale, ou tout du moins violence incontrôlable<sup>33</sup>... La fin de l'article sur Danton constitue une longue étude sur les actes et prises de positions politiques de Danton et leur signification. Lefebvre a désiré terminer l'étude, non par la description de l'achat de biens nationaux et la reprise de tous les comptes inconnus de tous les contemporains, comptes laissés au tribunal de l'histoire, mais au contraire par une réflexion sur l'inscription réelle de Danton dans la crise politique de 1793 et 1794, afin de démontrer finalement ses erreurs politiques et, selon l'historien, son absence de carrure d'homme d'État, contrairement à Robespierre. Magistrale leçon d'histoire politique au sens strict du terme, que ses élèves allaient minimiser dans l'ordonnancement même des articles de leur professeur. Après 1945, Georges Lefebvre continue à rechercher les moyens de comprendre le fonctionnement social d'une société en crise avant 1789, en Révolution jusqu'en 1794, puis en mutation conflictuelle tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Il explique son programme sous forme méthodologique dans les *Annales Historiques de la Révolution Française* en 1939 (p.86), méthode reprise par Labrousse en 1955, au Congrès International des Sciences Historiques à Rome<sup>34</sup>. Ces réflexions conduisent dans un premier temps à un colloque, « Pour l'Étude des Structures sociales », tenu en Sorbonne, le 3 mars 1957. Parallèlement, Lefebvre se proposait d'illustrer cette étude du social en mouvement,

par une étude de cas sur Orléans, qu'il laissa fort avancée, mais sans pouvoir la terminer<sup>35</sup>. Ailleurs encore se trouve une autre modernité des plus actuelles de Lefebvre.

### L'historien des mentalités<sup>36</sup>

- 24 Il est possible de redécouvrir l'historien des paysans, qui réfléchit en historien « marxien », conscient de l'importance des superstructures, c'est-à-dire de la construction des rapports invisibles et des modes d'acceptation de domination et, plus que cela, des systèmes de compensations symboliques dans une société, à un moment donné, par la construction des systèmes religieux et de leurs relations lointaines mais bien réelles avec d'autres systèmes de croyances comme les rumeurs, leur propagation et leur effet incontestable sur le monde social, preuve de l'importance du métalangage religieux dans la politique<sup>37</sup>. Jean-René Suratteau dans sa volonté de penser Lefebvre en historien du politique l'a magistralement démontré avec une rare acuité. Du point de vue de Georges Lefebvre, « ce qui importe le plus pour les hommes dans un événement, ce n'est pas comment il s'est passé réellement, et comment un froid chroniqueur écrivant longtemps après dans le calme et la quiétude de son bureau, connaissant la suite des choses peut les relater, mais comment les contemporains et ceux qui furent mêlés à l'action se sont représentés cet événement, quelle image déformée leur en est parvenue et quelle image déformante ils en ont eux-mêmes léguée à leur successeurs »<sup>38</sup>. Le complot aristocratique, moteur de bien des paniques durant l'été 1789, devient le paradigme de cette intuition de recherche, aux origines du travail de Michel Vovelle sur les mentalités, partie invisible de l'iceberg Lefebvre, mais perçue avec la rigueur de l'étude des testaments provençaux<sup>39</sup>. Encore une génération plus tard, l'article fondateur de Roger Chartier, « L'Histoire comme Représentation », et le travail de Timothy Tackett, *1789, Par la Volonté du Peuple*, contribuent avec force à la déconstruction d'un « furétisme » alors dominant, introduisant l'histoire des représentations comme suite dialectique d'une Histoire sociale intégrant l'histoire des discours, non pour les considérer dans leur vérité, mais dans les effets sociaux et sociétaux qu'ils induisaient sur la société française dans son ensemble au moment de leur production, de leur médiation et de leur perception<sup>40</sup>. L'apport intellectuel de ces deux historiens poursuivant cette magistrale intuition de Lefebvre, superbement mise en forme par Suratteau, montre toute sa vigueur aujourd'hui même, alors que le reflux de la vulgate « furétienne » est sérieusement amorcé<sup>41</sup>.

### Pour « une bio-histoire » une intuition de Lefebvre qui attend encore son chantier... ou une Histoire de l'invisible : les structures sociales et les facteurs biologiques<sup>42</sup>.

- 25 Ainsi, loin de l'historien totalement positiviste, rivé à une interprétation strictement érudite de l'histoire, l'universitaire se révèle d'une attention extrême à la dimension rationnelle de l'irrationnel, s'interrogeant sur l'importance imaginaire du complot, plus même, interrogeant la nécessité sociale « de forger des fantômes pour les combattre » comme un fait en soi, objectif de la vie en groupe<sup>43</sup>. Cette remarque permet d'aborder le dernier temps de cette présentation introductive de Georges Lefebvre au travail. Le professeur émérite, en retraite, mais de plus en plus actif, saisit bien la complexité de la « machine humaine ». Après la Seconde Guerre mondiale, il va de plus

en plus interroger l'histoire du mouvement social en fonction de la dialectique qui lie le particulier au tout, l'individu à la société, se demandant quelle part de déterminisme social, voire génétique, peut jouer ; s'interrogeant dans ces conditions et de façon de plus en plus fine, mais sûrement inquiète, sur ce que l'on pourrait appeler la liberté de l'être ou de la foule dans l'action.

- 26 Comment sur la fin de sa vie, Georges Lefebvre a-t-il manifesté une attention de plus en plus soutenue à une conception de l'histoire qui ferait de celle-ci « une science naturelle de l'observation » et qui, telle une bio-histoire, ou l'histoire comme science naturelle, interrogerait le déterminisme des sociétés humaines et le sens des actions individuelles ou collectives. C'est là que peut intervenir une réflexion sur son rapport avec Mathiez, car s'il « vient » après lui, Lefebvre qui produit surtout entre 1930 et 1940, est, par bien des côtés, un homme de l'avant-Mathiez, sa longévité venant brouiller ce constat, sans que ce constat « vieillisse » un tant soit peu sa production sur le thème de la bio-histoire, au contraire. Les deux hommes sont nés la même année, en 1874, cependant c'est Mathiez qui introduit de façon systématique une analyse marxiste de l'histoire de la Révolution française, entre autres moyens par le coup de tonnerre de la fondation de la Société des Études Robespierriennes, en 1907 et qu'il poursuit dans son œuvre et notamment dans son étude sur la vie chère et le mouvement social durant la Terreur<sup>44</sup>. Finalement exténué par une vie de labeur, il meurt en plein cours, en 1932.
- 27 Certes, Lefebvre connaît bien l'apport que peut offrir une lecture scientifiquement marxiste qu'il revendique parfois, surtout après 1945. Que n'a-t-on dit de sa dernière lecture du *Capital* dans une nouvelle traduction, au cours des années cinquante ! Mais l'ensemble des arguments qu'il accepte si volontiers, par delà l'explication des luttes, c'est à dire les aspects scientifiques et les formes de déterminismes menant à des conflictualités inévitables comme facteur d'accélération de l'histoire, ne relève-t-il que de l'inspiration strictement marxiste ou proviennent-ils d'ailleurs, d'une source plus enfouie et qui relèverait du positivisme, de la science médicale, de la biologie, tels que l'école scientifique française du XIX<sup>e</sup> les lègue au XX<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup> ? Si l'hypothèse est juste, Lefebvre compose une œuvre qui puise aux sources d'un positivisme sociologique à la française, comme système scientifique qui donne à comprendre les mouvements globaux de l'action collective et explique la place de l'autonomie ou non de l'acteur dans l'histoire. Sûrement, cette ultime piste mérite approfondissement car elle permet d'aller un peu plus loin que l'hommage trop classique, attendu et convenu, de Lefebvre pour Jaurès.
- 28 Lefebvre, reçut à l'école l'enseignement spécial créé par Victor Duruy : à la place des langues mortes, on y enseignait deux langues vivantes, des mathématiques et des sciences de la nature, de l'économie politique et du droit<sup>46</sup>. Il a découvert une ouverture vers les sciences sociales et naturelles, déterminantes dans le climat de construction des jeunes élites intellectuelles de la Troisième République. Il revient à un historien Italien, Aldo Garosci, le traducteur de *La Grande Peur*, en 1953, chez Einaudi, d'avoir le plus clairement posé ce constat. Ayant vécu à Paris, entre 1932 et 1940, pour fuir le fascisme, Garosci avait bien observé les milieux universitaires français et, de cette observation, il en tire un livre fort instructif, *Storia della Francia moderna (1870 -1946)*<sup>47</sup>. Dans une introduction importante et nuancée concernant le parcours de Lefebvre, il insiste particulièrement sur la parenté existant entre la conception d'une Histoire sociale du maître et le positivisme et les recherches sociologiques du début du XX<sup>e</sup>

siècle, avec leur influence sur les intellectuels de la Troisième République, via l'œuvre déterminante de Durkheim et, dans le cas de Lefebvre, de Maurice Halbwachs<sup>48</sup>. Le déterminisme de Lefebvre n'aurait pas seulement puisé à une science « marxienne » de l'Histoire, mais bien à une science française du naturalisme philosophique, sociologique, politique, moins visible mais tenace dans son œuvre, sous la forme d'un naturalisme biologique qui allait de plus en plus préoccuper le maître dans ses conséquences historiques et dans sa traduction qu'il percevait comme un des moteurs majeurs du mouvement des sociétés.

- 29 Pour Georges Lefebvre, les sciences naturelles peuvent être pensées comme le fondement complémentaire de la science historique. Cette intuition s'insère dans un vaste mouvement intellectuel entre 1890 et 1930, rendant compte, avec les progrès de la biologie et d'autres sciences émergentes au XX<sup>e</sup> siècle, de formes de déterminisme pesant sur chacun. L'Histoire obéirait aussi à une sorte de cadre naturel de facteurs et de contraintes idéologiques qu'il conviendrait encore de déchiffrer, afin de compléter les connaissances accumulées de la nature humaine.
- 30 Lefebvre, historien du quantitatif, dévoreur de séries de chiffres, n'abandonne jamais son observation de la nature humaine, de la caractérologie. Il approfondit ses analyses sur la biographie, dont il reconnaît combien elle était un genre à ce point compliqué, au moment d'expliquer les raisons profondes des faits et agissements d'une personne sans maîtriser « tout » de cette dernière. De ses observations des déterminismes biologiques sur les populations défavorisées, il établit d'abord un lien entre la méthode statistique de l'étude des structures sociales et les outils des sciences de la nature<sup>49</sup>. Georges Lefebvre désirait étudier les comportements humains au travers de la caractérologie, par la connaissance, si possible de la biologie de types sociaux, (« la biologie du guerrier », p.16), questions demeurées sans réponses. Le livre de Louis Chevalier, *Classes laborieuses, Classes dangereuses*, paru en 1958, lui paraît constituer un premier jalon important dans cette perspective, car le biologique, dans ce cas, n'est pas seulement un acquis, il est aussi un produit social-existential qui, à son tour, induit d'autres formes de conséquences bio-historique, comme l'épidémie, la faim, la maladie, la mort, la santé précaire<sup>50</sup>. Ces conditions bio-socio-historiques d'existence de la classe ouvrière durant le XIX<sup>e</sup> siècle, expliquent à leur tour la violence des relations et des perceptions des classes populaires, jusqu'à persuader la bourgeoisie qu'elle vit à côté d'un groupe dont les marqueurs biologiques sont quasi différents des siens. Ainsi, en 1959 encore, à la veille de son décès, Georges Lefebvre préparait un colloque sur « les fondements biologiques du comportement populaire parisien au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle où historiens et médecins devaient se réunir pour donner la direction à une recherche fondée sur les archives de l'Assistance publique... »<sup>51</sup>. Certes, le courant d'une Histoire de l'hygiénisme ou de l'hôpital comme institution s'est développé, mais cette dimension précise de l'intuition de Lefebvre, d'une jonction possible de la biotechnologie et de la sociologie, comme pistes explicatives de certains phénomènes révolutionnaires, appelle encore des recherches et le champ exploratoire est encore largement ouvert.
- 31 On saisit mieux, dans ces conditions, la définition possible de l'histoire comme « une histoire sociologique et des aspirations scientifiques »<sup>52</sup>. L'historien, à la fin de sa vie, demeure persuadé que l'Histoire est une science de l'observation qui pâtit sévèrement du manque de ce cadre scientifique dont jouissent les autres sciences naturelles, reposant sur l'expérimentation d'abord, la « répétabilité » ensuite, et enfin la « constante », fondation même de leur « scientificité », conditions sine qua non pour

approcher « la machinerie humaine », la « turbine » de l'individu-humain, comme le signifiait Lefebvre, le moteur particulier de l'homme, élément d'un tout, lui-même à la fois acteur et fauteur de l'histoire<sup>53</sup>.

- 32 L'Histoire peut et doit être une Histoire du fait naturel, c'est-à-dire de l'inscription historicisée des sociétés dans une époque dont les cadres économiques sociaux donnent la clé de lecture rigoureuses et strictement nécessaire, mais n'épuisant nullement le sens interprétatif global des éléments sociétaux. Sciences sociales et psychologiques offrent en complément, le moyen d'interpréter des événements qui ne sont que des symptômes exprimant les dysfonctionnements du corps entier. L'article fondateur des « Foules en Révolution » devait poser, plus qu'illustrer l'ensemble des pistes socio-historiques et psycho-historiques qui fondaient l'intuition de l'historien<sup>54</sup>. C'est là sûrement une intuition majeure des plus étonnantes de la part d'un des pères de l'histoire économique et sociale, et cependant point si étonnante lorsqu'on prend conscience de l'éloignement de Lefebvre par rapport à Lebon, au moment de vouloir comprendre la psychologie des foules et surtout au moment d'interpréter le rôle de l'homme dans son individualité, jamais sous-estimée, loin de là, et ouvrant directement, et de façon novatrice aux recherches de Michel Vovelle sur les acteurs en histoire comme Sade et Mirabeau, personnages à la marge, ou bien menant aux travaux sur les passeurs d'un groupe à l'autre, les courtiers en Histoire, meneurs intermédiaires<sup>55</sup>, ou bien conduisant aux études sur le « protagonisme », tel que Haïm Burstin l'a proposé récemment et que Lefebvre décrivait dans son étude sur les foules en toutes lettres, sans que le terme ne soit mentionné<sup>56</sup>. Tout un questionnement dialectique sur le rapport entre l'acteur et le groupe se met en place. Lefebvre ouvre des pistes nouvelles, parfois encore surprenantes, évoquant même le « magnétisme » de la foule, faisant référence là encore à un terme que la science française pouvait utiliser au XIX<sup>e</sup> siècle, totalement délaissé, voire marginalisé au moment où l'article est écrit.
- 33 Ainsi, l'histoire selon Lefebvre serait idéalement construite, non seulement sur la rigueur méthodologique due à l'étude des sources, sur la synthèse d'une science marxiste des rapports sociologiques, mais aussi et de façon moins revendiquée, mais néanmoins prégnante, sur une conception biologique de l'insertion de l'homme dans la périodicité conjoncturelle de son existence qu'une nécessaire connaissance des sciences naturelles donnerait à comprendre. L'histoire devient aussi une science du biologique, des conditions biologiques de l'existence et des impératifs déterminants qui pèsent sur les acteurs<sup>57</sup>. C'était une dimension suffisamment importante de la pensée de Lefebvre pour que ses élèves s'en souviennent comme si c'était la part d'un héritage oral développé dans les cours et sensé marquer les futurs jeunes professeurs. Ainsi, René Garmy confirme bien que pour Lefebvre, « l'étude du passé, est une histoire naturelle de l'homme vivant en société »<sup>58</sup>. C'est également cette dimension que Lefebvre développe dans deux articles peu mentionnés par ses élèves, mais qui n'échappèrent pas à la sagacité de Reinhard lorsqu'il rédigea à son tour, l'hommage qu'il lui rendit en 1960, au moment de prendre la direction de l'IHRF<sup>59</sup>.
- 34 Dans un des deux articles qui reprend une conférence de Lefebvre, Reinhard rappelle l'historien âgé, devenant plus explicite sur sa conception de l'histoire comme une Science<sup>60</sup>.
- 35 « On ne saurait contester que, dans le passé, les plus hardis des initiateurs comptaient ainsi rapprocher l'histoire, des sciences de la nature. Tocqueville n'en fit point mystère, dans sa préface de L'Ancien Régime : « j'ai fait, écrit-il, comme les médecins qui, dans

chaque organe éteint, essayent de découvrir les lois de la vie »... Et Lefebvre de poursuivre en citant Tocqueville, citant à son tour Cuvier, dans un jeu de double renvoi : « Il existe, dit Cuvier, une relation nécessaire entre toutes les parties des corps organisés de telle sorte que l'homme qui rencontre une partie détachée de l'un d'eux est en état de reconstruire l'ensemble. Un même travail analytique pourrait servir à connaître la plupart des règles générales qui règlent toute chose... Il faut donc par l'ethnographie, la linguistique, la démographie, la psychologie et spécialement la psychologie collective, la sociologie des civilisations, faire de l'histoire une science de l'observation comparable à des sciences expérimentales »<sup>61</sup>. Ainsi, l'intuition de Georges Lefebvre dévoile une référence encore plus lointaine dans le domaine des sciences françaises expérimentales, puisant dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette filiation est encore plus révélatrice de la modernité pour qui sait lire le maître, imaginant la première trace d'une histoire du paradigme indiciaire telle que Carlo Ginsburg l'a défendue récemment, c'est-à-dire une Histoire puisant aux sources mêmes de la méthode archéologique, capable de reconstruire un objet, un squelette, un pan du réel, avec des fragments épars de la réalité totale<sup>62</sup>.

- 36 Cette intuition fulgurante a pu ne pas s'imposer dans l'actualité idéologique des plus tendues de 1955. En effet, à bien relire la revue *La Pensée*, organe d'expression des savants et intellectuels proches du Parti Communiste Français, le lecteur se trouve davantage dans une glorification qui nous paraît aujourd'hui totalement désuète, sûrement déplacée, de la science socialiste et plus particulièrement de la sociologie telle qu'elle est conçue dans une Union Soviétique fortement marquée par le stalinisme totalitaire. Georges Lefebvre, avec d'autres personnalités du monde savant, fait partie du Comité scientifique de cette revue. Celle-ci consacre dans ses comptes rendus - qui n'ont pu échapper au maître - des résumés d'ouvrages aujourd'hui oubliés, mais faisant grand cas de la psychologie, dans la recherche des déterminismes cérébraux poussant à l'action collective et à ses ramifications pavloviennes, ici encensées selon les vérités que le savant communiste révèle de la psychologie comportementale des grands ensembles démographiques.
- 37 Sûrement, cette dimension moins fine de la ligne éditoriale de la revue, n'a pas dû être partagée par tous ses lecteurs. Elle prouve cependant une ligne politique dominante tentant d'établir le rôle et les enjeux de la construction de contraintes intégrées par des masses importantes, au fondement même de l'acceptation du socialisme scientifique soviétique, une fois rendus possibles la connaissance et le contrôle du psychisme des foules, creusant par la même la tombe d'un idéal communiste d'émancipation des sociétés, et de liberté de chacun. Dans ces conditions, il devenait plus aisé de relier Lefebvre pour le critiquer, à cette modernité attachant psychologie de masse et politisation, plutôt que d'essayer de comprendre les racines de la pensée de Lefebvre dans l'histoire des sciences du XIX<sup>e</sup> siècle...
- 38 Ignorer ou mésestimer cette racine du savoir de Lefebvre induisait à le représenter tel un savant vieillissant et rigidifié qui aurait éclairé de façon nouvelle la psychologie des foules à usage militant et tracé le cercle de ses disciples, excluant de toute reconnaissance ceux qui refusaient d'adopter cette forme de darwinisme érudit, comme mode de distinction qualifiante et professionnelle au sein des historiens de la Révolution. Pourtant les références de Lefebvre peuvent constituer un écho à des références bien plus anciennes, plongeant dans les intuitions de la recherche sur les sciences de la nature, portées par l'école française du XIX<sup>e</sup> siècle, interrogeant sans

cesse la question de la mécanique de l'action et de la volonté de l'individu dans la structure biologique de son organisme ou de son psychisme, et retrouvant par là-même une ancienne interrogation exprimée par les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, de Voltaire à l'abbé de Condillac en passant par la Mettrie<sup>63</sup>.

- 39 Tournons nous, et pour conclure cette introduction, vers la réception de Lefebvre en Italie au travers d'un court débat sur la question de la liberté comme fait historique et système réflexif.
- 40 La grande école italienne libérale de l'après-guerre, hors de toute référence à un parti communiste puissant, a travaillé sur l'influence déterminante de la Révolution française dans l'histoire contemporaine de l'Italie, pensant la Révolution comme le déclencheur de la grande tradition libérale et démocratique européenne, et italienne en particulier. Franco Venturi d'abord, Alessandro Galante Garonne ensuite, ce dernier plus proche de Lefebvre, furent les deux artisans critiques et précieux de cette école italienne, au moment de redécouvrir l'importance politique de la Conspiration des Égaux et des débats qu'elle fit naître autour de Lefebvre, contribuant à la réédition des *Mémoires* de Buonarroti<sup>64</sup>.
- 41 C'est dans cette perspective qu'il faut relire attentivement les remarques de Galante Garonne avouant la manifestation du mécontentement bien réel de Lefebvre lorsque, en 1953, chez Einaudi, il traduit, introduit et publie *La Révolution* de Quinet. Lefebvre ne comprenait pas cette initiative et fit savoir son étonnement dans une lettre restée courtoise, adressée à son collègue italien quant à l'intérêt pour cet historien de la liberté, critiquant sa façon de faire de l'histoire, sous la forme d'essais, loin de toutes sources, en exil, enfin rejetant ce goût typiquement *crocéen* pour « l'Histoire de l'historiographie »<sup>65</sup>, justement les trois thèmes qui allaient, entre 1960 et 1990, porter les axes majeurs de réflexion à propos des questions soulevées par les études sur la Révolution : la liberté individuelle et collective ; les modes d'écriture sur l'histoire de la Révolution ; l'apparition de l'essai comme façon de « penser » l'histoire (verbe expressément choisi contre « compter, mesurer, peser »). Ces trois thèmes, refusés en fin de compte par le maître vieillissant, constituent de fait le talon d'Achille de l'œuvre de Georges Lefebvre qui n'a point perçu, comment les problèmes de la liberté liés à l'interrogation épistémologique et historiographique, résumé de façon lapidaire mais avec une efficacité redoutable dans *Le Catéchisme Révolutionnaire* de Furet, allaient fragiliser considérablement ses apports, ne résistant pas aux formes de contestations libertaires ou libérales des années 1960-1970 et au delà. Ce qui demeurait essentiel aux yeux du maître - les conquêtes collectives des droits, les luttes des foules, unies par un sentiment d'injustice et cherchant à établir un nouvel ordre - passait sûrement avant la conquête des libertés individuelles et la naissance d'un monde de la libre initiative libérale, autant d'objets de recherches qui allaient marquer une nouvelle génération d'auteurs à partir de 1960.
- 42 Ne nous y trompons pas, derrière Soboul, c'est l'œuvre de Lefebvre qui fut visée, avec l'agressivité au fond, de la part de Furet pour une histoire vue « d'en bas » (expression de Georges Lefebvre), avec une sorte de mépris pour une analyse des mentalités paysannes, c'est-à-dire de la majorité de la population, avec une sorte de condescendance blasée face à ce que Galante Garonne appelait à propos de Lefebvre « un voltairianisme moderne »<sup>66</sup>. Le temps de la redécouverte sereine et approfondie de cette œuvre est sûrement arrivé, et tout d'abord par le constat de son influence sur plusieurs générations d'historiens. Ainsi, en une décennie, de 1930 à 1940, de 58 à 68

ans, Lefebvre a « tout » fait, tout synthétisé et inventé une bonne partie des pistes que la génération née entre 1910 et 1920, celle de ses trois mousquetaires, Soboul, Cobb, Rudé, sans oublier Tonneson, puis la génération suivante, née entre 1930 et 1940, ont empruntées. Incontestablement, Michel Vovelle, avec son travail sur les mentalités et les superstructures religieuses, ou Claude Mazauric sur la structure foncière et l'explication des révoltes populaires contre la Révolution, en sont les acteurs. Plus récemment, la génération des historiens nés entre 1945 et 1955, a reçu à son tour cette influence et Jean Pierre Jessenne et Timothy Tackett peuvent être considérés comme ses plus créatifs héritiers. Qu'en feront les doctorants, nés depuis 1980 ?... L'avenir le dira.

## NOTES

1. Jean-René SURATTEAU, « Georges Lefebvre historien politique », *Hommage à Georges Lefebvre (1874-1959)*, Nancy, Société des Études robespierristes/Georges Thomas, 1960, p. 34.
2. Cf. *Hommage à Georges Lefebvre, 1874-1959, op.cit.* La stratégie de l'héritage et la construction du réseau comme l'on dirait aujourd'hui, est d'ailleurs soigneusement préparée par le maître qui rend un ultime hommage à Albert Soboul, « le plus cher de ses élèves », dicit Jean-René SURATTEAU, en lui consacrant un de ses derniers comptes rendus, dans les *AHRF*, 1959, p. 164-173 ; Jean DAUTRY, dans son étude sur « Georges Lefebvre et le babouvisme », va jusqu'à écrire : « des années précédant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à ses derniers moments, Georges Lefebvre présida en quelque sorte de sa petite maison de Boulogne-sur-Seine, une Internationale d'érudits en babouvisme et en buonarottisme, dont la section italienne était la plus fournie et la plus active », *Hommage, op.cit.*, p. 53.
3. L'ouvrage, *La Révolution française*, est publié au second trimestre de 1930, aux éditions des Presses universitaires de France puis réédité en 1938. En 1951, Lefebvre le refonde entièrement, en assumant la réécriture intégrale, tenant compte de la multitude de travaux parus entre 1930 et 1950 et des expériences nationales et internationales, illustré par son ultime développement sur *Le Monde à l'Avènement de Napoléon*. Une cinquième édition voit le jour en 1963.
4. Georges LEFEBVRE, *Questions agraires aux temps de la Terreur*, Strasbourg, 1932, (collection de documents inédits de la Révolution française) traduit et publié en russe en 1936, réédité en 1954 avec une nouvelle introduction de 132 pages, La Roche-sur-Yon puis en 1989, en une édition revue et corrigée par Catherine Kawa, CTHS, Paris.
5. Georges LEFEBVRE, *La Grande Peur de 1789*, Paris, 1932, réédité en 1956, puis en 1988 chez Armand Colin.
6. *Annales d'histoire sociale économique et sociale*, n° 5, 1933 p. 301-304. « Partant de cet ensemble de menus faits, immédiatement apparents, et dont le pittoresque même avait souvent masqué le sens profond, l'auteur recherchant de proche en proche leur explication, nous fait pénétrer jusqu'au cœur de la société française de son temps, dans sa structure intime et le lacs de ses multiples courants. Ce n'est pas qu'en pathologie mentale que l'hallucination – puisqu'hallucination il ya – est révélatrice. Mais il n'est donné qu'aux grands observateurs de lui arracher ses secrets ». Pour comprendre le contexte d'écriture de l'ouvrage on peut lire l'introduction de Jacques Revel, à l'édition de 1988, Paris, Armand Colin, « Présentation », p. 7-23.

7. La conférence d'Alfred Cobban, donnée en 1954, fut éditée à Londres en 1955, *The Myth of the french Revolution. An inaugural lecture delivered at University College* puis reprise dans un recueil d'articles *Aspects of the French Revolution*, Londres, Jonathan Cape, 1968. Voir en français, *Le sens de la Révolution Française*, Paris, Juliard 1984 ; pour situer le contexte historique olivier BÉTOURNÉ et Aglaia I. ARTIG, *Penser l'histoire de la Révolution, deux siècles de passion française*, Paris, La Découverte, 1989, p. 124-130 & Franco BENIGNO, *Specchi della rivoluzione. Conflitto e identità politica nell'Europa moderna*, Roma, Donzelli editore, 1999, p.7-14. La réponse de Georges Lefebvre à Alfred Cobban se trouve dans les *AHRF*, XIX, 1956, p. 337-345.
8. Ce lien possède des racines encore plus profondes dans les recherches de Lefebvre interrogeant le despotisme éclairé. Cf. « Le Despotisme éclairé », *AHRF*, 1949, p. 97-115.
9. Jacques GODEHOT, « Georges Lefebvre historien du Directoire, du Consulat et de l'Empire », *Hommage, op. cit.*, p. 27.
10. Georges LEFEBVRE, *Quatre vingt neuf*, Paris, Colin, 1939, réédité en 1971 aux Éditions sociales et dans l'édition la plus récente, voir l'avant propos par Claude MAZAURIC, Messidor/ Éditions Sociales, 1989, p. VII-XII.
11. C'est en 1947 que Robert R. PALMER va traduire et publier l'ouvrage sous le titre *The Coming of the French Revolution*. Depuis l'ouvrage a été régulièrement réimprimé en 1967, 1975, 1988. La dernière réédition date de 2005 aux Princeton University Press, avec une introduction de Timothy Tackett, p. VII-XXXI.
12. Ce qui fait dire à Jacques Godehot que, de 1932 jusqu'en 1951, Georges Lefebvre ne s'occupa presque exclusivement que des événements qui coururent depuis Thermidor jusqu'à la fin de l'Empire, éclairant différemment la carrière d'un historien censé n'avoir travaillé que sur la dite Grande Révolution de 1789 à 1794... *op. cit.* p. 30. Voir Georges LEFEBVRE, *La France sous le Directoire 1795-1799*, Cours donné en Sorbonne en 1942-1943, qui donna lieu à une publication résumée en 1946 chez Armand Colin, *Le Directoire*. Le cours fut publié en 1977 aux Éditions Sociales puis republié par Jean-René Suratteau en 1984 chez Messidor/ Éditions sociales.
13. Pour ces dernières informations, voir Marc BOULOISEAU « De Jaurès à George Lefebvre, la Commission d'Histoire économique de la Révolution », *Hommage, op.cit.*, p. 62-63, et *Assemblée générale de la Commission centrale*, 1939, Paris, 1942-1945, 2 vol.
14. Sur les conditions de création de l'Institut d'histoire de la Révolution française, voir l'article d'Antonino de Francesco et ses intéressantes découvertes aux archives de la chancellerie de la Sorbonne dans ce numéro spécial, *infra*.
15. Cf. Marcel REINHARD, « Georges Lefebvre à la Sorbonne », *Hommage, op.cit.*, p. 68.
16. Pascal ORY, « La commémoration révolutionnaire en 1939 », *La France et les français en 1938-1939*, FNSP, 1978, p. 115-136.
17. A ce sujet, voir l'article de Claude MAZAURIC, sur le sort tragique de Théodore, le frère de Georges Lefebvre, « 'Les chaussées sont désertes, plus de passants sur les chemins' (Esaïe 33.8). La SER dans la tourmente, 1940-1945 », *AHRF*, n° 353, 2008, p. 169-207.
18. En plus des articles hommage qu'il écrivit en l'honneur de son maître, on peut mentionner le colloque « Mathiez-Lefebvre » qu'Albert Soboul organisa entre le 30 novembre et le 1<sup>er</sup> décembre 1974 en Sorbonne et qui fut édité sous le titre *Voies nouvelles pour l'histoire de la Révolution française*, par la Commission d'histoire économique et sociale de la Révolution française, 1978.
19. Albert SOBOUL, « Georges Lefebvre historien de la Révolution française 1874-1959 », *Hommage, op.cit.*, p. 1-20.
20. À propos de Tocqueville, lire l'intervention de Georges LEFEBVRE dans les *AHRF*, 1955, p. 313-323.
21. Pour la réactualisation de ces problématiques voir dans les *AHRF*, le n° 2, 2008, « Les temps composés de l'économie », et plus particulièrement de Dominique MARGAIRAZ et Philippe MINARD, « Marché des subsistances et économie morale : ce que « taxer veut dire », p. 53-100.

22. Disciple de Charles Petit-Dutaillis, il accepte à ce titre de traduire la *Constitutional History of England* de William Stubbs, deux premiers volumes de cette traduction parurent en 1907 et 1923, le troisième en 1927. Georges Lefebvre écrit une étude originale sur le Parlement anglais aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, insérée dans la traduction et, manifestement cette étude fut d'une telle qualité qu'elle fut traduite aussitôt en anglais (Charles PETIT-DUTAILLIS & Georges LEFEBVRE, *Studies and notes Supplementary to Stubb's Constitutionnal History*, t. III, Manchester, 1929-1930, publication des trois volumes en un seul, voir p. 345-505, l'étude de Georges Lefebvre. Ce dernier aurait pu tout aussi bien devenir médiéviste et semble s'être donné cette possibilité jusqu'au milieu des années 1920-1930.
23. Notons que ce texte pourtant encensé ne fut pas réédité avant de nombreuses décennies en France. Il fallut attendre 1959 pour qu'Albert Soboul et Armando Saitta viennent à la rescousse de la pauvreté de l'édition érudite française et le rééditent dans la maison italienne Laterza. Ce n'est qu'en 1972 que les éditions Armand Colin republièrent à l'identique le texte de 1924.
24. Jean-Pierre JESSENNE, *Pouvoir au village et révolution. Artois 1760-1848*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1987, et plus récemment, *Les campagnes françaises entre mythe et histoire : XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin, 2006.
25. Cette controverse ne saurait se réduire à des aspects idéologiques réduisant les acteurs à de simples postures qui traduiraient, de façon plus ou moins grossière, un positionnement à droite ou à gauche. C'est bien plutôt du côté de l'influence de la sociologie naissante avec les travaux allemands et français qu'il faut se pencher pour comprendre comment les historiens se sont emparés de la question de la domination bourgeoisie comme moteur de l'histoire du monde occidental du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.
26. Denis RICHEL & François FURET, *La Révolution Française*, Paris, Hachette, 1964 ; Denis RICHEL, *La France moderne, l'esprit des institutions*, Paris, Flammarion, 1973. Il suffit de lire la gêne avec laquelle Jacques Godechot évoque ces deux historiens non spécialistes de la révolution, « aucun de ces auteurs n'avait rédigé de thèse de doctorat » est-il souligné, pour se rendre compte de la difficulté à percevoir parmi les anciens élèves de Lefebvre, de l'ampleur du débat proposé par les deux historiens puis relayé ensuite par ce qui fut appelé la « galaxie Furet », Richet décédant en 1989. Cf. Jacques GODECHOT, *Un jury pour la Révolution*, Paris, Robert Laffont, 1974, p. 366-368.
27. James FRIGULIETTI, « *Georges Lefebvre, pour le cinquantième Anniversaire de sa Mort* », *AHRF*, n° 358, oct.- déc. 2009, p. 133-142.
28. Georges LEFEBVRE, *Notions d'Historiographies moderne*, cours de Sorbonne, Centre de documentation universitaire, 1946, 251 p.
29. Voir Nicole RACINE-FURLAUD, « Pacifistes et antifascistes. Le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes », *Des années trente. Groupes et ruptures*, sous la direction d'A. Roche & C. Tarting, Paris, Éditions du CNRS, 1985 ; Pascal ORY & Jean-François SIRINELLI, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Colin, 1985, en particulier p. 98-99
30. Cf. Georges LEFEBVRE « Quelques réflexions sur l'histoire des civilisations », *AHRF*, 1955, p 97. Voir également l'introduction de Georges Lefebvre à *L'Ancien Régime et la Révolution de Tocqueville, Œuvres complètes*, Paris, 1952, t. II, 358 p., et son article dans les *AHRF*, 1955, p. 313.
31. Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954. Albert Soboul fut sûrement la cheville ouvrière de l'ouvrage mais nous n'avons pu savoir exactement qui avait réalisé le plan du livre. Albert Soboul reprit en introduction, dans la seconde éditions de 1963, le texte qu'il avait composé pour l'hommage mortuaire réalisé en 1960, p. 1-22 (*Hommage..., op cit.*)
32. Georges LEFEBVRE, « Sur Danton », *AHRF*, 1932, article repris dans les *Études, op. cit.*, p. 53-107.
33. Georges LEFEBVRE « Les foules révolutionnaires », communication présentée au centre de synthèse en 1932, publié en 1934 dans les *AHRF* ; voir aussi « Le meurtre du Comte de Dampierre (22 juin 1791) » dans la *Revue Historique*, Tome 192, 1941.

34. Ernest LABROUSSE, *Voies nouvelles vers une Histoire de la Bourgeoisie occidentale au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, 1700-1850, Actes du Congrès des sciences historiques*, Rome, 1955, t. IV.
35. Georges LEFEBVRE, *Contribution à l'étude des structures sociales à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1962, t. I ; *Subsistances et maximum, (1789-an IV)*, 1968, t. II. Voir sur ce thème Louis BERGERON, « Les études orléanaises de Georges Lefebvre », *AESC*, 1965, volume 20, n° 4, p. 774-787.
36. Cf. Louis TRÉNARD, « Georges Lefebvre, précurseur de l'histoire des mentalités », *AHRF*, n° 237, p 411- 424.
37. Michel VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, Paris, Maspero, 1982.
38. Jean-René SURATTEAU dans *Hommages*, *op. cit.*, p 41
39. Michel VOVELLE, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle* [1973] Paris, Point Seuil Histoire 1978.
40. Roger CHARTIER, « Le monde comme Représentation », *Annales ESC*, 1989, vol. 44, n° 6, p. 1505-1520 & Timothy TACKETT « Conspiracy obsession in a time of Revolution. French Elites and the Origins of the Terror. 1789-1792 », *American Historical Review*, 105, n° 3, 2000, p. 690-713.
41. Timothy TACKETT, « Les approches de 1789 sont plus pragmatiques, moins idéologiques » entretien réservé au *Monde*, n° spécial *La Révolution en héritage 1789-2009*, été 2009, p. 6-11 ; Michael Scott CHRISTOFFERSON, *Les Intellectuels contre la Gauche. L'Idéologie anti-totalitaire en France (1968-1981)* [2004], Marseille, Agone, 2009.
42. Sur la structure sociale et son rôle, voir l'article de Stéphane BUZZI, « Georges Lefebvre (1874-1959) ou une histoire sociale possible », *Le Mouvement social*, 2002/3 n° 200, p. 177-195.
43. C'est Jean-René SURATTEAU qui lui suggère cette expression trouvée dans le *Moniteur*, à propos des élections de l'an V dans « *Les Élections de l'an V aux Conseils du Directoire* », *AHRF*, 1958, p. 33.
44. Albert MATHIEZ, *La vie chère et le mouvement social sous la Terreur*, Paris, Payot, 1927.
45. Le 24 février 1939, Georges Lefebvre avait présidé en Sorbonne avec Paul Langevin, René Cassin et Maurice Halbwachs, un séminaire consacré à « La Révolution française et les Sciences ». Sur le concept d'accélération de l'Histoire, voir aussi Olivier REMAUD : « Petite Philosophie de l'Accélération de l'Histoire », *Esprit*, juin 2008, p.135-152.
46. Patrick GARCIA & Jean LEDUC, *L'Enseignement de l'histoire en France de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2003.
47. Aldo GAROSCI, *Storia della Francia moderna 1870-1946*, Torino, Einaudi, 1947.
48. Christian DELACROIX, François DOSSE & Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles* [1999], Paris, Folio Histoire/Gallimard, 2007, « Le moment méthodique », p 96-199.
49. Faisant preuve de grande finesse, Albert SOBOUL soulève ce problème à propos du rapport entre une histoire de la biologie et la population parisienne, sentant bien que c'était là une idée forte de son maître « dans ses écrits et plus encore dans ses paroles », *Hommage*, *op. cit.*, p.16.
50. Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses, Classes dangereuses*, Paris, Plon, 1958.
51. Albert SOBOUL, *Hommage*, *op. cit.*, p.17.
52. Georges LEFEBVRE « Réflexions sur l'Histoire », *La Pensée. Revue du rationalisme moderne*, mai-juin 1955, p. 31.
53. Georges LEFEBVRE, « *Quelques Réflexions sur l'Histoire des Civilisations* », *AHRF*, 1955, p. 97-109.
54. Georges LEFEBVRE, « *Foules Révolutionnaires* », *op. cit.*
55. Jean BOUTIER & Philippe BOUTRY, « Les courtiers locaux du politique, 1789-1792 », *AHRF*, 1994, n° 297, p. 401-411.
56. Haïm BURSTIN, *Une révolution à l'œuvre, le faubourg Saint Marcel, 1789-1894*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
57. Georges Lefebvre connaît l'œuvre, aujourd'hui oubliée, de Paul LACOMBE, *De l'Histoire considérée comme science*, Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1894, si importante pour comprendre la naissance de l'anthropologie et l'introduction du temps long comme mode de connaissance précis des civilisations passées.

58. *Hommage*, *op. cit.*, p. 82 ... et l'auteur de la notice va jusqu'à rappeler les observations du maître sur le monde animal et ses différences avec celui des humains.
59. Marcel Reinhard choisit la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* pour livrer sa biographie du maître décédé, avec un titre laconique « Georges Lefebvre. 1874-1959 »
60. *La Pensée*, *op. cit.*, n° 61, mai-juin 1955, concrètement l'organe de réflexion du PCF ; Lefebvre fait partie du comité de patronage avec d'autres professeurs en Sorbonne, Eugène Aubel, Louis Barrabe, Charles Bruneau, André Cholley, Jean Dresch, Pierre George, Alfred Jolivet, Jean Wyart.
61. *Ibid.*, p. 27, 28, 29. Georges Lefebvre évoque au passage les civilisations décadentes ou arriérées.
62. Carlo GINZBURG, *Mythes, emblèmes, traces ; morphologie et histoire* [1986], Paris, Flammarion, 1989.
63. Voir, par exemple, dans *La Pensée*, « Réflexions sur l'histoire » par Jean ORCEL(introduction) & Georges LEFEBVRE, reprise d'une conférence donnée à l'Union française Universitaire à la Sorbonne pour la cérémonie des 80 ans de Georges Lefebvre, n° 61, mai- juin 1955, p. 215-235.
64. Franco VENTURI, *Jean Jaurès e altri Storici della Rivoluzione francese*, Turin, Einaudi, 1948 ; BUONARROTI, *Histoire de la Conjuration pour l'Égalité, dite de Babeuf*, 1828, Réédition et introduction de G. Lefebvre, Paris, 1957.
65. Alessandro GALANTE GARRONNE « Georges Lefebvre et les historiens italiens », *Hommage*, *op. cit.*, p 109-116.
66. *Ibid.*, p. 116.

## AUTEUR

**PIERRE SERNA**

Université de Paris I Panthéon-SorbonneEa127/Institut d'histoire de la Révolution française/Ums  
122

# Georges Lefebvre et les premières Annales

Lucien Febvre et Marc Bloch au miroir de Georges Lefebvre

Olivier Dumoulin

---

- 1 Georges Lefebvre et les premières Annales, le rapprochement tient tout à la fois de l'évidence et de l'oubli<sup>1</sup>. Mais, avant de parler d'évidence, il convient de savoir de ce dont on parle : de liens institutionnels, d'appartenance à un réseau, de communauté de travail, de coïncidences des positions, ou d'échanges intellectuels... En clair, pour citer François Dosse, s'agit-il de recomposer une histoire d'intellectuels ou une histoire intellectuelle<sup>2</sup> ? Je me donne ici pour contrat d'explorer les liens intellectuels de la production de Lucien Febvre et de Marc Bloch avec l'œuvre de Georges Lefebvre, jusqu'en 1940. Mais, avant d'en venir à ce que les hommes des Annales lisaient dans les travaux de Georges Lefebvre, il convient de mesurer l'intensité du lien et la réalité de la distance entre eux.

## L'évidence d'un lien

- 2 Au fil du temps l'auteur des Paysans du Nord a semblé rejeter vers une spécialité la Révolution française, dont les historiens patentés ont fini par être les cibles désignées des épigones des Annales, François Furet en tête. Chacun a en tête l'exécution implicite de Georges Lefebvre dans le dictionnaire de François Furet<sup>3</sup>. Et cependant Labrousse, à l'occasion de son hommage à Lefebvre en 1959, dans les Annales le décrit comme « l'une des trois cimes de la chaîne » qui court des premières Annales à l'historiographie française des années soixante<sup>4</sup>. En suivant Bertrand Muller, un simple dénombrement des collaborateurs des Annales d'histoire économique et sociale, puis des Annales d'histoire sociale jusqu'en 1940 pourrait servir de preuve. Entré au comité de direction de la revue en 1937, Georges Lefebvre figure dans le groupe des douze auteurs les plus présents, avec soixante-quatorze contributions dont soixante-douze comptes-rendus<sup>5</sup>.
- 3 Mais la seule mesure objective des index de la revue ne suffit certainement pas à faire de Georges Lefebvre une figure centrale des premières Annales. La fréquence n'est pas

un brevet de véritable proximité intellectuelle comme le démontre la présence de Paul Leuillot, dont le mérite essentiel est d'avoir été étudiant des deux fondateurs à Strasbourg, ou celle de Georges Bourgin ; à l'inverse l'intense collaboration de Maurice Halbwachs relève d'une véritable élection intellectuelle par-delà les réserves théoriques ou stylistiques des deux historiens à l'égard du disciple de Durkheim<sup>6</sup>. Il suffit d'observer le soin avec lequel les deux fondateurs rendent compte de ses publications dans les Annales et en dehors pour avancer qu'il en va de même cas pour Georges Lefebvre. Si on considère que les comptes-rendus « ordinaires » sur la période révolutionnaire sont dévolus à Paul Leuillot, la prise en charge par Lucien Febvre d'un ouvrage sur la Révolution dénote un intérêt spécifique<sup>7</sup>. Cet intérêt, il le manifeste aussi dans la Revue de synthèse. Parfois il lui permet de régler des comptes ; ainsi Febvre témoigne de son admiration pour la part dont Georges Lefebvre assure la rédaction dans *La Révolution française* parue chez Alcan en 1931, pour préciser qu'en dépit du caractère honorable de la contribution de Raymond Guyot il y a encore fort à faire pour amener la connaissance du Directoire à la hauteur de celle de la Constituante et de la Convention. Quatre ans plus tôt, battu par Raymond Guyot, Lucien Febvre avait connu l'amertume d'une défaite dans sa conquête de la Sorbonne. Mais cela pèse de peu de poids par rapport aux éloges et à l'admiration constante dont Lucien Febvre témoigne à l'égard de Georges Lefebvre. Ainsi pour présenter *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien régime* de Labrousse, Lucien Febvre rappelle l'article essentiel que Lefebvre avait donné sur l'esquisse du mouvement des prix : « de ce premier grand livre, on le sait, un compte-rendu particulièrement autorisé a dit ici les mérites. Je ne pouvais le demander qu'à Georges Lefebvre. Qui de nous a oublié son article de 1937 sur le « Mouvement des prix et les origines de la Révolution française » un des fleurons de notre couronne d'articles avec « Le Commerce du vin, de Pirenne, et le Moulin à eau », de Marc Bloch, pour ne citer que deux chefs-d'œuvre de disparus. Et donc Georges Lefebvre a dit ce qu'il convenait de dire sur l'importance méthodologique du livre de Labrousse »<sup>8</sup>. Et la célébration réitérée des *Paysans du Nord* en fait une pierre angulaire de l'historiographie française : « M. Georges Lefebvre l'a montré excellemment, avec la compétence que lui donne, non seulement sa connaissance « totale » de la Révolution, mais ce que j'appellerai, en songeant à son maître-livre sur les *Paysans du Nord*, ses expériences locales : dans le Nord il a rencontré naturellement devant lui le problème de l'impôt- et il n'est pas de ceux qui esquivent une rencontre, quand elle est épineuse »<sup>9</sup> ? À l'occasion du compte rendu de *La Grande Peur* Febvre souligne l'importance méthodologique du livre tout en rappelant son admiration pour les *Paysans du Nord* : « ce livre, qu'il a consacré à cette curieuse page de l'histoire révolutionnaire- livre vivant, dru, plein de textes et de faits nouveaux, plus plein encore d'expérience humaine et de sens averti des réalités paysannes- ce livre n'est pas seulement digne de l'auteur des *Paysans du Nord* pendant la Révolution française, ce capital ouvrage ; il présente à nos yeux un double intérêt : l'un proprement historique et que M. Lefebvre a remarquablement su mettre en lumière ; l'autre, méthodologique, ou si l'on veut psychologique et que nous tenons d'autant plus à souligner qu'il intéresse directement le programme de cette revue... »<sup>10</sup>.

- 4 Dans le cas de Marc Bloch, l'inflexion que donne à ses travaux l'enquête, puis la publication des *Caractères originaux* fait de lui un utilisateur et un interlocuteur direct des travaux de Georges Lefebvre<sup>11</sup>. À l'aune des compliments, des liens institués, de la participation à un réseau, du fonctionnement académique, pas de doute, Georges Lefebvre est des « Annales ». Au lendemain de la Seconde Guerre quand Lucien Febvre

dresse le palmarès des véritables historiens de ce temps, négligés par le livre de Louis Halphen qu'il étrille, il cite ses maîtres, son compagnon, et Georges Lefebvre, le seul historien vivant cité : « il y a un index des noms d'auteurs dans le livre de Louis Halphen. C'est un témoignage à sa façon. N'est-il point remarquable que n'y figurent ni Camille Jullian, ni Henri Pirenne, ni Marc Bloch, ni Georges Lefebvre, ni personne de ceux au total, qui pour nous sont les historiens, les véritables historiens de ce temps ? »<sup>12</sup> Avant même la fondation de la Revue, Lucien Febvre affirme avoir fait son élection et dès les préliminaires de la revue il est entendu que Lefebvre est l'une des signatures sur lesquelles on compte<sup>13</sup>. Quand Febvre sert d'intermédiaire pour que Lefebvre prenne la parole lors de la 4<sup>ème</sup> semaine du centre de synthèse pour parler des « foules révolutionnaires », communication reprise plus tard dans les *Annales historiques de la révolution française*, Febvre, encore résidant à Strasbourg, tient à faire le voyage à Paris pour y assister, ce que seul un problème de santé l'empêche de faire en fin de compte<sup>14</sup>. Cette intronisation, cette promotion de Georges Lefebvre Marc Bloch y contribue à sa manière avec l'important compte-rendu qu'il livre à la Revue d'histoire moderne<sup>15</sup>. Si la participation de Georges Lefebvre à la revue décline après 1932, le moment où il prend la succession de Mathiez à la direction des *Annales historiques de la révolution française*, le lien ne s'est pas distendu comme le prouve la sollicitation de Lefebvre pour le feuilleton scientifique de la Revue de synthèse. Sur autre plan l'investissement personnel de Febvre témoigne de la force des liens lorsqu'il s'engage résolument afin de favoriser le choix du frère cadet de Georges Lefebvre, Théodore, pour un remplacement à l'Université de Poitiers qui le mènera plus tard à une maîtrise de conférences de géographie dans la même université. Cette familiarité semble avoir touché à une véritable confiance si l'on en croit ce témoignage connu de Lucien Febvre, en 1947, évoquant ses rencontres avec Marc Bloch à la fin de la guerre : « je le vis plusieurs fois, pendant les mois d'angoisse, toutes les fois qu'il se rendait de Lyon à Paris, pour assister à quelque réunion centrale de son organisation. Brusquement, un soir, je recevais un coup de téléphone : « Oui, c'est moi ! ... Je viendrai dîner chez vous demain, voulez-vous ? » Il descendait très loin du quartier, du côté du Père-Lachaise, par prudence. Il se méfiait beaucoup des abords de la Sorbonne et de l'École normale et j'étais le seul hôte de ce lieu qu'il prévint et visitât. Parfois il me demandait de convoquer un ou deux amis, Paul Étard, Georges Lefebvre »<sup>16</sup>. Le rapprochement de Lefebvre avec Étard attire l'attention pour qui connaît le petit monde académique de l'entre-deux-guerres : bibliothécaire de l'École normale supérieure, Étard est un camarade d'école de Febvre ; ainsi Lefebvre a conquis l'entrée dans un cénacle inaccessible à l'aube de sa carrière. Au-delà des mesures, des citations, on découvre souvent une véritable concordance dans les choix épistémologiques et historiographiques des trois hommes. On sait combien Bloch et Febvre ont repris à leur compte les critiques de François Simiand contre les idoles de la tribu des historiens. Sur ce terrain Georges Lefebvre parle le même langage que les *Annales*. Ainsi condamne-t-il un diplôme d'études supérieures à Strasbourg, sur la mission de Héraut de Séchelles dans le Haut-Rhin, au motif suivant : « il ne me paraît pas avoir suffisamment évité de se laisser gagner par le « morbus biographicus »<sup>17</sup>. L'argument n'est toutefois pas aussi dirimant que cela dans la mesure où la koinè de la communauté universitaire a déjà passé par perte et profit le genre biographique. En témoignent les délibérations de la Faculté des Lettres de Paris lors des débats qui précèdent le choix de Philippe Sagnac comme successeur d'Alphonse Aulard puisque le comité d'histoire de la Faculté des Lettres de Paris, dans l'avis qu'il transmet à l'assemblée des professeurs regrette à

propos de Lévy-Schneider, professeur à Lyon « qu'il ait donné un cadre biographique à ses travaux essentiels (Thèse sur Jean Bon-Saint André et essai sur Champion de Circé) »<sup>18</sup>. L'absence, quasi totale, de sujets biographiques à l'écrit de l'agrégation d'histoire dans les années 30 (trois sur vingt-sept entre 1930 et 1938) va dans le même sens.

### La distance.

- 5 À trop vouloir prouver on instillerait donc le doute. La proximité tiendrait peut-être du faux-semblant, d'une sympathie réelle certes, mais doublée d'une connivence partagée souvent avec nombre de collègues ? Et la distance des trois héros historiographiques tiendrait d'abord à la variété des influences exercées sur Georges Lefebvre. Stéphane Buzzi voit juste lorsqu'il évoque la pluralité des influences et des rencontres qui ont présidé à la l'élaboration de sa démarche. Sa formation initiale, y compris en histoire médiévale, sous la houlette de Jules Flammermont, ses liens avec une histoire jaurésienne, ses rapports avec Ernest Labrousse, la découverte de l'historiographie soviétique sur la révolution ... Tout cela a contribué à faire de Georges Lefebvre « un des premiers organisateurs de l'histoire sociale, avant que ne règne le paradigme labroussien »<sup>19</sup>. Pour décrypter la nature de la relation avec les Annales, Stéphane Buzzi écartait à juste titre la proximité générationnelle. Celle-ci ne semble pas recevable pour des raisons qui tiennent avant tout à l'exclusion de Georges Lefebvre du milieu normalien dont la structuration en réseau aurait pu justifier une analyse de ce type. Cette distance explique peut-être le contraste, souligné par Stéphane Buzzi, entre la posture innovante de Marc Bloch, la rhétorique contestataire de Lucien Febvre et l'irénisme de Lefebvre. Ce conformisme apparent, ce respect des filiations savantes, Georges Lefebvre le manifeste dans sa leçon inaugurale dans la chaire d'histoire moderne de Strasbourg<sup>20</sup>.
- 6 La distance se confirme quand on compare les contributions de Marc Bloch et Georges Lefebvre dans les débats sur la réforme des programmes d'enseignement du second degré. Quand Marc Bloch envisage, avec une audace iconoclaste, un programme discontinu pour concilier l'apprentissage d'une démarche et la précision des contenus, Georges Lefebvre, devant l'association des professeurs d'histoire et de géographie de l'enseignement public, reste sur une vision classique et exhaustive des programmes<sup>21</sup>. Le « légitimisme » de Lefebvre peut s'interpréter à l'aune de la faiblesse initiale de ses réseaux relationnels note Buzzi en s'appuyant sur Hogarth<sup>22</sup>. Au-delà de son cursus à l'origine modeste, la réception de sa thèse si tardive enferme Georges Lefebvre dans le doute académique et la quête d'une reconnaissance. Si l'on en croit son propre témoignage, la réception mitigée de sa thèse par son jury aurait confirmé ses doutes. Les critiques d'Aulard, qui met en cause l'accent socio-économique du travail, et de Mathiez, qui lui reproche de réduire au local le phénomène national, lui laissent davantage de souvenir que les compliments de Camille Bloch et Philippe Sagnac. Les liens et la distance : tout serait dit. Non, il reste une question inversée : qu'est-ce qui enthousiasmait tant Bloch et Febvre dans les travaux de Georges Lefebvre ?

### Les projections de Bloch et Febvre.

- 7 Nous partons avant tout de l'analyse de la Grande Peur par Marc Bloch et Lucien Febvre puisque le premier pour les Annales, le second pour la Revue de synthèse donnent un

long compte-rendu<sup>23</sup>. L'importance accordée par Febvre à sa recension se dénote au fait qu'elle fait partie des articles retenus pour les Combats pour l'histoire<sup>24</sup>. D'emblée Marc Bloch souligne que le « travailleur » érudit se fixe pour tâche d'atteindre derrière « les grandes scènes tragiques du drame révolutionnaire, les réalités profondes sous-jacentes... ». Si l'image semble évoquer la trop célèbre métaphore de l'océan et de l'écume utilisée par Febvre et Braudel pour discréditer l'histoire événementielle, la formule, en vérité, annonce une sensibilité propre à Marc Bloch. Ce dernier évoque ensuite une sensibilité digne de Michelet : « On trouvera sans doute légitime », écrit Mr Lefebvre, « que, cherchant à expliquer la grande peur, j'ai essayé de me ranger parmi ceux qui l'ont éprouvée ». Chez un auteur dont la probité, voire la minutie scientifique sont au-dessus de tout soupçon et qui, dans le forme de son exposé est bien loin de sacrifier aux dieux du romantisme, il est frappant de retrouver dans cette phrase, comme un écho de ce qu'il y eut peut-être de meilleur en Michelet. » Mais, après avoir célébré la minutie et la saveur des détails, Bloch arrive à l'apport le plus précieux de l'ouvrage : « là n'est point cependant, semble-t-il, l'intérêt le plus vif du phénomène. Sa portée, au regard de l'historien, réside, avant tout, dans sa valeur de symptôme propre à déceler l'état du corps social ; et c'est de l'avoir en effet étudié de ce biais que la méthode de Mr Lefebvre tire son originalité la plus marquante. Partant de cet ensemble de menus faits, immédiatement apparents et dont le pittoresque même avait souvent masqué le sens profond, l'auteur recherchant de proche en proche leur explication, nous fait pénétrer jusqu'au cœur de la société française du temps, dans sa structure interne et le laciné de ses multiples courants. Ce n'est qu'en pathologie mentale que l'hallucination - puisqu'hallucination il y a - est révélatrice. Mais il n'est donné qu'aux grands observateurs de lui arracher ses secrets ». L'aboutissement de ce texte offre un exemple flagrant de lecture en miroir : Bloch se reconnaît dans la démarche de Georges Lefebvre. En un sens c'est le détour emprunté par les Rois thaumaturges pour décrypter les fondements symboliques de la monarchie, ce que l'un des interlocuteurs anglais appelait « this strange by-path of yours »<sup>25</sup>. Sa portée, au regard de l'historien, réside, avant tout, dans sa valeur de symptôme propre à déceler l'état du corps social. Comme j'ai eu l'occasion de le montrer, l'usage de la métaphore organiciste, et tout particulièrement l'idée du symptôme de la pathologie sociale qui trahit derrière son apparence anodine les traits sous-jacents, la structure profonde et cachée de la société renvoie à une formulation permanente chez Marc Bloch depuis la présentation des rois thaumaturges. À peu de choses près, l'enquêteur Lefebvre et l'enquêteur Bloch s'inscrivent dans la lignée du paradigme indiciaire décrit par Carlo Ginzburg, autoportrait à peine crypté de la démarche de l'historien italien. Dans la description des procédures de savoir mises en œuvre par Lefebvre, Bloch annonce Ginzburg autant qu'il décrit son propre cheminement : « l'auteur recherchant de proche en proche leur explication, nous fait pénétrer jusqu'au cœur de la société française du temps, dans sa structure interne et le laciné de ses multiples courants ». Marc Bloch révèle à quel point le procédé ici utilisé par Georges Lefebvre le touche par sa parenté ressentie avec son mode d'appréhension de l'entreprise historique : il en souligne l'originalité, un lexique qui n'est pas sans résonance dans la langue de Bloch. L'originalité, le symptôme des termes récurrents sous la plume de Marc Bloch<sup>26</sup>. Ils indiquent bien qu'ici, Bloch se passionne pour une démarche davantage que pour un objet d'histoire.

- 8 La comparaison du long compte-rendu de Bloch avec celui encore plus long et détaillé de Lucien Febvre éclaire le prix que les hommes des Annales attachent alors au livre de Georges Lefebvre. Mais, si la comparaison des titres des deux comptes-rendus souligne

leur extrême proximité, leurs conclusions démontrent la différence ténue mais certaine sur la conception de ce qui deviendra « l'histoire des mentalités ». Cette distinction a depuis longtemps été soulignée par Carlo Ginzburg, puis mise en exergue par André Burguière : il est curieux de souligner qu'elle s'opère à propos du travail de Georges Lefebvre<sup>27</sup>. Quand, au terme de sa démonstration, Lucien Febvre souligne l'apport de l'ouvrage au-delà de la connaissance historique de la Grande Peur, il met en avant « la connaissance du labeur déformant des imaginations, ce que l'on peut nommer le résultat d'une belle expérience : une de ces expériences spontanées de psychologie du témoignage ». De son côté, Marc Bloch lit cette essai de psychologie collective comme le révélateur de l'état du corps social, mais peut-être davantage comme une modalité de construction du savoir historique. Quand la psychologie collective s'impose comme un objet pour Febvre, c'est la procédure de savoir qui passionne ici Bloch. Au miroir de Lefebvre s'éclaire ainsi la divergence fondatrice de l'histoire des mentalités dans les *Annales* entre construction et objet : une alternative qui n'est pas sans faire penser aux hésitations de l'histoire culturelle aujourd'hui.

## NOTES

1. Louis TRENARD, « Georges Lefebvre, précurseur de l'histoire des mentalités », *AHRF*, 1979, 237, p. 411-424.
2. François DOSSE, *La marche des idées : histoire intellectuelle, histoire des intellectuels*, Paris, La Découverte, 2002.
3. François FURET, « histoire universitaire de la Révolution française », dans François FURET & Mona OZOUF (dir.), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Flammarion, Paris, 1988.
4. Camille-Ernest LABROUSSE, « Georges Lefebvre », *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 1960, p. 1.
5. Bertrand MULLER, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Albin Michel, Paris, 2003, p. 141.
6. Ce compagnonnage intellectuel n'est pas exempt de mélanges. Si Lucien Febvre confie une contribution essentielle de *l'Encyclopédie française* à Halbwachs, on sait que c'est son fidèle ami Renaudet qu'il soutient au Collège de France lors de la campagne qui va, en fin de compte, consacrer le succès de Maurice Halbwachs, voir Maurice HALBWACHS, « Ma campagne au Collège de France », *Revue d'histoire des sciences humaines*, « Maurice Halbwachs et les Sciences humaines de son temps », n° 1, 1999, p. 189-228. Il s'agit du récit de sa campagne électorale en 1944.
7. Lucien FEBVRE, « Une mise en place : la Révolution française », *Annales d'Histoire économique et sociale*, t.3, 1931, n°9, p. 138-140 (Compte-rendu de Georges LEFEBVRE, Raymond GUYOT, Philippe SAGNAC, *La Révolution française*, Paris, F. Alcan, 1930, 584 p.). Lucien FEBVRE, « Une gigantesque fausse nouvelle : la grande peur de juillet 89 », *Revue de synthèse*, t. 5, 1933, n° 1, p. 7-15 (à propos de de G. Lefebvre, *La grande peur de 1789*, Paris, A. Colin, 1932, 272 p.) [Repris dans *Pour une histoire à part entière*]. Lucien FEBVRE, « Quatre-vingt-neuf », *Annales d'Histoire sociale*, t. 2, 1940, n°2, p. 147-148 (À propos de Georges LEFEBVRE, *Quatre-vingt-neuf*, Paris, Maison du livre, 1939, 252 p.).
8. Lucien FEBVRE, « Camille-Ernest LABROUSSE, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution* », *AESC*, 1947, 10, 1453, repris dans *Pour une histoire à part entière*, cit. p. 553/4 de la réédition des deux volumes d'essais et de compte rendus de Febvre, *Vivre*

*l'histoire*, Bouquins, Paris, 2008 ; Camille-Ernest LABROUSSE, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien régime et au début de la Révolution*, PUF, Paris, 1944.

9. Citation p. 658, réédition Lucien FEBVRE, *Vivre l'histoire*, *op.cit.* : « L'impôt et l'analyse sociale », in *Vivre l'Histoire* compte rendu de Robert SCHNERB, *Les contributions directes à l'époque de la Révolution dans le département du Puy-de-Dome*, Alcan, Paris, 1933, publié à l'origine dans les *Annales d'histoire économique et sociale*, 1934.

10. Lucien FEBVRE, « Une gigantesque fausse nouvelle : la grande peur de juillet 89 », *compte-rendu cité*.

11. Marc BLOCH, « L'erreur collective de la Grande Peur comme symptôme d'un état social », *Annales d'histoire économique et sociale*, t. 5, 1933, p. 301-304. Marc BLOCH, « Les recherches relatives à la répartition de la propriété et de l'exploitation foncière à la fin de l'ancien régime », *Annales d'histoire économique et sociale*, t.1, 1929, n° 1, p. 100 (À propos de Georges LEFEBVRE, « Les recherches relatives à la répartition de la propriété et de l'exploitation foncière à la fin de l'ancien régime », *Revue d'histoire moderne*, mars-avril 1928). Marc BLOCH, « Questions agraires du temps de la Terreur » (Compte rendu : Georges LEFEBVRE, *Questions agraires du temps de la Terreur*, Strasbourg, 1932), *Annales d'histoire économique et sociale*, t. IV, 1932, p. 519-521.

12. Lucien FEBVRE, *Vivre l'histoire*, p. 100-104 (AESC, t. 3, n°1, p. 21-24) « Sur une forme d'histoire qui n'est pas la nôtre. L'histoire historisante », compte rendu de Louis Halphen, *L'histoire*, PUF, Paris, 1946, citation p. 103, Note 1.

13. Lucien FEBVRE, *Lettres à Henri Berr*, présentées et annotées par Jacqueline Pluet et Gilles Candar, Fayard, Paris, 1997, p. 299, Lucien Febvre à Henri Berr, Strasbourg, 23 novembre 1927 : « ... En particulier tout le poids de la discussion pour la succession de Pariset a porté sur moi, et si j'ai réussi à faire désigner Georges Lefebvre, auteur d'une thèse éminente, par l'unanimité des dix-huit voix du Conseil, unanimité encore jamais réunie, ce ne fut pas, vous l'imaginez sans efforts ; mais je ne peux tout de même pas me désintéresser de la Faculté, du moins de choses aussi importantes pour l'avenir que le choix d'un historien convenable pour succéder à Pariset... »

14. Lucien FEBVRE, *Lettres à Henri Berr*, présentées et annotées par Jacqueline Pluet et Gilles Candar, *op.cit.*, Lucien Febvre à Henri Berr, le 20 mai 1932.

15. T. VII, 1932, p. 61-76.

16. Lucien FEBVRE, « Marc Bloch et Strasbourg », *Mémorial des années 1939-1945*, cit p. 346

17. Archives départementales du Bas-Rhin, Rapport sur les D.E.S, W 1045, 101, feuille 20 juin 1932

18. Registre des délibérations de la Faculté des Lettres de Paris, AJ 16 4753, 13 janvier 1923.

19. Stéphane BUZZI, « Georges Lefebvre (1874-1959), ou une histoire sociale possible », *Le Mouvement Social*, 2002/3 - n° 200, p. 177-195, cit. p. 178.

20. Georges LEFEBVRE, « Les historiens de la Révolution française. Leçon d'ouverture d'un cours public sur l'histoire de la Révolution », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, t. VIII, 1929, p. 43-50 et t. IX, 1930, p. 96-102.

21. Olivier DUMOULIN, « Les *Annales d'histoire économique et sociale* et l'enseignement de l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° hors série, 1984, p. 19-30.

22. *Art. cit.*, p. 180

23. Marc BLOCH, « L'erreur collective de la Grande Peur comme symptôme d'un état social », *Annales d'histoire économique et sociale*, t. 5, 1933, p. 301-304.

24. Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1952.

25. Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, Presses de Sciences-Po, Paris, 2000, cit. p. 188.

26. À titre d'exemple, Marc BLOCH, « Un symptôme social : le suicide », compte-rendu de Maurice Halbwachs, *Les causes du suicide*, Paris, 1930, *Annales d'histoire Economique et Sociale*, t. III, 1930, p. 593-595. Pour une démonstration plus approfondie, voir Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, *op cit.*, p. 187-202.

27. Carlo GINZBURG, « A proposito della raccolta dei saggi storici di Marc Bloch », *Studi Medievali*, 1965, 3 (6) p. 335-354 ; André BURGUIÈRE, « La notion de 'mentalité' chez Marc Bloch et Lucien Febvre : deux conceptions, deux filiations », *Revue de synthèse*, 104, 1983, p. 333-348.

---

AUTEUR

OLIVIER DUMOULIN

professeur d'histoire contemporaine

# Des paysans du Nord à la France directoriale.

Georges Lefebvre et l'histoire sociale de la Révolution entre œuvre  
fondatrice et dépassement

Jean-Pierre Jessenne

---

- 1 Nul ne s'étonnera qu'un historien lillois s'efforçant de conjuguer histoire rurale et révolutionnaire, habitué à travailler dans une bibliothèque de recherche portant pour nom celui d'un des plus célèbres universitaires lillois se réjouisse que l'Institut d'Histoire de la Révolution française saisisse l'occasion du cinquantenaire de la mort de Georges Lefebvre pour appeler à un retour historiographique sur celui qui fut un peu oublié dans les manifestations historiennes depuis le Bicentenaire<sup>1</sup>. Le premier mérite de ce retour a pour intérêt de nous amener à relire largement Lefebvre là où on a souvent tendance à citer les mêmes extraits, à parcourir à nouveaux frais son immense bibliographie, là où on ne fait souvent plus référence qu'à quelques œuvres. Du coup, c'est un double paradoxe qui m'est apparu avec force en préparant cette intervention. En premier lieu, il s'avère que Georges Lefebvre est certainement un des historiens français les plus cités dans l'historiographie internationale, notamment en langue anglaise, alors que ses thèses ont souvent été schématisées et présentées comme les manifestations d'une histoire dite « jacobine », ce qu'il faut souvent entendre comme surannée. Or deuxième paradoxe, acceptant de porter l'attention sur Lefebvre historien du social, je risque de participer à ce rétrécissement de l'œuvre à une inspiration marxisante volontiers qualifiée de schématique, téléologique donc aux antipodes d'une science historique qui se targue désormais de démêler la complexité des dynamiques historiques. Peut-on échapper à ces paradoxes ? Reconnaître à Georges Lefebvre sa place dans la compréhension des transformations socio-économiques, notamment au temps de la Révolution française, tout en pointant les nécessaires révisions qui peuvent se présenter comme autant de chantiers ouverts ? Même si beaucoup a déjà été dit dans les perspectives biographiques par Pierre Serna et Olivier Dumoulin<sup>2</sup>, il importe quand même de comprendre que l'histoire sociale de Georges Lefebvre est la conjonction d'expériences multiples de vie et de carrière ; elles expliquent pour une

part les points saillants de cette histoire que je m'efforcerai de dégager avant de donner quelques exemples d'inévitables dépassements.

## Le cheminement de l'historien et l'affirmation de l'histoire sociale

- 2 Après les contributions d'Ernest Labrousse, Albert Soboul, Claude Mazauric ou Stéphane Buzzi, il y a peu à découvrir sur le cheminement de Georges Lefebvre dans l'histoire sociale<sup>3</sup>, mais il n'est peut-être pas vain, dans l'esprit de cette journée, de souligner à quel point ce cheminement illustre à merveille comment notre science humaine conjugue forcément des engagements personnels, des inspirations par le contexte intellectuel ou l'actualité générale et des influences institutionnelles. Sans complaisance pour les biographies téléologiques, qui croient discerner dans toutes les étapes d'une vie un destin tracé d'avance, on peut observer que l'intérêt de Georges Lefebvre pour l'histoire sociale, s'éclaire par la conjonction d'une immersion socio-politique et d'un positionnement scientifique complètement de son temps.

## La conjugaison de l'inspiration socialiste et de l'histoire-science du document

- 3 On sait que l'enfant du Nord fut fortement marqué par l'empreinte de Jules Guesde, comme il le rappelle dans son *Pro Domo de 1947* où, répondant à Daniel Guérin et différenciant son parcours de celui d'Albert Mathiez et des universitaires formés dans les creusets parisiens, il écrit : « J'ai une filiation intellectuelle : elle remonte au lycée et sans doute aussi à ma Flandre wallonne<sup>4</sup>, où Jules Guesde fondait le Parti Ouvrier français sur la base du marxisme. Mais c'est à Jaurès que je dois le plus. C'est son *Histoire de la Révolution* qui a décidé de l'orientation de mes recherches<sup>5</sup>. De cette marque quasi-originelle, on peut diagnostiquer la triple influence jamais démentie : pour lui, pas d'histoire sans présence du plus grand nombre, des milieux populaires urbains et ruraux ; les relations et les luttes sociales sont au cœur des dynamiques de cette histoire ; enfin, leur compréhension doit être fondamentalement à la fois politique, économique et sociale, car l'évolution est un tout où les composantes interagissent sans cesse. Sur ce fond de conviction s'est imprimée une exigence intellectuelle significative de la science historique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>.
- 4 Elle fut d'abord façonnée par la formation universitaire lilloise, à l'école de l'histoire du Moyen Age sous la direction de Charles Petit-Dutaillis (spécialiste de l'histoire des communes médiévales et de leurs chartes) et le rôle de maîtres de l'histoire méthodique transposée à l'époque moderne, comme Philippe Sagnac (1868-1954)<sup>6</sup>. Cette formation et l'intérêt pour la Révolution française trouvèrent à se réinvestir dans les travaux de la *Commission de recherche et de publication de documents relatifs à la vie économique pendant la Révolution française*, créée à l'instigation de Jean Jaurès en 1903, avec pour but de « préparer une vaste synthèse, retracer l'état de la France en 1789, non seulement [par] quelques vagues documents épinglés au hasard [...], mais d'après un ensemble considérable de faits bien établis et interprétés [d'établir] pour chaque département un tableau statistique de la vente des biens nationaux »<sup>7</sup>. Lefebvre entra dans le Comité du Nord de cette commission en 1907, alors que commençaient ses recherches d'histoire rurale, selon l'exemple donné par l'historien russe Ivan Loutchisky<sup>8</sup>. Là encore, on peut clairement dégager les implications sur l'œuvre de Georges Lefebvre avec l'importance accordée aux recherches dans les archives et au

document, la mise en œuvre des études statistiques et des méthodes quantitatives, le souci de conjuguer approches locales et nationales.

### Un parcours universitaire tardif : entre élargissement des approches et spécialisation révolutionnaire

- 5 Après sa thèse soutenue en 1924 et une intégration universitaire plutôt tardive à Clermont-Ferrand, il devient professeur à Strasbourg en 1927. C'est une nouvelle expérience certainement décisive, notamment grâce aux rencontres de Marc Bloch et Lucien Febvre. En effet, quoique plus âgé et lesté d'un parcours moins prestigieux que les fondateurs des *Annales*, l'historien des *Paysans du Nord* en est alors très proche ; il multiplie les contributions à la nouvelle revue, notamment par des comptes rendus et des articles de synthèse sur l'histoire rurale de la Révolution. C'est dans ce contexte qu'est pensée et écrite *La Grande Peur* qui donne une nouvelle dimension à l'histoire sociale du politique, nous y reviendrons. La dernière grande étape de la carrière est marquée par les occupations accaparantes de chef de file de l'histoire révolutionnaire qu'il devient progressivement après la mort d'Albert Mathiez (1932), puis de détenteur de la chaire d'histoire de la Révolution à la Sorbonne (1935). Il multiplie alors les contributions aux *Annales Historiques de la Révolution française*, anime la Société des Études robespierristes et fonde l'Institut d'Histoire de la Révolution française. C'est le temps des grandes synthèses sur la Révolution et l'Empire, notamment dans la collection « Peuples et Civilisations », mais aussi avec son *Quatre-vingt-neuf*<sup>9</sup>. Significativement, cet élargissement des fonctions et cette spécialisation chronologique relative n'empêchent pas la poursuite de la réflexion sur le social.

### L'approfondissement de l'histoire sociale

- 6 Ainsi, Lefebvre apporte son soutien aux thèses développées par un jeune historien, Ernest Labrousse dans *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII<sup>e</sup>* (Thèse de droit, 1933). Celui-ci, malgré les critiques, systématise les études statistiques, l'analyse des mercuriales... D'ailleurs, l'exigence des dépouillements méthodiques d'archives sérielles inspire le programme de recherche assigné en 1939 aux Comités départementaux de la Commission Jaurès<sup>10</sup>. La guerre interrompt le projet, plonge Lefebvre dans le drame de l'exécution de son frère par les nazis et le rapproche un temps du parti communiste. Après la guerre et la retraite en 1946, son rôle de porteur de l'histoire sociale de la Révolution, se manifeste encore de deux manières : les travaux sur la société orléanaise<sup>11</sup> ; la participation aux initiatives d'Ernest Labrousse pour promouvoir les études sociales et notamment les enquêtes sur les bourgeoisies européennes qui sont au cœur du Congrès international des sciences historiques de Rome en 1955. Ainsi dans la vie même et le cheminement historien de Georges Lefebvre, les questions sociales n'ont pas cessé de figurer au cœur des préoccupations et des recherches, tout en se recomposant sans cesse autour de nouveaux objets, territoires et méthodes. D'ailleurs, il suffit de parcourir une bibliographie exhaustive de Georges Lefebvre, pour voir à quel point, au-delà des œuvres majeures, les contributions sur ces thèmes sociaux sont nombreuses et variées. Au-delà de ce simple parcours, comment en caractériser mieux les apports ?

## Les lignes de force de l'histoire sociale selon Georges Lefebvre

- 7 Étudiant, enseignant et chercheur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, Georges Lefebvre est complètement investi dans l'idée que la consolidation d'une authentique science du passé constitue une nécessité à la fois intellectuelle et civique ; ceci se traduit d'abord en termes de méthodes.

### Le rapport aux sources et leur traitement.

- 8 Lefebvre adhère en effet résolument aux démarches préconisées par les historiens « méthodiques » de Charles Seignobos à Camille Bloch, Louis Halphen ou Philippe Sagnac, trop souvent caricaturés en figures désuètes d'historiens compilateurs ; le premier soulignait, il importe de le rappeler, « qu'on ne peut étudier ni l'histoire des mœurs, des institutions et du droit, ni l'histoire politique, sans tenir compte au moins des conditions générales et des grandes transformations de l'histoire économique »<sup>12</sup>. Cette application a pris une dimension particulièrement dense et étendue dans la mesure où, avec ses travaux sur les campagnes septentrionales, Georges Lefebvre l'a menée sur la population dont on oublie parfois qu'elle fut jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle la plus nombreuse, celle aussi dont les conditions de vie, notamment le rapport à la terre, peuvent être appréhendées par des données quantifiables massives.
- 9 Dans ce rôle d'initiateur des méthodes de l'histoire sociale, les deux premiers ouvrages occupent donc une place fondatrice. D'abord *Documents relatifs à l'histoire des subsistances dans le district de Bergues pendant la Révolution (1788-An 5)*<sup>13</sup>: ce volume, à tort un peu oublié, édité à Lille en 1914, s'avère justement bien davantage qu'un recueil documentaire. Il est notamment exemplaire à trois titres : l'importance accordée, bien sûr, au document comme source indispensable d'une histoire scientifique ; la volonté d'associer les histoires sociale et politique dans un parcours incluant tous les moments révolutionnaires dans une vue ample, dont l'introduction constitue une mise en contexte méthodique (sur la conjoncture, le commerce des grains, etc.) ; l'attention vraiment pionnière accordée au Maximum de 1793, moins comme programme raisonné que comme enjeu des luttes révolutionnaires à un moment critique pour la République. La deuxième œuvre significative est, elle, beaucoup plus connue - sans qu'il soit sûr qu'elle soit vraiment relue dans le texte : *Les paysans du Nord pendant la Révolution française* sont publiés en 1924<sup>14</sup>. Appuyée sur des dépouillements considérables commencés dès 1904, notamment les séries de l'enregistrement, ayant donné lieu à un corpus de fiches impressionnant et très difficile à déchiffrer<sup>15</sup>. La thèse reste le modèle d'une monographie départementale conjuguant toutes les dimensions du champ considéré et associant méthodiquement textes, données statistiques, analyses sectorielles et interprétations synthétiques.
- 10 L'importance accordée à cette démarche associant dépouillement massif - construction quantitative - analyse, Lefebvre y demeura fidèle jusqu'à la fin, notamment marquée par les études orléanaises de stratigraphie sociale déjà citées. Ainsi, dans une communication de 1951 à la Société d'histoire moderne dont il était président d'honneur, soulignait-il son credo méthodologique essentiel qui mérite d'être cité longuement :

« La recherche c'est l'érudition [...]. Sans érudition il n'y a pas d'histoire. C'est l'érudition qui recherche les documents qui nous sont restés du passé, qui en contrôle l'authenticité, et qui par conséquent fournit à l'historien les matériaux

dont il nourrit sa pensée. Si j'insiste là-dessus, c'est parce que l'érudition, depuis un demi-siècle, a été beaucoup attaquée [...]. Je maintiens le principe que sans érudition, il n'y pas d'histoire. Il y a ce que Chuquet appelait 'les marchands d'histoire'. [...] Que fait donc l'histoire ? Elle commence par tirer des documents que l'érudition lui présente la substance dont elle se nourrit, par ce qu'on appelle l'analyse [...]. Et c'est une opération à laquelle au fond, il serait souhaitable que nos étudiants eux-mêmes, les futurs érudits soient habitués. Il s'en faut de beaucoup que ce soit toujours le cas. Il y a en effet dans l'analyse du document, la nécessité de la pénétration, bien entendu, mais aussi de cette vertu qui est essentielle, chez l'éruudit, de la patience, de l'effort continu [...] »<sup>16</sup>.

- 11 La leçon ne garde-t-elle pas toute son acuité à notre époque où la profusion et l'instantanéité de l'information constitue un nouveau défi pour les sciences humaines ? Mais l'apport de Georges Lefebvre va bien au-delà, il tient aussi et fondamentalement à son souci de toujours mettre en relation les éléments de ces analyses pour en faire un ensemble construit où puissent se lire les facteurs et les conséquences de l'évolution historique.

### L'exigence de synthèse et d'interprétation

- 12 Déjà dans *Paysans du Nord*, l'exigence est évidence : on y trouve aussi bien le tableau dynamique des campagnes à la fin de l'Ancien Régime et des tensions qui les caractérisent, l'affirmation - alors très neuve- du rôle des paysans dans la Révolution de 1789, l'étude systématique des mutations foncières liées aux biens nationaux, la recomposition des comportements ruraux au fil de la Révolution. Et là se trouve peut-être la marque la plus forte de l'historien des paysans du Nord sur l'histoire sociale, sans doute en partie due à l'échange fécond avec les historiens des Annales : l'idée de l'interaction toujours recommencée entre les facteurs matériels (conditions de production, revenus et fortunes, conjonctures...), les comportements collectifs, les mentalités, les évolutions politiques et les événements. Dans la même communication déjà citée à la Société d'Histoire moderne et contemporaine, cette place à faire à la synthèse se trouve à son tour soulignée :

« Après tant de préparatifs, l'historien aborde alors sa tâche proprement dite. Et quelle est-elle ? C'est de rassembler, de réunir les faits qu'il a retenus, de manière à en composer un assemblage qui satisfasse l'intelligence, c'est-à-dire de trouver entre les faits les rapports qui permettent dans une certaine mesure de les expliquer. L'histoire est donc une synthèse. C'est ce qu'elle est, c'est son essence »<sup>17</sup>.

- 13 À cet égard, l'un des ouvrages d'histoire sociale, d'Histoire tout simplement, les plus éclairants par la conjonction des analyses et de l'interprétation reste *La Grande Peur*, bien que l'œuvre fût souvent ramenée à ses implications politiques et quelle que soit la critique qu'on puisse mener des décalages entre les notations ponctuelles d'événements et la vision d'ensemble des mobilisations de juillet 1789<sup>18</sup>. On peut d'ailleurs retenir le sens fondamental donné à ces analyses des comportements collectifs dans un article paru peu après<sup>19</sup> : « L'histoire sociale ne peut se borner à décrire les aspects externes des classes antagonistes ; il faut aussi qu'elle atteigne le contenu mental de chacune d'elles ; c'est ainsi qu'elle peut contribuer à expliquer l'histoire politique et tout particulièrement l'action des rassemblements révolutionnaires ». C'est bien à ces conditions que l'historien peut prétendre à une compréhension plus globale du passé.

## Vers une vue d'ensemble de l'évolution sociale par-delà la Révolution

14 Bornons-nous à rappeler les apports originaux de Georges Lefebvre à l'interprétation de la Révolution avant d'en diagnostiquer les limites ou les dépassements. Ces apports relèvent pour faire bref, de trois registres principaux. C'est d'abord la mise en exergue du rôle majeur des mouvements paysans dans la Révolution française et l'impact de celle-ci sur la société rurale. Certes Tocqueville avait déjà souligné l'importance du rôle de la condition paysanne à la fin de l'Ancien Régime, notamment du rapport à la propriété foncière, mais avec Lefebvre la vue s'élargit et devient l'examen d'un processus révolutionnaire à multiples dimensions et potentialités. Dans *Paysans du Nord* sur un mode un peu implicite, plus nettement encore dans les articles majeurs parus entre 1928 et 1933, comme « Répartition de la propriété et de l'exploitation foncières à la fin de l'Ancien Régime » ou « La Révolution française et les paysans »<sup>20</sup>, enfin dans *Questions agraires sous la Terreur*<sup>21</sup>, trois idées largement nouvelles et appelées à faire référence se dégagent :

- La révolution de 1789 n'eut pas été la Révolution française, qui met fin à l'Ancien Régime et permet un nouvel ordre social, sans l'irruption massive des mouvements ruraux composites, notamment anti-seigneuriaux. La clef de la Révolution est donc un compromis entre révolutions bourgeoise et paysanne.
- La vente des biens nationaux a largement profité à la bourgeoisie, mais elle a permis aussi la consolidation d'une petite paysannerie qui sera la marque de la société rurale en France et freinera la transformation économique et capitaliste de celle-ci.
- L'an II et le gouvernement révolutionnaire ont été l'occasion de projets égalitaires et de revendications agraires plus radicales, notamment illustrés par les pétitions, mais largement confinés par les Conventionnels malgré les essais d'extension de la petite propriété de juin 1793 à Ventôse an II.

15 Le deuxième volet de l'œuvre de G. Lefebvre concerne les dynamiques des mobilisations collectives et des comportements sociaux ; elles donnent lieu déjà à de belles pages dans *Paysans du Nord*, notamment à propos des tentatives d'organisation paysannes pour obtenir le partage des biens nationaux dans le Cambrésis et s'épanouissent dans *La Grande Peur* ou « L'assassinat du Comte de Dampierre », belle contribution elle-aussi un peu oubliée<sup>22</sup>. Enfin, Georges Lefebvre n'isole évidemment pas l'histoire rurale ou populaire, ce qui était inconcevable pour un historien d'emblée attaché à la vision jaressienne de la Révolution française comme révolution bourgeoise et moment du développement du capitalisme. Dans son ouvrage récent et éclairant sur l'historiographie de la Révolution<sup>23</sup>, Claude Mazauric examine avec soin et au-delà des restitutions simplistes qui en ont souvent été données, les liens complexes que Lefebvre, après Marx et Jaurès notamment, établit entre les différentes transformations. Il signale la formule la plus suggestive et synthétique à cet égard extraite justement de l'ouvrage de synthèse par excellence que fut le volume *Révolution française* de la collection « Peuples et Civilisations » :

« Épisode de l'ascension générale de la bourgeoisie, la Révolution française reste pourtant parmi tous les autres le plus retentissant...parce qu'elle comportait pour les générations futures le germe d'un nouveau conflit...Opposant à la noblesse l'égalité des droits et ouvrant simultanément par la liberté économique, la carrière au capitalisme, la bourgeoisie française elle-même avait préparé un mouvement d'idées et une transformation sociale dont la contradiction finit par caractériser une nouvelle époque dans la marche dialectique de l'histoire »<sup>24</sup>.

- 16 La vision de l'histoire sociale comme histoire de la lutte des classes, de la Révolution française comme étape dans le développement du capitalisme se trouvent donc expressément assumés et replacés dans une vision plus ample d'une histoire en devenir. Autrement dit, chez Lefebvre, nulle idée d'une histoire tendant vers une fin écrite à l'avance et l'hommage le plus digne qu'on puisse lui rendre consiste à examiner les points sur lesquels la reconnaissance des apports fut à la fois décisive et sujette à révision.

## Des enjeux en débat et en dépassement

- 17 Sans nulle prétention exhaustive, j'examinerai rapidement quatre terrains sur lesquels cette démarche me semble souhaitable.

### Les territoires de l'historien en question: monographies et sciences de la nature

- 18 Sauf omission, Georges Lefebvre n'a pas songé à interroger certains paradigmes dont les sciences humaines contemporaines ont largement démonté les biais : d'une part, il n'a jamais mis en doute le choix des circonscriptions administratives, notamment départementales, comme cadres des études quantitatives celle des structures agraires par exemple ; d'autre part, dans la lignée des *credo* de l'école méthodique, la conviction selon laquelle de la juxtaposition des études de cas doivent se dégager, comme des évidences, des règles générales, favorise une tendance à l'extrapolation des diagnostics sociaux ou politiques qui conduit à des hiatus désormais établis entre la diversité des situations effectives et la reconstitution des évolutions générales. Dans une certaine mesure l'idée qu'il a entretenue, notamment à la fin de sa vie, selon laquelle au-delà des comportements collectifs historicisés, la conjonction des sciences humaines et naturelles devait permettre d'expliquer certains comportements par les tempéraments ou les conditions biologiques relève aussi d'une forme de recherche de l'explication absolue fort discutable<sup>25</sup>.

### Les incertitudes des catégories de l'analyse sociale

- 19 Nous l'avons dit à propos des enquêtes sur la bourgeoisie de 1939-1955, Lefebvre n'était pas reproducteur de catégories préétablies au point de ne pas réfléchir aux définitions et délimitations des classes sociales et il invente sans cesse à cet égard, que ce soit à propos de la société rurale pour laquelle sa réflexion sur la notion de seuil d'indépendance comme indicateur social mobile et décisif demeure tout à fait opérationnelle ou dans ses études orléanaises où il cherche à conjuguer critères de propriétés et de revenus pour distinguer quatre couches urbaines « catégorie dominante, classe moyenne, catégorie populaire, prolétariat des manuels »<sup>26</sup>.
- 20 En fait, l'historien des classes sociales paraît ne jamais avoir cessé d'hésiter entre certaines acceptions fluctuantes des mêmes catégories. J'ai étudié pour une autre contribution, que je résume brièvement, l'exemple significatif du terme de paysannerie et de bourgeoisie rurale<sup>27</sup>. Dans les huit premiers chapitres de *Paysans du Nord*<sup>28</sup>, l'auteur pratique l'oscillation ordinaire entre la référence globale à la paysannerie (par exemple quand il s'agit de la propriété paysanne) et les figures éclatées des nombreuses catégories socio-professionnelles rurales. Par ailleurs, on relève des usages variables du terme de « bourgeois » : il sert à désigner tantôt les citoyens aisés et propriétaires,

tantôt les villageois non paysans selon une géométrie très variable. C'est au chapitre 9, consacré à « La vie du paysan à la fin de l'Ancien Régime », que l'historien des paysans du Nord procède à un saut conceptuel manifeste en intitulant la première partie : « La domination de la bourgeoisie rurale ». Dans ce passage Georges Lefebvre définit plus nettement les classes rurales :

« La population du village solidaire en face du roi, du privilégié et du citoyen, ne formait nullement une classe homogène, mais constituait une petite société qui avait son prolétariat, divisé lui-même en journaliers et en ménagers, sa classe moyenne, formée par les laboureurs que leur exploitation suffisait à faire vivre et enfin sa classe dominante, les grands fermiers et les cultivateurs aisés qui composaient en très petit nombre la bourgeoisie rurale »<sup>29</sup>.

- 21 L'équivoque demeure pourtant et apparaît clairement avec l'analyse des cahiers de doléances comportant des revendications politiques générales :

« [...] On n'épuise pas le problème en attribuant à la bourgeoisie la rédaction de ces cahiers exceptionnels. S'agit-il des citadins qui auraient remis aux paysans un modèle servilement recopié ? ou 'd'intellectuels' ruraux, notaires, avocats[...] ? Et surtout dans quelle mesure la bourgeoisie rurale proprement dite, celle des fermiers et des cultivateurs, leur a-t-elle donnée son adhésion raisonnée ? [...] Les articles qui surprennent par la maturité politique qu'ils supposeraient chez les paysans [...] ont été introduits par les bourgeois de campagne et quelquefois peut-être par des bourgeois ruraux proprement dits, fermiers ou cultivateurs, qui étaient en rapport avec eux ou avec des citadins »<sup>30</sup>.

- 22 Au total ces fluctuations rendent le concept peu sûr, sujet soit à des usages mécanistes et peu opératoires, soit à des critiques goguenardes sur le caractère insaisissable ou arbitraire de la classe ainsi constituée, ce que ne se prive pas de faire Alfred Cobban, pour qui les variations de Georges Lefebvre autour de « bourgeoisie rurale » sont un argument privilégié contre l'histoire sociale de la Révolution<sup>31</sup>. C'est pourquoi, sans tomber dans ce déni d'attention au social, on peut reconnaître l'apport décisif de Georges Lefebvre à l'analyse de la société rurale et de la paysannerie dans leur hétérogénéité fondamentale, tout en s'efforçant d'aller plus loin dans la critique de la catégorisation rurale.

### Les révisions de l'interprétation de l'histoire rurale de la Révolution et de la France contemporaine<sup>32</sup>

- 23 Sur ce terrain, les propositions de Georges Lefebvre sont sujettes à dépassement sur trois points essentiels. Autant l'hétérogénéité des paysanneries fut soulignée par lui dans ses analyses sociales, autant dans l'observation du rôle des ruraux dans les dynamiques révolutionnaires, Lefebvre incline à la globalisation unifiante et simplificatrice, que ce soit en évoquant le compromis entre bourgeois et paysans en 89, ou en diagnostiquant un basculement conservateur des communautés villageoises après 1790. La principale révision consiste donc à comprendre comment dynamiques sociales et politiques se conjuguent à la fois en figures multiples et en impulsions convergentes dans certains épisodes révolutionnaires. Ceci conduit à un deuxième terrain de révision largement visité ces dernières années : celui des processus de politisation, de leurs rapports avec les phénomènes de pouvoir social, d'investissements dans les fonctions locales, le vote, etc. auxquels Lefebvre n'avait accordé qu'une attention ponctuelle. On aboutit donc à une recomposition largement

renouvelée et modulée des rapports entre hégémonie sociale, communautés villageoise, collectivités territoriales et intégration nationale des ruraux.

- 24 Le troisième point en débat porte sur les effets du maintien d'une paysannerie nombreuse sur le modèle socio-économique et le développement capitaliste français. Mais à cet égard le dépassement est double : dans les années 1970, le débat a porté sur le fait de savoir si c'était le surnombre –thèse Lefebvre- ou l'insuffisante généralisation des petits paysans qui avaient freiné ce développement ; désormais, il est plutôt question de mieux comprendre la diversité des types d'exploitants et des modèles agroruraux dans l'évolution économique et sociale française depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Malheureusement ce débat demeure trop cloisonné entre chercheurs spécialistes de la ruralité, du développement économique et de la Révolution, alors que le décroisement serait nécessaire pour mieux saisir la complexité des relations entre les processus économiques, sociaux ou politico-culturels, sans renoncer à la recomposition d'ensemble et à la synthèse que Georges Lefebvre appelait de ses vœux et osait pratiquer.

### Dépassées les vues sur la Révolution et la France bourgeoises ?

- 25 On sait les critiques des années 1950-60, puis leur regain récent, notamment sous la plume de Sarah Maza, qui ont asséné avec force les accusations de réification ou de mythification de la bourgeoisie portées contre les lectures de la Révolution comme processus de promotion bourgeoise<sup>33</sup>. Or, aussi bien la relecture des œuvres de Georges Lefebvre que des recherches nouvelles montrent que si cette notion de Révolution bourgeoise a parfois donné lieu à des interprétations simplement mécanistes, elle garde une validité interprétative certaine pourvu qu'on donne au terme une signification dynamique. Aussi peut-on relire avec profit la réponse que Lefebvre faisait à Alfred Cobban dans les *Annales historiques de la révolution française*<sup>34</sup>. Sur le fond même des transformations, certaines pages de ses synthèses sur la France Directoriale ou l'Empire de Napoléon démontrent avec force des manifestations précises des relations entre milieux d'affaires et politiques que ce soit à propos de la crise monétaire et de l'œuvre financière du Directoire ou des liens entre le système napoléonien et les intérêts commerciaux des classes dirigeantes françaises. Quant à l'accusation commune de réification d'une bourgeoisie introuvable, Lefebvre avait participé à son démontage en s'associant au colloque organisé par Labrousse dont celui-ci définissait l'objectif en ces termes : « Définir le bourgeois ? Nous ne serions pas d'accord. Allons plutôt reconnaître sur place, dans les sites, dans les villes, cette espèce citadine et la mettre en état d'observation »<sup>35</sup>.
- 26 C'est au fond un prolongement à ces réflexions que nous avons voulu susciter dans le colloque *Vers un ordre bourgeois ? Révolution et changement social*. Outre que des contributions historicisent les combats qui furent menés autour de ces concepts et offrent un certain recul par rapport aux critiques sérieuses et aux simplifications outrancières dont l'œuvre de Georges Lefebvre fut l'objet, plusieurs études convergent sur l'idée que s'il est décidément vain de chercher une bourgeoisie toute constituée et agent isolé organisant la Révolution pour prendre le pouvoir. En revanche, la conjugaison de forces sociales diverses mais ayant en commun la défense de la pleine propriété individuelle, la promotion de l'individu, la recherche d'un équilibre entre libre entreprise ou commerce et rôle d'un État garant de l'ordre social constitue bien

un enjeu clef de la période entre 1780 et 1830. Plus largement encore, embourgeoisée, la société l'est davantage dans ses goûts, ses normes familiales. Ce cheminement trop bref avec Lefebvre, historien de la société, conduit à souligner l'opportunité des révisions à la fois reconnaissantes et critiques. Il s'agit en définitive d'être fidèles en cela au programme que lui-même traçait en 1951 :

« Il n'y a aucune espèce de raison pour que nous atteignons jamais une synthèse qui soit définitive [...]. Il n'y a pas de terme à l'activité des hommes. Et c'est un des traits principaux de la conception que nous avons fini par nous faire de l'histoire que le changement du monde est nécessaire, et que par conséquent, il n'y a pas de terme à notre connaissance »<sup>36</sup>.

## NOTES

1. Remarquons notamment que le colloque marquant le centenaire de la Société des Études Robespierristes n'a pas donné lieu à une communication spécifique sur Georges Lefebvre. Cf. « Un siècle d'études révolutionnaires, 1907-2007 », *Annales historiques de la Révolution française*, n°353, Juillet-Sept. 2008.
2. Voir les contributions dans ce numéro.
3. Ernest LABROUSSE, « Georges Lefebvre », *Annales ESC*, 1960, p.1 ; Albert SOBOUL, « Georges Lefebvre, historien de la Révolution française, 1874-1959 », in *Hommage à Georges Lefebvre*, SER, Nancy, 1960, p. 1-20 ; Claude MAZURIC, *L'histoire de la Révolution française et la pensée marxiste*, PUF, 2009 ; Stéphane BUZZI, « Georges Lefebvre, une histoire sociale possible », *Le mouvement social*, n° 200, Juillet-sept. 2002, p. 177-195.
4. Georges Lefebvre est né à Lille en 1874. Son grand-père était cardeur, son père employé de commerce. La famille habitait dans le quartier Gambetta. Il fréquenta le lycée de Lille et obtint le baccalauréat de l'enseignement spécial en juillet 1892, puis de philosophie l'année d'après. Nous de détaillons pas davantage ces évocations biographiques ; pour plus de précisions, nous renvoyons au catalogue de l'exposition organisée par l'IRHIS - Lille 3 (oct. 2009 - janv. 2010).
5. Georges LEFEBVRE, « Pro Domo », *Annales Historiques de la révolution française*, t. XIX, 1947, p. 189.
6. Il fut le successeur d'Alphonse Aulard à la Sorbonne (1922) et le rapporteur de la thèse de Georges Lefebvre en 1924.
7. Jean JAURÈS, « Discours à la Chambre des députés », 27 novembre 1903, cité par Stéphane Buzzi, *op. cit.*, 2002, p. 185.
8. *La petite propriété en France avant la Révolution française et la vente des biens nationaux*, 1897.
9. *Quatre-vingt neuf*, Paris, Maison du Livre français, 1939.
10. Voir *Annales Historiques de la Révolution française*, 1939, p.86.
11. Ils donnent lieu à des publications posthumes *Études orléanaises*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1962-63, 2v, 276, 476p.
12. *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, 1901, p. 284.
13. Lille, Camille Robbe, 1914-21, Collection des documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française, 2 vol., 670 - 704 p.
14. *Les paysans du Nord pendant la Révolution française*, Lille, O. Marquant, 1020 p., rééd Armand Colin, 1972. Là encore, publication lilloise difficilement financée comme le rappelle Georges Lefebvre dans une lettre à Robert Palmer de 1959. Cf. James FRIGUGLIETTI, « La correspondance de

Georges Lefebvre avec Robert Palmer (1948-1959) », *AHRF*, n° 358, oct.déc. 2009, p. 93-131, Lettre du 1/7/59, p.129.

15. Déposées aux Archives départementales du Nord, Papiers Lefebvre.
16. « La synthèse en histoire » *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, n° 25, oct-nov 1951, p. 7-13.
17. *Ibidem*, p. 8.
18. Autant les extrapolations nationales pratiquées dans les années 1930 peuvent paraître maintenant parfois simplificatrices, autant on peut leur préférer une typologie des comportements (à la manière des propositions de Michel VOVELLE dans *La découverte de la politique*, Paris, La découverte, 1993), autant le dépassement des cas dans une vue d'ensemble des convergences dans les comportements nous semble demeurer nécessaire et valide.
19. « Les foules révolutionnaires », 1933, repris dans *Études sur la Révolution française* ainsi qu'à la suite de la réédition récente de la *Grande Peur*, Paris, Armand Colin, 1989, p. 241-264 [édition utilisée ici].
20. Respectivement *Revue d'histoire moderne*, 1928 et *AHRF*, 1933 repris dans *Études sur la Révolution française*, 1954, p. 201-222 & 246-268.
21. *Questions agraires sous la Terreur* [1932], Paris, Éditions du CTHS, 1989.
22. *Revue Historique*, 1941, repris dans *Études...op. cit.*, 1954, p. 288.
23. *L'histoire de la Révolution française et la pensée marxiste*, PUF, 2009.
24. Paris, PUF, 1930, 1938, 1951.
25. Voir par exemple à ce sujet « Réflexion sur l'Histoire », *La Pensée*, mai-juin 1955, p. 27-34.
26. « Un colloque pour l'étude des structures sociales », *AHRF*, 1957, p. 99.
27. Jean-Pierre JESSENNE, « Usages, équivoques et pertinence de 'bourgeoisie rurale' », in *Vers un ordre bourgeois ? Révolution française et changement social*, Rennes, Presse Universitaires Rennes, 2007, p.119-145.
28. Georges LEFEBVRE, *op.cit.* [1924], Paris, Seuil, 1972. C'est à cette édition que renvoient les références de pages qui suivent.
29. *Ibidem*, p. 307, souligné par moi.
30. *Ibidem*, p. 335.
31. Alfred COBBAN, *Le sens de la Révolution française* [1964], Julliard, 1984, p.118, *passim*.
32. Je ne peux citer ici les nombreux travaux sur les différents points évoqués dans ce paragraphe et celui qui précède ; pour une vue synthétique et plus de précisions bibliographiques, je renvoie notamment à Jean-Pierre JESSENNE, *Les campagnes françaises entre mythe et histoire*, Paris Armand Colin, 2007 ou plus spécifiquement sur les questions de politisation « Une Révolution sans ou contre les paysans », in Michel Biard, *La révolution française, une histoire toujours vivante*, Paris, Tallandier, 2009, p. 253-269.
33. Sarah MAZA, *The Myth of the French Bourgeoisie. An Essay on the Social Imaginery , 1750-1850*, Harvard University Press, 2003
34. *AHRF*, 1956, p. 337-345.
35. Ernest LABROUSSE, *Voies nouvelles vers une histoire de la bourgeoisie occidentale*, Florence, 1955, t. 4, p. 365-396.
36. « La synthèse en histoire » *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, *op. cit.*, p. 11.

---

AUTEUR

**JEAN-PIERRE JESSENNE**

Université de Lille III

# Daniel Guérin et Georges Lefebvre, une rencontre improbable.

Antonio de Francesco

---

- 1 L'ambiance de l'année 1968 assura un regain d'intérêt pour la *Lutte des classes sous la première république*, l'ouvrage que Daniel Guérin publia en 1946, après y avoir longuement travaillé tout au long de la seconde guerre mondiale. L'ouvrage suivait une ligne interprétative fondée sur le concept de révolution permanente. Le livre indiquait comment, durant la Révolution française, s'était déroulée une violente lutte de classe entre les sans-culottes (une sorte de prolétariat embryonnaire) et la bourgeoisie représentée par les jacobins et Robespierre. L'auteur suggérait, de fait, une relecture de la tradition historiographique révolutionnaire française, car, selon lui, toutes les interprétations favorables à la Terreur - de Jean Jaurès à Albert Mathiez jusqu'à Georges Lefebvre - avaient seulement servi à maintenir le mouvement ouvrier en situation subalterne face à la démocratie bourgeoise<sup>1</sup>. Au lendemain de l'année 1968, Daniel Guérin faisait du Mai parisien la continuation de la Commune de 1871 et des Soviets de 1905 et de 1917. Il mettait à jour une nouvelle édition, revue et augmentée, de la *Lutte des classes*, à l'intérieur de laquelle, dans la *postface* dédiée aux historiens de la révolution, il confirmait son avis de 1946 sur la personnalité de Lefebvre. Au lendemain de la guerre, il l'avait présenté comme un « disciple et continuateur » d'Albert Mathiez. Il en avait rappelé la « timidité » qui l'avait empêché de prendre ses distances face au robespierrisme de son prédécesseur et « de se dégager du cocon de la démocratie bourgeoise ». Il ne pouvait s'empêcher de regretter aussi le « bond en avant qu'un tel maître eut fait faire à l'histoire de la révolution s'il était entièrement libéré de sa formation et de son milieu »<sup>2</sup>.
- 2 Par delà l'esprit et le ton polémique de Guérin - une sorte de « contradicteur permanent »<sup>3</sup> - les critiques de 1946 adressées à Lefebvre n'étaient point si âpres, parce qu'elles reflétaient, plus simplement, l'espoir que la nouvelle ligne interprétative tracée par la *Lutte des classes* parviendrait à influencer les études révolutionnaires d'après guerre. Comme les historiens le savent, ce fut le contraire : l'ouvrage reçut rapidement des critiques très négatives<sup>4</sup> et dans les années suivantes, l'école de Lefebvre, en particulier les « trois mousquetaires » Soboul, Cobb et Rudé, dans leurs études sur la

sans-culotterie, ne perdirent jamais l'occasion de dénoncer les contradictions de l'œuvre de Guérin<sup>5</sup>. C'est pourquoi, en 1969, à l'occasion de la deuxième édition de la *Lutte des classes*, Guérin confirmait toutes les critiques adressées à Lefebvre dans la première édition pour ajouter, quant à Lefebvre : « C'est malheureusement le contraire qui s'est produit. Dans la dernière partie de sa carrière, on l'a vu se figer dans un conformisme robespierriste qui ne laissait tout de même point prévoir ses premiers écrits »<sup>6</sup>.

- 3 Dans les années 1970-1980, Guérin divisait donc en deux parties l'œuvre historique de Lefebvre, en distinguant dans l'après guerre une saison bien moins intéressante que la première. Toujours d'après Guérin, dans la dernière partie de sa vie, Lefebvre aurait fait preuve d'une suspicion face à toute hétérodoxie interprétative de la Révolution française et serait devenu le garant d'un robespierrisme qui traduisait la dimension autoritaire et étatique du Parti Communiste Français. Somme toute, cette distinction révèle moins un jugement sur la personne de Lefebvre que sur la gauche française du XX<sup>e</sup> siècle, qui disposait, selon les propos de Guérin, d'une vitalité, avant 1939, que l'hégémonie communiste, construite tout au long de la guerre de Libération, avait paralysée. La biographie politique de Lefebvre<sup>7</sup>, passée d'une sorte de proximité avec la SFIO tout au long des années 1930-1940, à l'engagement du côté du parti des fusillés au lendemain de la guerre, semblait résumer exemplairement, dans la vision de Guérin, ce repli - politique et par conséquent historiographique - de la tradition des études révolutionnaires<sup>8</sup>.
- 4 De plus, Guérin et Lefebvre, n'étaient certainement point faits pour s'entendre : ni avant, ni durant, ni après la guerre. Guérin était un politicien, dont les interventions sur le fascisme, le capitalisme, le colonialisme, le syndicalisme, exprimaient son engagement politique et concouraient à définir les termes de l'action d'un intellectuel militant<sup>9</sup>. Exemple, demeure à ce propos, le rapport de police rédigé sur son compte en 1931:

Il occupe une chambre modeste et inconfortable ... Il reçoit à son domicile les journaux et brochures : 'La vie socialiste', 'La gendarmerie nationale', 'La vie économique des Soviets' ... Dans sa chambre il a placardé sur les murs des caricatures et affiches communistes. Sur sa table, on peut y voir de nombreux articles de journaux qui ont trait à la politique de la France au Maroc et à l'organisation judiciaire chez les Berbères ... L'enquêté est représenté comme un mystique. Il s'astreint à mener une vie modeste, en rapport avec les maigres ressources qu'il retire de son travail d'ouvrier manuel et de journaliste. Il rend, toutefois, régulièrement visite à ses parents, 22 bd. Saint-Michel, qui déplorent, bien entendu, l'attitude politique de leur fils<sup>10</sup>.

- 5 Guérin était donc un militant politique, qui avait été initialement proche de Pierre Monatte, avant de se rapprocher du PCF, dont le dogmatisme le déçut, pour adhérer finalement, en 1935, faute de mieux, à la SFIO, où il se plaça du côté de la gauche pivertiste<sup>11</sup>. La saison du Front populaire le vit défenseur des revendications ouvrières, dans une approche de défi radical à l'exécutif de gauche et c'est de cette période que datent ses prises de positions trotskistes, tout comme ses analyses du fascisme, avec les moyens de le combattre par le refus des alliances politiques avec les forces bourgeoises<sup>12</sup>. Il développa un pacifisme convaincu, dénonçant une collusion inacceptable entre le social-patriotisme d'une part et le national-communisme de l'autre, tout à l'avantage du grand capital<sup>13</sup>. C'est à partir de ces années, comprenant le spectre de la guerre approchant, que son intérêt pour les événements de la Révolution française se développa<sup>14</sup>. La preuve apparaît dans le crédit initialement accordé au

pacifisme de Robespierre, tel que les recherches de Georges Michon, élève de Mathiez, ne manquaient pas de le montrer<sup>15</sup>, et dans la solidarité politique et intellectuelle avec Maurice Dommanget, avec lequel, en 1938, il organisa quelques meetings pacifistes<sup>16</sup>. C'est de ces mêmes années que date, d'ailleurs, son adhésion à la Société des Études Robespierriennes, à laquelle Guérin continuait formellement d'être inscrit encore en 1946<sup>17</sup> : ce qui pourrait indiquer combien il la considérait comme une société d'études vouée à proposer une image bien moins guerrière et patriotique de Robespierre, que la tradition politique française continuait de lui assigner.

- 6 Quand la guerre éclata, Guérin se conforma à ses positions pacifistes et préféra se réfugier en Norvège, où il arriva au début de septembre 1939. Il y réalisa l'édition d'un bulletin mensuel adressé aux adhérents du FOI (Front Ouvrier International), un regroupement politique à tendance pacifiste de bien courte durée<sup>18</sup>. En effet, la Gestapo, au moment de l'invasion de la Norvège, l'arrêta et au mois d'avril 1940 le transféra en Allemagne comme interné civil, mais il ne fut pas emprisonné longtemps, car il rentra libre en Norvège à la fin de décembre, où – d'après son témoignage – il se mit à pratiquer par nécessité plusieurs travaux manuels. Ce ne fut que le 1er mars 1942 que la bureaucratie allemande lui permit le rapatriement en France<sup>19</sup>. Toujours selon son témoignage, c'est de ces années que date sa décision d'écrire une œuvre sur la Grande Révolution, commencée dans les bibliothèques de Norvège, développée à Paris pendant l'occupation allemande, achevée (et imprimée) juste au lendemain de la Libération, en 1946<sup>20</sup>. Le propos de cette initiative était, cela va de soi, totalement politique : comme Guérin le rappellera en 1969, publiant l'introduction à la *Lutte des classes* restée jusqu'alors inédite, il entendait de cette façon « puiser dans la grande expérience révolutionnaire des éléments susceptibles de régénérer le socialisme révolutionnaire contemporain ». Après coup, il ajoutait : « une telle entreprise ne pouvait pas ne pas faire scandale : scandale auprès des historiens falsificateurs de la grande révolution, scandale auprès des politiques falsificateurs du véritable socialisme prolétarien ». C'est pourquoi, il se disait en même temps convaincu que Mai 68 aurait rendu à son œuvre l'hommage que la gauche de l'après-guerre – qu'elle soit social-démocrate ou stalinienne peu importe, car elle restait toujours et avant tout robespierriste – lui avait constamment refusé<sup>21</sup>.
- 7 Les critiques déjà évoquées ne manquèrent pas effectivement<sup>22</sup>. Lefebvre fut un des premiers à intervenir, avec un compte rendu dans lequel dès le début, il affirmait que dans le travail de Guérin, « les interprétations contestables ou inadmissibles fourmillent ». Parmi celles-ci, en simplifiant et en cristallisant la complexité sociale de l'époque, se trouvait la revendication de réduire le fond de la révolution à une lutte de classes ; à ce propos, Lefebvre convenait avec Guérin que la Révolution s'était traduite en une « domination de la bourgeoisie que les classes populaires [avaient] supporté sans contre partie équitable », mais il refusait d'en faire les prémisses d'une guerre civile, car à son avis 1789 restait ancré dans la lutte d'un Tiers-État tout entier tendu vers, et solidaire de la suppression de la féodalité. Ce point de vue montre comment Lefebvre formulait sur le terrain de l'histoire politique son désaccord avec Guérin pour aborder ensuite, à l'intérieur de ce contexte, la question de la nature sociale de la sans-culotterie. En effet, il soulignait que Guérin avait oublié de rappeler que si la révolution était née de la lutte du Tiers-État contre l'aristocratie, le processus de radicalisation, qui atteint son point culminant en 1793, avait été imposé à la bourgeoisie par le retour en force des tenants de l'Ancien Régime. Par conséquent, l'expérience de l'an II naissait

de la nécessité de faire la guerre, aux frontières comme à l'intérieur, contre les forces contre-révolutionnaires, mais elle n'avait pour objectif premier (et dernier) de protéger les intérêts de classe de la bourgeoise. Ceci était d'autant plus vrai que la nécessité d'unir toutes les forces révolutionnaires - dont l'exemple était donné par l'armée de l'an II - fut tout de suite comprise par les masses populaires, qui réclamèrent et appuyèrent la levée en masse et l'économie dirigée, les seules à pouvoir soutenir l'effort militaire du gouvernement révolutionnaire contre ses ennemis.

- 8 Certes, les rênes du pouvoir politiques restèrent dans les mains de la Convention, mais - comme le soulignait Lefebvre - il ne pouvait en être autrement. Même si l'effort de la dictature bourgeoise fut orienté dans la perspective de donner un coup final à l'aristocratie, le fait que la bourgeoisie en tirait un avantage direct empêchait qu'il y ait : « un marxiste qui soutiendra que l'avenir des classes populaires n'en dépendait pas également ». Il était donc inutile - toujours selon Lefebvre - de garder une sorte de fausse nostalgie d'une dictature qui prit forme par en bas et non par en haut, car le temps du prolétariat n'était point encore advenu. À l'époque, certains s'en rendirent compte. D'ailleurs « si les hébertistes ou Babeuf avaient réussi, leur premier soin eut été de recréer un Comité de salut publique ». Cette reconstruction, toute politique, des événements de 1793 constituait les prémisses d'un approfondissement sur la contradiction sociale qui dominait l'œuvre de Guérin : les sans-culottes n'étaient pas en majorité des salariés, ils n'étaient donc pas un prolétariat comme l'œuvre le suggérait et derrière eux s'amassait une masse informe qui « demandait du pain, ni plus, ni moins », dont l'analphabétisme politique pouvait se traduire par « une de ces émeutes de la foule affamée et souffrante qui jalonnent l'histoire quel que soit le gouvernement », mais qui n'aurait de toute façon jamais pu remettre le pouvoir politique aux sans-culottes. De l'autre côté de la barricade, tous les bourgeois n'étaient pas égaux : il y avait ceux qui prétendaient à une immobilité de la hiérarchie sociale, et pour qui le suffrage universel était acceptable « à condition qu'il se laissât guider », et il y avait aussi les robespierristes, qui comptaient sur une démocratie sociale dont les résultats furent peut être « minces », mais seulement à cause de l'expérience de trop courte durée du gouvernement de salut public<sup>23</sup>.
- 9 Dans ces quelques pages de Lefebvre, la ligne historiographique qui allait dominer la scène des années suivantes était déjà indiquée : d'un côté se confirmait la valeur progressive de l'expérience de l'an II, proposée par Lefebvre, comme un « front populaire » et de l'autre, afin justement de réduire la marge de manœuvre des théories de Guérin, il suggérait rien de moins qu'un approfondissement du sens global des mouvements populaires dans la France révolutionnaire. À plus grande envergure, dans les années suivantes, Soboul et Rudé d'un côté et Cobb de l'autre, allaient prendre en charge collectivement et individuellement, la tâche de restituer, toujours en accord sur le fonds mais avec des préoccupations et des sensibilités différentes, une représentation concrète du monde du travail français destinée - comme leurs propos ne manquaient pas de le rappeler obstinément - à démonter les hypothèses fantaisistes de Guérin<sup>24</sup>. Il faut aujourd'hui nuancer : car justement dans les travaux des trois mousquetaires, une partie de l'argumentation de Guérin demeurait, bien que non soulignée valide : par exemple Cobban n'avait pas complètement tort en montrant comment les décrets de ventôse étaient lus par Soboul en des termes beaucoup moins positifs par rapport aux propositions de Lefebvre<sup>25</sup>. Tandis qu'il n'y a aucun doute sur le fait que Cobb, en polémiquant avec Guérin sur la composition et la nature politique de l'armée révolutionnaire, était d'accord sur le caractère autoritaire et

insupportablement moraliste de Robespierre<sup>26</sup>. Toutefois, les critiques qui étaient adressées à Guérin, celles de Soboul comme celles de Rudé, restaient dures, car elles s'appuyaient sur l'itinéraire tracé précédemment par Lefebvre, dans lequel l'interprétation globale de l'événement révolutionnaire prévalait sur ses aspects particuliers et se teintait d'un jugement de mérite qui restait tout à fait politique. Toutefois, entre la spontanéité insurrectionnelle, tant louée par Guérin, et la proposition des mérites de la démocratie sociale robespierriste défendue par Lefebvre, il n'est pas difficile de lire l'éloignement politique, dans l'immédiat après guerre, entre celui qui incitait encore la gauche à retrouver une dimension révolutionnaire et celui qui estimait que les valeurs d'une vraie démocratie trouvaient comme unique et authentique interprète le PCF.

- 10 Lucien Febvre avait bien résumé les termes de l'affrontement dans une critique caustique de l'ouvrage *Lutte de classes*, dans laquelle - après avoir souligné les incohérences de l'œuvre et les jugements inutilement « tranchants » de Guérin sur Jaurès, Mathiez et Lefebvre - rappelait quel était le milieu culturel auquel appartenait l'auteur : « Ce genre de ton-là ? Il me rappelle quelque chose - ou quelqu'un. Ah oui ! Georges Sorel. Brandissant avec la lettre son 'couteau de cuisine' contre Jaurès. Le cher Sorel de Lagardelle et de Mussolini »<sup>27</sup>. Le rapprochement de Guérin à la tradition politique du syndicalisme révolutionnaire était subtil, car - en France comme en Italie - le rejet par Sorel d'un 1793 étatiste et anticipateur des bonapartismes avait conduit au refus du marxisme et de tout réformisme d'après une lecture de la Révolution placée sous le signe d'une domination de la classe bourgeoise et par conséquent de la répression anti-prolétarienne. Il s'agissait d'une interprétation de la dimension sociale de 1789 sur laquelle le fascisme, en Italie, par le biais de la racine syndicaliste et maximaliste de Mussolini, insistera longtemps<sup>28</sup> et qui, en parallèle, poursuivra son parcours en France, où de nombreux hommes de gauche (quelques uns passés ensuite à la collaboration avec l'occupant allemand) la revendiqueront souvent et orgueilleusement. Qu'il suffise de rappeler, ici, la synthèse de la révolution française, que Léon Émery, ancien syndicaliste devenu collaborationniste, rédigea sur une suggestion de Georges Michon, juste après l'épuration autour de 1945<sup>29</sup>, ou de remonter encore plus tôt, durant les années de l'occupation, aux multiples interventions de Georges Albertini, ancien socialiste proche de la CGT, mais créateur avec Marcel Déat du RNP, toutes très élogieuses face au prétendu robespierrisme pacifiste et anti-bourgeois prôné par Georges Michon<sup>30</sup>. Or, ce n'est pas un hasard si l'introduction de Guérin à la *Lutte des classes* - publiée comme on le disait seulement en 1969, mais rédigée au lendemain de 1945 - conserve plusieurs points de contact avec ces points de vue, parce que dans ces pages-là fourmille la diabolisation constante de la dictature bourgeoise des années révolutionnaires.
- 11 La conclusion semble aller de soi : bien que Guérin ait toujours prétendu, même dans les années 1970-1980, interpréter de façon neuve le sens de la Révolution française, son œuvre était en réalité, déjà en 1946, déphasée, car totalement piégée entre les tensions idéologiques de l'entre deux guerres et dans le nouveau contexte politique de la France et de l'Europe au lendemain de 1945, elle paraissait même dépassée<sup>31</sup>. Cet aspect contradictoire n'avait pas échappé à Georges Lefebvre, qui connaissait d'ailleurs bien le parcours politique de Guérin et à l'égard duquel l'expérience de la guerre, en plaçant les deux hommes aux antipodes, l'avait amené à nourrir un profond mépris pour celui dont le pacifisme contrastait trop fortement avec le destin tragique du frère, martyr de la Résistance. De plus, le parcours intellectuel de Lefebvre s'était développé d'après

l'exemple de l'historien Jean Jaurès et du socialisme de Jules Guesde et avait par conséquent toujours maintenu bien des distances face à tout radicalisme à racine sorélienne<sup>32</sup>. Au début des années 1930-1940, Lefebvre était déjà un historien fort apprécié, dont la carrière académique aurait connu une forte accélération quand il publia, avec Raymond Guyot et Philippe Sagnac, le successeur d'Alphonse Aulard, le volume sur la période révolutionnaire dans la collection *Peuples et civilisations*. Ce travail lui valut, quelque temps après, de passer de Strasbourg à la Sorbonne, où il succéda en 1935, bien que comme simple chargé de cours, à Raymond Guyot, et en 1937, au moment de la retraite de Sagnac, de lui succéder sur la chaire d'histoire de la Révolution.

- 12 Toutefois, les nouvelles fortunes académiques de l'historien n'ocultaient en rien son engagement politique : il est vrai que Lefebvre s'était tenu à distance de la querelle Mathiez-Aulard<sup>33</sup> et qu'il garda toujours de bons rapports avec Sagnac<sup>34</sup> mais son marxisme, ses sympathies politiques et son dévouement pour la mémoire de Jean Jaurès<sup>35</sup> l'amènèrent rapidement, à la mort d'Albert Mathiez, à la présidence de la Société des Études Robespierriennes qu'il dirigea, dans des années très troublées, lorsque soufflait bien fort le vent du pacifisme. L'engagement patriotique de la société ne passait pas nécessairement par le soutien à la politique de l'opposition armée aux fascismes (il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le robespierriste pacifiste Georges Michon resta, tout au long des années Trente, et jusqu'à la mort intervenue en 1945, vice-président de la Société des Études robespierristes)<sup>36</sup>. Il n'y a point de doute, en tous les cas, sur la volonté de Lefebvre de faire face à la montée des fascismes, qui l'amena dès qu'il arriva à Paris, à collaborer avec le *Comité de vigilance des intellectuels antifascistes*<sup>37</sup> et à créer, à la Sorbonne, un *Cercle Descartes*, où le sentiment national, décliné en termes patriotiques pourtant distants du chauvinisme, lui vaudra d'être couvert d'injures par l'Action Française<sup>38</sup>. Son engagement politique trouvera d'ailleurs sa réalisation concrète dans la création de l'Institut d'Histoire de la Révolution française, qui est en réalité une transformation du Centre d'études de la Révolution française créée en 1932 par Sagnac et par un historien du droit, le réfugié russe Mirkine-Guetzevitch<sup>39</sup>, grâce à l'appui du recteur (et historien de la Révolution à Lyon) Sébastien Charléty<sup>40</sup>. À l'occasion de l'avènement du gouvernement du Front populaire, à peine Lefebvre avait-il succédé à Sagnac, qu'il réclamait le rattachement du centre à la Faculté des Lettres<sup>41</sup> et obtenait du ministre de l'instruction, Jean Zay, le décret qui créait l'Institut d'Histoire de la Révolution française et qui, dans les faits, excluait ceux qui au cours des années précédentes, avaient représenté la tradition des études révolutionnaires à la Sorbonne<sup>42</sup>. Il s'en suivit que l'exclusion de Mirkine-Guetzevitch<sup>43</sup>, évidemment trop anti-communiste pour rester associé à Lefebvre, plaçait l'Institut d'histoire de la Révolution française sous la bannière du Front populaire et signifiait à la communauté universitaire le rapprochement entre la Société des études robespierristes et la Sorbonne, sous l'égide culturelle et politique de la première. Il s'agit d'un passage fondamental : la Sorbonne, qui était, depuis la création de la chaire d'histoire de la Révolution française un fief dantoniste et bientôt anti-communiste (aux funérailles d'Alphonse Aulard, en 1928, participèrent Milioukoff et Kerenski ...) <sup>44</sup> « passait » de l'autre côté culturel et politique. Il s'agissait d'un changement qui ne paraissait pas du tout irréversible, car Sagnac, désormais professeur honoraire à la Sorbonne, obtint la présidence de l'Institut international d'histoire de la Révolution française, un organisme créé en 1936 pour organiser les manifestations du cent-cinquantième approchant, en attendant qu'en 1939 la mise en retraite de Lefebvre pût

ouvrir la voie à Mirkine-Guetzevitch. Entretemps, néanmoins, Lefebvre s'accorda avec le directeur des archives de France, Pierre Caron, pour une gestion concordée des célébrations du cent-cinquantenaire, ce qui lui permit d'obtenir un fort soutien financier de l'État, de rattacher le nouvel Institut directement à l'Université et de réclamer que la notice de l'établissement de l'Institut international d'histoire de la Révolution française ne figurât plus au livret de l'étudiant<sup>45</sup> et d'être exceptionnellement prorogé sur la chaire dont il était le titulaire<sup>46</sup>.

- 13 Pour l'occasion, Lefebvre organisa une série de manifestations publiques pour commémorer la Révolution, où il est difficile de distinguer la dimension proprement scientifique des enjeux politiques. La chose ne résulta d'ailleurs pas facile, car on a déjà remarqué que la Société des études robespierristes ne constituait pas un bloc et Lefebvre, en qualité de président, ne pouvait que patronner des initiatives parfois très différentes. Il en est ainsi de son curieux soutien, par exemple, au projet de la droite de la CGT de célébrer 1789 par une publication où se trouvaient plusieurs interventions - de Georges Michon comme de Georges Albertini - qui, bien que préfacées par Lefebvre, ne partageaient pas du tout une interprétation sorbonnarde de la Révolution<sup>47</sup>. C'est pourquoi Lefebvre pensa dicter la ligne politique des célébrations dans une conférence tenue le 22 février au *Cercle Descartes*, à la Sorbonne donc, sur le sens de 1789 en 1939. L'approche était bien politique, car il rapprochait l'expérience de la Révolution française de la situation internationale et il introduisait des analogies - quelque peu réductrices, à dire vrai - d'une part entre les démocraties libérales et l'œuvre de la Constituante et, d'autre part, entre les dictatures et le bonapartisme. Il va de soi, qu'en se référant à la démocratie sociale robespierriste, Lefebvre désirait souligner le seul antécédent possible du Front populaire, demeurant par conséquent l'unique point de référence pour tous ceux qui, face aux mauvais accords de Munich, ne voulaient courber l'échine devant l'Allemagne nazie. La conclusion était révélatrice de sa vision militante du précédent révolutionnaire et esquissait ce qu'il percevait désormais comme un choix inévitable menant à la guerre. « ... à travers l'histoire on rencontre tant de peuples qui ont préféré obéir, ce qui, d'ailleurs, ne leur a épargné ni les épreuves, ni la guerre. Rien ne nous exposerait davantage au péril suprême, que de donner à croire que nous aussi, nous sommes résignés. Que ceux qui se prétendent les partisans de la liberté prennent leurs responsabilités : la liberté se mérite, la liberté se défend »<sup>48</sup>. Les mêmes motivations animent son livre *1789*, paru dans la conjoncture dramatique de la situation internationale et dont la conclusion résume la dimension fort militante de son travail : « Jeunesse de 1939 ! La Déclaration aussi est une tradition, et une tradition glorieuse. Entends, en la lisant, la voix des ancêtres qui te parlent, ceux qui ont combattu à Valmy, à Jemappes, à Fleurus, au cri de Vive la Nation ! Ils t'ont faite libre ... Ils te répètent que ton sort est entre tes mains et que de toi, de toi seule dépend le sort de la cité future. Aperçois le risque : puisque il est un attrait pour toi, il ne te fera pas reculer. Mesure la grandeur de la tâche, mais aussi la dignité dont elle te revêt. Renoncerais-tu ? Tes anciens ont confiance en toi ; tu seras bientôt la Nation : Vive la Nation ! »<sup>49</sup>.

- 14 La guerre déclarée peu après, verra Lefebvre en militant convaincu de l'engagement militaire français, même s'il fut un fort mauvais interprète de l'humeur nationale, car dans une lettre du mois d'avril 1940 au collègue britannique Thompson, il écrivait que « la masse du peuple s'est rendue compte, comme chez vous, de ce qui est en jeu et maintenant que les Alliés semblent prêts pour l'action et agissent en effet, il me semble

qu'avec le temps, à certains égards, le plus difficile, est passé »<sup>50</sup>. Le désastre militaire et l'occupation allemande ont donc profondément marqué Lefebvre, en le confinant, bien qu'étant à la retraite, entre les murs de l'Institut d'histoire de la Révolution française<sup>51</sup>, où il évitera des ennuis encore pires grâce à la bienveillance, que lui assurèrent (évidemment à son insu) quelques unes des personnalités de la SER – comme Michon et Vaillandet – entre-temps passés du côté de l'occupant<sup>52</sup>. Viendra ensuite, durant ces années dramatiques, la catastrophe de l'horrible meurtre par la Gestapo, de son frère Théodore, résistant<sup>53</sup>. L'ensemble de ces faits rappelés suffit pour comprendre les raisons qui poussèrent Lefebvre, tout au long de la Résistance, à durcir ses positions politiques, jusqu'à se révolter contre la SFIO, considérée comme responsable de l'effondrement parlementaire de 1940 et à nourrir un profond mépris pour le monde socialiste en général, dont l'hétérogénéité de positions à l'occasion de la crise de 1939 lui paraissait avoir amené à la défaite, à la prise du pouvoir par Pétain et à la collaboration de trop de Français avec l'occupant allemand. De plus, Lefebvre, qui demeurait président de la Société des études robespierristes, savait très bien que celle-ci n'était pas du tout exempte de cette dérive dramatique, car en son sein il y avait eu bien des pacifistes devenus eux aussi des collaborationnistes. Ainsi peut s'expliquer son rapprochement, au lendemain de la Libération, envers le PCF, qui lui semblait, désormais, le seul parti politique révolutionnaire, car à la fois de gauche et patriotique : il s'agissait d'un choix qui lui imposera une nouvelle ligne politique dans l'organisation des études révolutionnaires. Cette nouvelle orientation était clairement expliquée dans le même numéro des *AHRF* qui contenait son compte rendu sur l'ouvrage de Guérin, et une note – la fameuse *Pro domo* – dans laquelle Lefebvre répondait directement aux remarques qui lui avaient été faites dans *La lutte des classes*. Ces pages sont bien connues<sup>54</sup>, car elles représentent une sorte d'autobiographie culturelle de Lefebvre: il se dit l'élève (bien qu'indirect) de Jaurès, il se distingue nettement de Mathiez et il revendique, comme tout véritable historien, rigueur méthodologique et respect pour la dimension scientifique de la discipline<sup>55</sup>. En ce qui nous concerne, ce n'est pas là d'ailleurs l'aspect le plus intéressant de *Pro domo*, qui est une sorte de réponse officielle du président de la Société des Études robespierristes à celui qui mettait en discussion la valeur du robespierrisme comme catégorie révolutionnaire. À ce propos, il est important de souligner pourquoi il réclamait avec orgueil d'aborder la question dans les mêmes termes qui avaient animé son discours d'Arras, en 1933, à l'occasion de l'inauguration du monument dévolu à Robespierre. On sait qu'à cette occasion ses paroles avaient provoqué des mécontentements à l'intérieur même de la Société des études robespierristes, car il avait proposé l'Incorruptible comme un partisan résolu de la guerre défensive et parce-que le discours du 30 pluviôse avait « paru condamner, mutatis mutandis, toute entente avec Hitler. Pacifistes et objecteurs de conscience – concluait Lefebvre - se sont jugés visés »<sup>56</sup>.

- 15 Or, au lendemain de la guerre, à l'occasion de la polémique avec Guérin, ce n'était pas un hasard si Lefebvre revenait sur son discours de 1933 pour en rappeler un passage en particulier, et notamment celui auquel – précisait-il - « les circonstances ont procuré depuis un relief saisissant ». Il s'agissait de l'intervention parlementaire du 25 septembre 1793, quand Robespierre avait contesté le choix de nommer le conventionnel Briez au Comité de Salut Public, caril était coupable, à son avis, de ne pas avoir empêché, en l'abandonnant, que Valenciennes se rendît aux troupes allemandes<sup>57</sup>. L'analogie avec Guérin, qui était passé en Norvège en 1939, était évidente et visait à refuser tout droit de citoyenneté révolutionnaire à ceux qui au travers du pacifisme ou

de la fuite, avaient contribué à ce que la France soit détruite par le national-socialisme et qui, par conséquent, ne méritaient plus, une fois le sacrifice consommé, de rester dans la citadelle de la gauche française.

- 16 C'est pourquoi, *Pro domo* anticipait une épuration au sein de la Société des Études robespierristes, dont nous avons d'ailleurs quelques témoignages : du refus d'accepter Vailland et à l'immédiate prise de distance du supplément à la *Correspondance* de Robespierre que Georges Michon, en 1942, aux temps de l'occupation allemande, avait publié sous les auspices de la SER, en remerciant publiquement Vailland et ... Lefebvre même!<sup>58</sup>
- 17 L'expérience de la guerre et de l'occupation avait donc radicalisé les positions politiques de Lefebvre qui marquèrent en profondeur – et comment pouvait-il en être autrement ? – son expérience historique<sup>59</sup>. En effet, sa ligne interprétative de la révolution et de l'Empire, fortement troublée par l'expérience de l'occupation allemande, ne manquera pas, durant les années successives, de se rigidifier et sous cet aspect, Daniel Guérin n'avait pas tort de rappeler comment le robespierrisme de Lefebvre s'était bien aiguisé dans le temps. Il ne se trompait pas non plus quand il le reliait directement à l'acceptation par Lefebvre de la ligne politique tout à fait stalinienne du PCF après le second conflit<sup>60</sup>. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que Guérin, dans les années successives, en parallèle au « bouleversement idéologique ouvert par la déstalinisation », continua plusieurs fois à prendre la parole, répondant à ses nombreux détracteurs pour réaffirmer ses propres théories et suggérer aussi une nouvelle saison d'unité à gauche, où, « sans distinction de tendances ou d'affinités », on reconnaissait dans la Grande révolution la mère de toutes les révolutions possibles, présentes et/ou futures<sup>61</sup>.
- 18 À ce propos, il est important de rappeler que de l'autre côté de la Manche, cette polémique avait éveillé la curiosité d'Alfred Cobban, pour qui la dispute naissait seulement de la réputation trotskiste de Guérin et ne comportait pas deux visions différentes de la Révolution<sup>62</sup>. À son avis, et il ne se trompait pas, tous les historiens en France, de Lefebvre jusqu'à Guérin, faisaient de la Révolution française le passage politique fondamental de la naissance de l'ordre capitaliste et bourgeois. Cobban, au contraire, depuis 1954, avec une brève intervention au titre provocateur *Le mythe de la Révolution française*, contestait tout cela, en rappelant comment l'année 1789 n'avait pas substitué l'Ancien Régime avec un ordre social nouveau et avait encore moins favorisé le développement du capitalisme de France. À cet égard, il argumentait comment depuis déjà longtemps, en France, la « féodalité » n'existait plus ? Seuls demeuraient des droits seigneuriaux, détenus par tant de figures nobiliaires, diverses et opposées, que celles-ci ne pouvaient pas composer une « aristocratie féodale ». La conséquence était immédiate : s'il manquait un système socio-économique et/ou politique qui identifiait la féodalité, il devenait impossible de lire la Révolution en tant que destruction de cette dernière. D'ailleurs cette même bourgeoisie désireuse de renverser l'Ancien Régime pour le remplacer par un ordre capitaliste était « introuvable » : Cobban rappelait la modeste proportion de bourgeois entrepreneurs dans les assemblées provinciales et soulignait comment dans le Tiers-État étaient représentés ceux qui exerçaient des fonctions publiques, en position subalterne face aux nobles. En comparant la situation à la veille de 1789 avec celle de l'ère napoléonienne il lui devenait facile de conclure qu'aucun ordre capitaliste n'avait pris forme et que la révolution s'était limitée à « remplacer dans l'administration une oligarchie nobiliaire

par des bourgeois professionnels auxquels antérieurement l'État devait déjà son efficacité ». Le mythe de la Révolution française par Cobban se résumait dans ce retentissant malentendu qui tendait à présenter comme bourgeoise et capitaliste une révolution politique qui portait au contraire vers une direction bien différente, voire opposée<sup>63</sup>.

- 19 Or, l'on ne saurait rendre compte de la complexité des choses sans rappeler comment Cobban arriva en 1954, sur la vague de ses précédentes études, à ces considérations : tout au long des années 1930-1940, il avait travaillé sur les origines des totalitarismes, qui semblaient, alors, sur le point de balayer les démocraties, et il en avait repéré une racine profonde dans la référence de la gauche à la tradition révolutionnaire de 1789. Cette perspective avait été affinée au lendemain de 1945, dans le nouveau contexte de la Guerre froide, en soulignant combien la dimension idéologique de la tradition révolutionnaire avait, à son avis, débordé sur le terrain de la recherche historique<sup>64</sup>, d'où son refus de la lecture marxiste de la Révolution française, qui se résumait – cela va de soi – à une participation à la tentative de démantèlement de l'appareil idéologique communiste.
- 20 C'est pourquoi Lefebvre reprit tout de suite la plume et lui répondit, par un autre compte rendu critique, qui garde, et ce n'est pas par hasard, la même structure que celui qu'il avait dédié quelques années auparavant, à l'œuvre de Guérin<sup>65</sup>. En effet, encore une fois, Lefebvre, en tant qu'historien, choisissait de démonter tout d'abord sur le terrain scientifique les argumentations de Cobban pour passer ensuite à quelques considérations finales qui reflétaient la situation politique de l'époque. Et donc, il commençait par rappeler la composition de la féodalité française en 1789 : il convenait avec Cobban de son hétérogénéité, mais il précisait que la bourgeoisie révolutionnaire la définissait d'une manière globale, car elle lui semblait, indépendamment de ses différentes composantes, tirer de toutes les manières « origine de la violence et porter trace de l'asservissement de l'homme ». En même temps, Lefebvre avait soin de rappeler comment, la nuit du 4 août, les Constituants, en distinguant les modalités d'abolition des privilèges, avaient « soumis la légitimité de la propriété à révision en recherchant son origine » et en agissant ainsi avaient commis un acte aux conséquences révolutionnaires. Quant à la composition sociale de la Constituante, Lefebvre reconnaissait le fondement de certaines argumentations de Cobban, en suggérant que même en France on s'acheminait vers des études sur la composition sociale des assemblées et convenait – sous un angle différent – avec Cobban que les officiers étaient un groupe révolutionnaire de la bourgeoisie : ils avaient en effet préparé « l'idéologie qui procura à la bourgeoisie une conscience de classe sans laquelle la Révolution ne serait pas concevable ». Enfin, Lefebvre refusait les considérations de Cobban sur l'absence dans le processus révolutionnaire de la bourgeoisie entrepreneuriale : le fait qu'elle était largement absente des assemblées ne signifiait pas que ceux qui agissaient pour son compte étaient eux-mêmes ailleurs. Lefebvre rappelait à ce propos que la liberté économique avait toujours été au centre de l'action de la Constituante et si personne ne pouvait « soupçonner les progrès que la concentration capitaliste a réalisés », il restait la réalité – et non le mythe – que « pour la première fois en Europe, elle proclama la liberté d'entreprise... et... par là elle a bien ouvert la voie au capitalisme ». Cela était d'autant plus évident dans la fonction publique, car la liberté d'accès à toutes les places avait substitué une société fondée sur les privilèges de classe par une autre où tous les citoyens étaient égaux ; et cela était confirmé par le conflit de la Révolution avec l'Église, que Cobban avait tout à fait

ignoré, mais qui représenta au contraire un passage fondamental pour la modernisation de la France, car la laïcisation de l'État prit forme à l'issue de ce violent conflit. Ces considérations constituaient autant de pistes de recherches sur lesquelles d'autres générations d'historiens travailleraient. À cet égard, il suffit de relire l'introduction de Gwynne Lewis à la deuxième édition de la *Social Interpretation* afin de vérifier comment, justement le long de l'axe de la polémique Lefebvre-Cobban, l'historiographie de la révolution a amorcé un long programme de recherche, qui n'est pas encore totalement achevé<sup>66</sup>.

- 21 Toutefois, si Lefebvre restait capable de dicter la ligne historiographique en réponse aux critiques d'Alfred Cobban et à la vague révisionniste qui avait de suite suivie, la polémique avec Guérin, dictée par le souci d'établir une équivalence entre l'engagement politique et le métier d'historien de la Révolution, fut un passage décisif pour durcir – au nom de l'exemple soviétique – les tons de la polémique avec Cobban. Voici comment Georges Lefebvre lisait les origines de « l'interprétation mythique de la Révolution » : « Il ne semble pas douteux qu'elle reflète l'évolution idéologique de la classe dominante sous l'influence de la poussée démocratique et surtout de la Révolution russe; se sentant menacée, elle répudie la rébellion des ancêtres qui lui assurèrent la prééminence, parce qu'elle y discerne un dangereux précédent ». Le cadre idéologique de la Guerre Froide imposait d'insister sur un aspect que Georges Lefebvre, précédemment, n'avait que peu pris en compte, c'est-à-dire l'influence déterminante de la Révolution d'Octobre dans la définition d'une tradition révolutionnaire remontant à 1789. Ainsi l'on assistait sous la plume de Lefebvre même, à la naissance de l'axiome que toute prise de distance par rapport à la ligne interprétative mise au point à la Société des Études robespierristes n'était rien de plus qu'un complot droitier sous les auspices des fausses démocraties de l'Occident. De plus, la lecture de Lefebvre de l'hérésie d'Alfred Cobban se voulait une sorte de déclaration d'intention révolutionnaire contre la bourgeoisie, et on ne doit pas être étonné qu'il fit directement appel à toute la gauche, même à ceux auxquels il s'était opposé auparavant. Afin de souligner comment la Révolution pût devenir un mythe, mais placée sous le signe de l'attente d'un nouvel ordre, Lefebvre récupérait donc Georges Sorel et sa théorie de la grève générale. De cette façon, au cœur de la Guerre Froide, même les hérétiques qui avaient tant trainé dans la boue le nom de Jaurès pouvaient, contre l'ennemi de classe, se révéler utiles. Ces ouvertures vers l'extrême gauche sont justement la preuve d'un durcissement politique qui n'enlève rien à l'œuvre historique de Lefebvre, mais qui ne doit pas occulter une dimension fortement idéologique dans l'organisation des études révolutionnaires.
- 22 Il faut donc distinguer entre un Lefebvre historien et un Lefebvre organisateur de recherche historique : en effet il s'agit de deux aspects de la personnalité de Lefebvre bien différents qui l'amènèrent dans deux directions largement opposées. L'âpre débat qui opposera les partisans des thèses orthodoxes aux révisionnistes, anglo-saxons et très vite français, ne laisse jamais de côté un préjugé d'ordre idéologique à la construction duquel les positions de Georges Lefebvre se révéleront décisives. C'est pourquoi, au lendemain de l'écroulement de l'univers idéologique qui avait animé l'action culturelle de Lefebvre, son prestige était destiné à se voir violemment critiqué. Ce sera, alors, le temps des remarques sur son orthodoxie, sur son vétéro-marxisme, sur l'âpreté des polémiques qu'il mena ; remarques qui, tout en restant valides pour les raisons exposées, masquent toute la dimension intellectuelle du Lefebvre historien.

---

## NOTES

1. Sur la *Lutte des classes*, voir le numéro 2 de la revue *Dissidences*, entièrement consacré à son auteur, au titre *Daniel Guérin: révolutionnaire en mouvement(s)*, Paris, L'Harmattan, 2007. Dans cet ouvrage, l'influence et l'originalité interprétative ont été notamment soulignées par J. Guseva (« La Terreur pendant la Révolution et l'interprétation de Daniel Guérin ») et par Jean-Numa Ducange (« Comment D. Guérin utilise l'œuvre de Kautsky sur la Révolution française dans *La lutte des classes en France sous la première République*, et pourquoi ? »). En ce qui concerne plus directement la personnalité politique de Guérin au lendemain de la deuxième guerre mondiale, voir D. BERRY, « Daniel Guérin à la Libération. De l'historien de la Révolution au militant révolutionnaire: un tournant idéologique », *Agone*, n. 29/30 (2003), p. 257-73.
2. Daniel GUÉRIN, *La lutte de classes sous la première République: bourgeois et 'bras nus'*, (1793-1797), Paris, Gallimard, 1946, vol. II, p. 379.
3. Voir D. BERRY, « Un 'contradicteur permanent': The ideological and political itinerary of Daniel Guérin » dans *After the Deluge: New Perspectives on the Intellectual and Cultural History of Postwar France*, sous la dir. de J. Bourg, Lanham, MD, Lexington Books, 2004, p.149-74.
4. Voir à ce propos Luciano GUERCI, « Daniel Guérin », *Belfagor*, 1977, n. 2, p. 171-177. Sur l'attitude du monde communiste face à la *Lutte de classes*, voir D. CAUTE, *Communism and the French intellectuals, 1914-1960*, London, Deutsch 1960 [trad. fr. *Le communisme et les intellectuels français, 1914-1960*, Paris, Gallimard, 1967].
5. Voir, par exemple, George RUDÉ, « Les ouvriers parisiens dans la Révolution française », *La Pensée*, 1953, n°. 48-49, p. 108-9 & *The crowd in the French Revolution*, Oxford, Clarendon Press, 1959, p. 126-127, en particulier. Albert SOBOUL, « Classes et luttes de classes sous la Révolution française », *La Pensée*, 1954, n°. 53, p. 55 ; Richard C. COBB, « Le mouvement revendicatif parmi les bateliers de l'Oise et de la Marne au cours de l'hiver 1793-1794 », *Revue d'histoire économique et sociale*, 1954, n°. 4, p. 354-65 ; *Ibid.*, « Les journées de germinal an II dans la zone de ravitaillement de Paris », *Annales de Normandie*, 1955, n° 3-4, p. 233-260 & « Une émeute de la faim dans la banlieue rouennaise : les journées des 13, 14 et 15 germinal an III à Sotteville-les Rouen », *Annales de Normandie*, n° 2, 1956, p. 151-157.
6. Daniel GUÉRIN, *La lutte de classes sous la première République : bourgeois et 'bras nus'*, (1793-1797), 2<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, 1968, vol. II, p. 421.
7. Voir, à ce propos, les recherches de L. H. DAVIS, *Georges Lefebvre, historian and public intellectual, 1928-1959*, ETD, Collection for University of Connecticut, Paper AAI3008115.
8. Il s'agit d'un argument que Guérin aborda plusieurs fois dans les décennies suivantes. Voir à ce propos notamment : Daniel GUÉRIN, « Bataille autour de notre mère », *La Nouvelle réforme* 2, 1958, p. 195-217 ; « Du club révolutionnaire au parti unique » *Arguments* no. 25-26, 1962, p. 53-54 ; Id., « D'une nouvelle interprétation de la révolution française », *Annales ESC*, 1965, p. 84-94 ; *Ibid.*, « Controverse sur les sans-culottes », *Geschiedenis in het onderwijs* n°. 131-3, 1968, p. 317-332 ; *Ibid.*, « La Révolution déjacobinisée », *Pour un marxisme libertaire*, Paris, Laffont, 1969 et *Ibid.*, « Controverse sur la Révolution française », *Cahiers Bernard Lazare*, n° 119-120, 1987, p. 58-81.
9. Sur la dimension politique de Daniel Guérin, voir surtout ses écrits autobiographiques : notamment Daniel GUÉRIN, *Un jeune homme excentrique. Essai d'autobiographie*, Paris, Julliard, 1965 ; *Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme*, Paris, Belfond, 1972 et *Le Feu du sang. Autobiographie politique et charnelle*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1979. Il reste néanmoins encore à explorer ses nombreuses prises de positions politiques à l'intérieur de la presse de gauche des années 1930-1940 : voir par exemple, ses contributions parues, tout au long de ces

années-là, dans *Révolution prolétarienne* et pendant les dernières années de la Troisième République dans la revue *Juin* 36.

10. Archives Nationales (Arch. Nat.), Centre des archives contemporaines (CAC), Versement coté 19940448, Fichier central de la Direction générale de la Sûreté nationale du ministère de l'Intérieur, carton n. 450, dossier n. 38145.

11. Voir T. HOHL, « Daniel Guérin, 'pivotiste'. Un parcours dans la Gauche révolutionnaire de la SFIO (1935-1938) », *Daniel Guérin: révolutionnaire en mouvement(s)*, op. cit., p. 133-149.

12. Voir à ce propos son essai autobiographique, Daniel GUÉRIN, *Front populaire, révolution manquée? Témoignage militant*, Paris, Julliard 1963.

13. Pour une analyse de ses positions de plus en plus exacerbées au lendemain de l'annexion hitlérienne de la région des Sudètes, voir ses articles parus dans la revue *Juin* 36 : au début de septembre 1938 il s'écrie que la Tchécoslovaquie n'est pas « comme l'Ethiopie un peuple arriéré, un agneau guetté par le loup. La Tchécoslovaquie est loup et complice de loup. Elle est en Europe centrale le chien de garde du système de Versailles, le satellite de l'impérialisme français (n° 21, 10 septembre 1938) ; et au mois de mars 1939 (n° 47, 24 mars 1939), il souligne que « seuls les États-Unis socialistes d'Europe libéreront le peuple tchèque ... Son salut, il ne doit pas l'attendre aujourd'hui des intrigues de M. Benes, cet agent 'brulé' de l'impérialisme français, ni d'une victoire militaire des grandes démocraties ». Au mois d'août (n° 65, 25 août 1939), un article anonyme au titre *Vive la paix par les États-Unis socialistes d'Europe*, qui appartient avec toute probabilité à la plume de Guérin, se rapproche de l'expression de Déat : « Mourir pour la Pologne ? Belle démocratie que la république des colonels ! ».

14. « En 1941, il y a très longtemps que la Révolution française me hante. Dans des notes de lecture de 1930, jetées sur le papier à bord du Bangkok, cargo sur lequel je m'étais embarqué pour un voyage en Indochine, j'en retrouve les prémisses. L'*Histoire socialiste* de Jaurès m'inspirait déjà à cette époque de sérieuses réserves. N'est-elle pas faite d'un matérialisme économique mal digérée, mâtiné d'idéalisme ? Kropotkine, bien que non marxiste, me semblait mieux avoir entendu que le tribun social-démocrate la voix du petit peuple, mieux fouillé les tréfonds sociaux de la Grande Révolution ». Voir Daniel GUÉRIN, *Le feu du sang*, op. cit., p. 133.

15. G. MICHON, *Robespierre et la guerre révolutionnaire, 1791-1792*, Paris, Rivière 1937. Voir aussi l'intervention de Michon dans le débat promu par la *Revue prolétarienne* sur les possibilités d'abattre le fascisme (n. 264, 10 février 1938, p. 12) et sa promotion de l'image de Robespierre pacifiste dans l'interview du 17 septembre 1938 au journal *L'Ordre*.

16. Voir *Juin* 1936, n° 45, 10 mars 1939.

17. Voir AHRF, 1946, p. 398.

18. Voir à ce propos F. BROCKWAY, *Inside the Left. Thirty years of platform, press, prison and parliament*, London, Allen and Unwin, 1942 ; sur la « fuite » de Guérin, voir V. SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire, 1901-1941*, Paris, Seuil, 1951, p. 373-4 et 385 : « le parti socialiste ouvrier et paysan avait perdu son influence dans la région parisienne et il était en pleine crise morale, quitté par ses leaders les plus connus ... Daniel Guérin, qui commençait à faire figure de leader révolutionnaire et que je rencontrai dans une imprimerie du faubourg Montmartre, préparait fébrilement sa fuite à Oslo ». Ses considérations sont néanmoins démenties par Claude Bourdet, le directeur de *Combat*, qui souligne combien Guérin « avait été chargé d'une mission extrêmement délicate par une organisation en relation avec le mouvement socialiste international. Il est donc injuste et inadmissible de parler de fuite ». Voir *Combat*, 7 janvier 1950. La prise de position de Bourdet reflète d'ailleurs son attitude, après la guerre, tentant de favoriser le rapprochement de toutes les forces de gauche non communistes. Marceau Pivert se méfiait désormais du trotskysme de Guérin et trouvait préférable de la voir partager les responsabilités de la mission à Oslo avec les Modiano. Voir J. KERGOAT, *Marceau Pivert, socialiste de gauche*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994, p. 162-163.

19. Voir Daniel GUÉRIN, *Le feu du sang*, op. cit., p. 64-91. Les archives du bureau des passeports de Norvège confirment les renseignements donnés par Guérin : d'après la fiche qui le concerne, il arriva en Norvège comme « réfugié politique » et il fut aidé par la Nansen-hjelpen, une organisation qui secourait les juifs. Après l'occupation nazie, il fut envoyé en Allemagne au mois d'avril 1940, mais il rentra à Oslo comme « réfugié pacifiste » le 23 décembre. Le bureau de passeports déclare aussi que, tout au long de l'année 1941, avant d'être rapatrié au mois de mars 1942, il « fut employé par l'autorité publique allemande ». Voir à ce propos l'annexe 1. Malheureusement les dossiers de la police d'Oslo numérotés 327/41, 1434/41 et 5571/41, qui concernaient directement Daniel Guérin demeurent introuvables dans les archives norvégiennes.

20. « ... parce-que me convertir en historien m'aide à survivre à travers ces années maudites et m'est une façon de dire non à l'abominable guerre, de la 'nullifier', de lui tourner le dos », *Ibid.*, p. 86.

21. Daniel GUÉRIN, *La Révolution Française et nous*, Bruxelles, La Taupe, 1969, p. 10.

22. Voir, parmi les interventions autour de son livre, en excluant celles de Lucien Febvre et de Georges Lefebvre dont on parlera dans le texte, H. CALVET, *Une histoire nouvelle de la Révolution Française*, *Revue historique*, 1947, p. 221-227 ; S. MOLINIER, « Une histoire trotskiste de la Révolution Française », *La Pensée*, n° 11, 1947, p. 113-117 ; Robert R. PALMER, « A marxist view of the First French Republic », *Journal of Modern History*, 1947, p. 324-333. Cf. encore les comptes-rendus de P.H. BEIK, *American historical review*, n° 4, 1947, p. 724-7255 et de J. M. THOMPSON dans *English Historical Review*, n° 244, 1947, p. 384-386.

23. Voir le compte-rendu de l'ouvrage de Daniel Guérin rédigé par Georges Lefebvre dans *Annales historiques de la Révolution française*, 1947, p. 173-179.

24. Voir surtout George RUDÉ, « Les ouvriers parisiens dans la Révolution française », *La Pensée*, n° 48-49, 1953, p. 108-9 et Albert SOBOUL, « Classes et luttes de classes sous la Révolution française », *La Pensée*, n° 53, 1954, en particulier p. 55.

25. Voir, par exemple, les considérations à ce sujet développées par Alfred COBBAN in *The Social interpretation of the French Revolution*, Cambridge, University Press, 1964 [2 ed., 1999, p. 120-122].

26. Richard C. COBB, *L'Armée révolutionnaire parisienne à Lyon et dans la région lyonnaise, frimaire-prairial an 2*, Lyon, Éd. de la Guillotière, 1950.

27. Lucien FEBVRE, « Un livre sur la révolution », *Annales ESC*, 1946, p. 169.

28. Antonino De FRANCESCO, *Mito e storiografia della "Grande Rivoluzione" : la Rivoluzione francese nella cultura politica italiana del '900*, Naples, Guida, 2007, p. 171-234.

29. L. EMERY, *La Révolution Française*, Lyon, Cahiers libres, 1955

30. G. ALBERTINI, *Le parti de la guerre depuis 1789*, Éditions du RNP, Paris 1944, préface de Dominique Sordet : « Il y a toujours eu, depuis 1792, un parti, tantôt de droite, tantôt de gauche, qui a préconisé l'aventure guerrière. Invariablement l'aventure a mal tourné ». Voir aussi les considérations suivantes d'Albertini, p. 13 : « les girondins voulaient détourner... le peuple des problèmes sociaux en dirigeant vers l'extérieur les forces révolutionnaires ».

31. Voir à ce propos les considérations d'Alan FORREST : « Guerin's own work has become noticeably dated: its uncompromising language of class struggle, with monolithic social classes doing battle with one another against the backcloth of Revolutionary Paris seems trite and unconvincing », *Social history*, n° 3, 1978, p. 419.

32. Cf. Stéphane BUZZI, « Georges Lefebvre (1874-1959), ou une histoire sociale possible », *Le mouvement social*, n° 200, 2002, p. 177-95.

33. Il avait exprimé sa reconnaissance à Aulard à l'occasion de la discussion de sa thèse et il se fit inscrire au domicile du même lors de ses obsèques. Voir Georges LEFEBVRE, *Les paysans du Nord pendant la Révolution française*, Bari, Laterza, 1959, p. xii et *Révolution Française*, n. 4, 1928, p. 298.

34. Voir son remerciement à Philippe Sagnac à l'occasion de la parution de sa thèse et la lettre qu'il lui adressa encore le 16 mai 1951, où le prie de le croire « bien fidèlement attaché », conservée à les Archives Nationales, Fonds Sagnac, AB/XIX/3525.
35. À ce propos, voir Jean-René SURATTEAU, « Georges Lefebvre, disciple de Jaurès ? », *AHRF*, n° 237, 1979, p. 374-98.
36. Voir à ce propos Claude MAZURIC, « Les chaussées sont désertes, plus de passants sur les chemins » (Esaïe 33.8). La SER dans la tourmente, 1940-1945 », *AHRF*, n° 353, 2008, p.169-207. Sur le rôle de Michon dans le contexte politique et culturel de ces années-là voir plus en détail N. INGRAM, « Repressed memory syndrome : interwar French pacifism and the attempt to recover France's pacifist past », *French History*, n° 3, 2004, p. 315-30 et Sergio LUZZATTO, *La Marsigliese stonata: la sinistra francese e il problema storico della guerra giusta, 1848-1948*, Bari, Dedalo, 1992, p. 174-176.
37. Nicole RACINE-FURLAUD, « Pacifistes et antifascistes. Le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes », *Des années trente. Groupes et ruptures*, sous la direction d'A. Roche et C. Tarting, Paris, Éditions du CNRS, 1985. Sur le CVIA voir aussi Pascal ORY & Jean-François SIRINELLI, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Colin, 1985, en particulier p. 98-99.
38. Voici les paroles de Georges Lefebvre au moment de la fondation du Cercle : « Pour nous, fondateurs et membres du Cercle Descartes, la communauté nationale est un fait que l'esprit critique constate et auquel il adhère. La nature et l'histoire ont créé la communauté française et notre existence comme hommes et comme citoyens nous n'imaginons pas qu'on puisse la concevoir sans elle ... Nous sommes donc français. Nous entendons le rester et nous ne pouvons même pas tolérer l'idée qu'il soit porté atteinte à l'intégrité et à l'indépendance de notre communauté nationale. Mais, ceci dit, nous n'admettons pas qu'on prétende nous interdire d'exercer librement notre esprit critique sur les conséquences qu'on a parfois tirées de l'idée nationale... Nous ne saurions approuver le chauvinisme et l'impérialisme ». Cf. *Cahiers du Cercle Descartes*, n. 1, 1936, p. 26-27. Sur les critiques de l'*Action française*, à Georges Lefebvre et à son action politique, voir le numéro du 23 février 1939.
39. Voir le projet adressé par Sagnac et Mirkin-Guetzevitch au recteur Charléty : « Depuis une trentaine d'années, les études sur la Révolution française se sont poursuivies avec une remarquable activité non seulement en France, mais dans tous les pays d'Europe, de l'Angleterre et des Pays-Bas, de la Pologne à la Russie, et avec un étonnant esprit de suite en Amérique, particulièrement aux États-Unis. C'est avec un intérêt croissant qu'on recherche les origines, proches ou lointaines de la Révolution, l'influence profonde de ses réformes et le rayonnement de ses idées dans le monde; c'est aussi avec une méthode chaque jour plus précise qu'on examine ce prodigieux ébranlement sous tous ses aspects, non plus seulement politique, mais juridique, économique et social, religieux et moral, scientifique et artistique. Ces progrès mêmes commandent une organisation nouvelle des recherches historiques sur cette grande époque. L'heure est venue de grouper des études qui dépassent le cadre d'une chaire ou même d'une Faculté et de leur en accorder un plus vaste, mieux adapté à leur complexité même et à leur diffusion générale dans le monde. De là, le projet d'un organisme spécial. Il portera le nom de *Centre d'études de la Révolution française à l'Université de Paris* dans le cadre de l'Institut d'Histoire Moderne ». Le Centre, dirigé par Sagnac et dont le Comité de direction était semblable à celui de la revue *Révolution française*, commença à fonctionner dès la fin de 1932 avec deux conférences « spéciales et extrêmement neuves et remarquables, du professeur Georges Lefebvre, que j'ai présidées, devant un auditoire d'étudiants français et étrangers très attentifs prenant d'abondantes notes et Mirkin-Guetzevitch vient d'ouvrir un cours devant une assemblée nombreuse et choisie » (voir lettre de Philippe Sagnac au recteur Charléty du 14 décembre 1932). L'inauguration officielle avait eu lieu le 11 décembre sous la présidence d'Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale. Voir Arch. Nat., CAC, Versement coté 200110498/105 : Institut d'histoire de la Révolution française, 1932-1953.

40. Sur Sébastien Charléty et son action administrative et culturelle à l'Université de Paris, voir Pierre RENOUVIN, *Notice sur la vie et les travaux de Sébastien Charléty (1867-1945)*, Paris, Didot, 1948.

41. « L'assemblée des professeurs de la Faculté des Lettres, dans sa séance du 25 juin [1937] ... a adopté à l'unanimité les statuts... d'un Institut d'histoire de la Révolution française. Cet Institut est créé pour remplacer le centre d'histoire de la Révolution française qui existait jusqu'à présent et qui était organisé en marge et presque en dehors de la Faculté, où il avait pourtant son activité principale. Il dépendait non du Doyen, mais uniquement du Recteur, Président du Conseil de l'Université. Cet institut ne faisait aucune place au professeur d'histoire de la Révolution française en tant que professeur titulaire de la chaire ... au départ du professeur Sagnac, le Comité d'histoire a estimé qu'il convenait de transformer ce Centre en un Institut de Faculté, sous l'autorité du Doyen président et du professeur d'histoire de la Révolution vice-président. Le projet de statut a été rédigé par M. Georges Lefebvre qui vient d'être nommé professeur d'histoire de la Révolution ». *Ibid.* : Extrait du procès-verbal de la Faculté des Lettres ratifié par le Conseil de l'Université dans la séance du 13 juillet 1937.

42. Cela est d'autant plus évident si l'on songe qu'en 1935, conformément à une décision de la Société d'histoire de la Révolution française, la revue *Révolution française*, éditée par la société même, sera publiée par les soins du centre d'études de la Révolution française de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Voir (*Ibid.*) à ce propos la lettre de Sagnac au recteur Charléty du 7 janvier 1935 : « La Société de l'histoire de la Révolution française a décidé de se dissoudre, pour des raisons financières et morales. Mais, en disparaissant, elle a demandé à transmettre la tâche de publier la revue au Centre ... Ne voulant pas laisser tomber une revue qui remonte à 1881, qui seule peut avoir un cadre assez large pour étudier la révolution en France et à l'étranger, à travers le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, j'ai accepté, en principe, ce lourd héritage ».

43. « Monsieur Le Recteur, je prends la liberté de vous rappeler la conversation que j'ai eue avec vous lorsque j'ai eu l'honneur d'aller vous apporter les quelques documents concernant le président Benès. Je me suis permis de vous mettre au courant de la transformation que devait subir le Centre d'études de la Révolution française, qui sera dorénavant non pas Institut de l'Université, mais Institut de la Faculté des lettres, et de ce fait, sa direction sera assumée uniquement par les professeurs de la Faculté des Lettres. M. André Pierre, qui était secrétaire général du centre et moi-même, qui étais directeur-adjoint du centre, ne pouvons plus collaborer à cet Institut... ». *Ibid.* : lettre de Mirkine-Guetzevich au Recteur Charléty, 3 juillet 1937.

44. *Révolution Française*, n° 4, 1928, p. 302.

45. « M. le Recteur informe le Conseil de l'Université que le Comité du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution française a décidé d'allouer, et il vient de verser à l'Université de Paris, sur les fonds qui étaient mis à sa disposition, une subvention de deux millions pour assurer et développer l'activité de l'Institut d'histoire de la Révolution française. Le président du Comité, M. Caron, directeur des archives, et le professeur de la chaire d'Histoire de la Révolution française, M. Lefebvre, d'accord avec le comité, ont signalé au recteur l'intérêt qu'il y aurait à cette occasion à rattacher à l'Université de Paris l'Institut d'histoire de la Révolution française, actuellement institut de Faculté. La Faculté des Lettres a été consultée. Dans sa séance d'assemblée en date du 8 mars, et sur le rapport de M. Lefebvre, elle a émis à l'unanimité un avis favorable... Il est entendu que cet Institut est tout à fait distinct d'un Institut international d'histoire de la Révolution française, qui figure à tort au Livret de l'Étudiant au chapitre des Instituts d'Université. La notice de cet établissement ne devra plus figurer à ce chapitre au Livret de l'Étudiant. Voir Arch. Nat., CAC, Versement coté 200110498/105, Procès-verbal du Conseil de l'Université, séance du 13 mars 1940.

46. Voir, *Ibid.*, l'annotation suivante rédigée sur papier à en-tête du cabinet du secrétaire général de l'Université de Paris à la date 4 février 1939 : « Caron, directeur des archives, qui se préoccupait du sort de la chaire de Lefebvre (Histoire de la Révolution française) et que j'ai mis au courant, m'a annoncé qu'à la faveur du 150<sup>e</sup> anniversaire qu'il organise, il va pouvoir faire

doter l'Institut d'histoire de la Révolution française d'un capital représentant 60 à 70 de rente. Après quoi il vous proposera le rattachement de cet Institut à l'Université. Ce mouvement appuiera la défense de la chaire de la Faculté des Lettres ».

47. Cf. *La Révolution Française*, Paris, Librairie Syndicale, 1939, avec interventions de Michon, Albertini, Lefranc, Brelingard, Vidalenc, Dolléans, Hauck et Levy.

48. Georges LEFEBVRE, « Les principes de 1789 en 1939 », *Cahiers du Cercle Descartes*, n° 9, 1939, p. 20.

49. Georges LEFEBVRE, *Quatre vingt neuf*, Paris, Maison du Livre, 1939, p. 246-247.

50. Cf. la lettre du 25 avril 1940 publiée par James Friguglietti, « Georges Lefebvre. Correspondance avec J.M. Thompson », *AHRF*, n° 321, 2000, p. 116.

51. Voir, *Ibid.*, le rapport rédigé par Georges Lefebvre le 16 décembre 1941 sur l'activité de l'Institut... qui « s'est trouvée considérablement réduite par les circonstances. Par mesure de sûreté générale, l'Université a suspendu ses cours publics. Aucune thèse de doctorat n'a été présentée ; aucun étudiant étranger non plus n'est venu travailler à la Sorbonne ... Le professeur a participé, suivant les méthodes ordinaires, à la préparation de l'agrégation ... et à celle du certificat d'histoire moderne et contemporaine qui trouvait la Révolution dans son programme. Il a obtenu le don de quelques volumes qui sont venus accroître la bibliothèque ».

52. Voir Claude MAZAURIC, *op. cit.*, p. 192-194.

53. Richard C. COBB, « Georges Lefebvre », *Past and Present*, n° 18, 1960, p. 53.

54. Georges LEFEBVRE, « Pro domo », *AHRF*, n° XXX, 1947, p. 188-189.

55. P. HUTTON, *History as an art of memory*, London, University of New England, 1993, p. 136-43.

56. Jean René SURATTEAU, « Correspondance d'Albert Mathiez et de Georges Lefebvre avec Alfred Rufer », *AHRF*, n° 237, 1979, p. 432.

57. Georges LEFEBVRE, « Discours sur Robespierre », *AHRF*, n°XXX, 1933, p. 492-510.

58. Voir *Correspondance de Maximilien et Augustin Robespierre*, recueillie et publiée par Georges Michon, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1941, vol. II, p. 5 : « Nous tenons à exprimer ici toute notre reconnaissance à M. Georges Lefebvre pour ses précieux conseils et à M. Paul Vaillandet pour ses utiles indications ».

59. *Ibid.*, p. 199.

60. Voir, par ex., la lettre suivante de Franco Venturi à Alessandro Galante Garrone du mois d'avril 1957 : « Agli archivi ho visto Cobb che ti saluta moltissimo, così come ho visto il vecchio e sempre più rubizzo maestro Lefebvre, che anche lui ti saluta moltissimo. Ho dovuto confermarli che tu eri 'très affecté par les événements de Hongrie'. Ho evitato del resto di parlare con lui di politica, perché ho visto che sempre più assimila Robespierre a Baffone ['grande moustache', sobriquet en italien de Staline]. Ma invece di storia mi ha raccontato cose molto utili al mio lavoro. Ed è veramente straordinario di vitalità, di energie e di spirito umoristico ». Voir A. GALANTE GARRONE- F. VENTURI, *Vivere eguali. Dialoghi inediti intorno a Filippo Buonarroti*, a cura di M. Albertone, Bologna, Diabasis, 2009, p. 160.

61. Daniel GUÉRIN, « Bataille autour de notre mère », *op. cit.*, p. 217.

62. Alfred COBBAN, *The social interpretation of the French Revolution*, Cambridge, University Press, 1964, p. 120-2.

63. Alfred COBBAN, *The myth of the French Revolution, an inaugural lecture delivered at University College*, London, 6 May 1954, London, H. K. Lewis, 1955.

64. Voir Franco BENIGNO, *Specchi della rivoluzione. Conflitto e identità politica nell'Europa moderna*, Roma, Donzelli, 1999, p. 7-14.

65. Georges LEFEBVRE, « Le mythe de la Révolution française », dans *Annales historiques de la Révolution, française*, n° 145, 1956, p. 337-45.

66. Alfred COBBAN, *The social interpretation of the French Revolution*, Cambridge, University Press, 1999, avec une introduction de G. Lewis, p. xiii-xlix.

---

AUTEUR

**ANTONIO DE FRANCESCO**

Professeur d'histoire Université d'Etat de Milan

# L'idée du « complot » dans l'œuvre de Georges Lefebvre : une remise en cause à partir d'une nouvelle source

Timothy Tackett et Nicolas Déplanche

---

- 1 Pour Georges Lefebvre, l'idée du « complot aristocratique » était sans aucun doute un élément central dans l'analyse du phénomène révolutionnaire. Ce thème semble avoir été développé pour la première fois dans son étude classique sur *La Grande Peur de 1789* parue en 1932. Selon Lefebvre, à l'origine du mouvement de panique de juillet-août 1789 se trouve la croyance, largement répandue, à une machination secrètement élaborée par la noblesse pour soudoyer des brigands, afin de détruire les récoltes, et ainsi se venger du Tiers état. Cette idée sera poussée encore plus loin dans *Quatre-vingt-neuf* (1939), dans ses conférences magistrales à la Sorbonne dans les années 40, et dans la dernière édition de son *Histoire de la Révolution française* (1957). Soulignant à quel point la peur du complot aristocratique était répandue parmi toute la population, Lefebvre affirme que « le Tiers état tout entier a cru au complot aristocratique »<sup>1</sup>. Cette même peur, initialement fondée sur de fausses rumeurs mais rapidement alimentée par des menaces contre-révolutionnaires bien réelles, allait aussi être déterminante, selon Lefebvre, pendant les journées d'octobre, l'insurrection du 10 août, et même pendant l'expulsion des Girondins en 1793. « L'idée de complot aristocratique », annonce-t-il en 1940, « est la clef de voûte de tous les événements qui vont suivre [en 1792 et 1793] »<sup>2</sup>. Où, comme il l'écrit dans sa synthèse de 1951, la peur du complot aristocratique demeure l'un des trois concepts-clés permettant de comprendre la dynamique révolutionnaire avec la « réaction défensive » et la « volonté punitive »<sup>3</sup>. Dans un article précédent, nous avons réévalué l'aspect important de cette interprétation qu'est le lien entre la rumeur présumée d'un complot aristocratique et les origines de la Grande Peur<sup>4</sup>. En réexaminant un nombre considérable de sources imprimées, nous avons conclu que dans la majeure partie du royaume, et à l'exception de Paris, c'est probablement la crainte d'un effondrement du pouvoir central entraînant une période d'anarchie, plutôt que la peur des aristocrates, qui engendra la panique. Ce n'est qu'une fois le mouvement de panique apaisé que certains provinciaux commencent à réfléchir

sur les causes d'un tel événement et à en imputer la responsabilité à des membres de la noblesse : des nobles qui auraient surtout cherché à créer une situation chaotique qui discréditerait la Révolution.

- 2 Mais que peut-on dire de l'interprétation plus générale de Lefebvre : que la peur d'un complot aristocratique aurait été un élément clé de toute la dynamique révolutionnaire au moins jusqu'en 1793 ? Au cours des dernières années, les questions relatives aux conspirations et à la peur des conspirations pendant la Révolution ont suscité beaucoup d'intérêt chez des historiens. François Furet et Lynn Hunt ont tous les deux exploré ce thème pendant les années 1970 et 1980. Plus récemment, un ouvrage collectif dirigé par Peter Campbell, Thomas Kaiser et Marisa Linton a été entièrement consacré aux conspirations pendant la Révolution. Encore plus importante peut-être est la thèse de doctorat défendue en 2008 par le chercheur québécois Philippe Munch<sup>5</sup>. Tous ces auteurs ont largement démontré l'existence d'une peur des complots avant et pendant la Révolution. Mais quelle est l'ampleur de ce phénomène, comment évolue-t-il pendant la Révolution, et jusqu'à quel point se fonde-t-il sur la peur des manœuvres de l'aristocratie, comme le suggère Georges Lefebvre ?
- 3 Afin de répondre à ces questions d'une façon empirique, nous avons analysé le discours d'une frange importante de l'élite politique, c'est-à-dire les députés des trois premières assemblées révolutionnaires, la Constituante, la Législative, et la Convention. Sans aucun doute, la grande collection imprimée des *Archives parlementaires* constitue de loin la meilleure source pour une telle étude. Et pourtant, la taille même de cette collection -plus de cent tomes et des millions de mots- a longtemps empêché l'analyse systématique du langage employé par les députés. Certes, par le biais de la collection *Gallica*, il est possible depuis quelques années d'accéder aux *Archives parlementaires* en version numérisée. Mais malheureusement, le logiciel utilisé par la Bibliothèque Nationale ne permet pas le repérage de mots ou de phrases individuelles. (Ce type d'opération n'est possible que dans quelques tomes de la 2<sup>e</sup> série des *Archives parlementaires*, celle qui traite du début du dix-neuvième siècle). Le vaste projet de numérisation récemment entrepris par Google Livres a temporairement levé cette barrière à la recherche, en mettant à la disposition du public une version des *Archives parlementaires* dont le contenu pouvait être repéré informatiquement. À partir de cette base de données, il était possible d'effectuer une analyse détaillée, mot par mot ou phrase par phrase, du langage des députés aux assemblées révolutionnaires. Malheureusement, il faut dire « temporairement » : car environ neuf mois après avoir mis en ligne le contenu de cette collection, Google Livres en a retiré ou fortement limité l'accès au public, probablement en vertu de la loi sur les droits d'auteur. La recherche que nous présentons aujourd'hui est donc basée sur les données amassées pendant cette brève période d'accessibilité, soit de l'automne 2008 au printemps 2009. Certes, la version numérique de Google Livres est loin d'être parfaite. D'abord, avant d'être retirée du domaine public en juin 2009, elle s'étendait seulement jusqu'au tome 73 (à septembre 1793), probablement afin de respecter un délai de cent ans depuis la publication originale<sup>6</sup>. Ensuite, 8 des 73 tomes en question sont manquants dans la version de Google Livres, apparemment parce qu'elle a été numérisée à partir de la collection incomplète de l'Université d'Oxford. Enfin, nous avons rapidement découvert que la fonction de recherche textuelle, à l'intérieur du site Google Livres, est limitée à 30 occurrences d'un mot ou d'une expression donnée dans chaque volume. En ce qui concerne notre recherche, cette limitation n'était pas problématique pour la période de

l'Assemblée constituante et la Législative, mais elle peut avoir influé -comme on le verra- sur les résultats pour la Convention.

- 4 Une autre difficulté provient de l'organisation même des *Archives parlementaires*. Comme on le sait, cette collection ne se limite pas aux discours des députés : elle inclut aussi un certain nombre d'adresses à la barre, de pétitions, et d'autres documents produits par des gens qui ne siègent pas dans l'Assemblée. En fait, comme nous allons le démontrer, la présence de textes de ces « non-députés » peut aussi être d'une certaine valeur pour notre analyse. Mais pour cette raison même, il a été nécessaire de combiner notre décompte global des mots employés dans les 73 volumes avec une analyse plus détaillée de l'utilisation de ces mots, au cas par cas, dans un échantillon de neuf de ces tomes<sup>7</sup>. Lors de cette analyse -c'est-à-dire l'étude en profondeur des neuf volumes- nous avons pris en compte l'auteur, le contexte et la syntaxe de chaque mot. Ainsi, à partir de notre échantillon, on peut constater qu'en moyenne entre un quart et un tiers des expressions relatives aux conspirations est employé par des non-députés. Le Tableau 1 illustre la proportion des députés et des non-députés qui emploie le champ lexical du complot que nous détaillons ci-dessous<sup>8</sup>. Bien évidemment, il existe des fluctuations importantes dans ces proportions au cours de la période étudiée). Pour commencer l'analyse, on peut se demander à quelle fréquence le leadership révolutionnaire a recours aux mots-clés proposés par Georges Lefebvre, soit « complot aristocratique », soit « conspiration aristocratique » (au singulier et au pluriel) ? On s'étonne sans doute que ces expressions précises s'avèrent totalement absentes du vocabulaire des Constituants et extrêmement rares dans celui des Législateurs et des Conventionnels<sup>9</sup>. Mais bien entendu, rechercher les expressions exactes proposées par Lefebvre ne résout pas le problème. Afin d'explorer plus en profondeur cette problématique, on doit élargir l'enquête et repérer d'autres variations linguistiques se rapportant au concept de « conspiration ».
- 5 Ainsi, dans un deuxième temps, nous avons temporairement mis de côté l'adjectif « aristocratique » et la problématique spécifique de Georges Lefebvre, et nous avons cherché dans tous les tomes des *Archives parlementaires* un ensemble de mots plus ou moins liés: « complot », « conspiration », « conjuration », « trame », « brigade », et « intrigue »: au singulier et au pluriel, ainsi que sous différentes formes nominales et verbales: un total de dix-sept mots. En se basant sur ce comptage, nous avons élaboré un « indice de sensibilité aux complots » comprenant l'occurrence totale de chaque mot *par semaine* dans chaque volume: « *par semaine* » pour prendre en compte les périodes variables couvertes par les différents volumes<sup>10</sup> (Tableau 2). Enfin, en raison de l'oscillation prononcée d'un volume à l'autre, nous avons aussi calculé une moyenne mobile sur trois volumes indiquée par la ligne foncée. Ainsi, et contrairement à ce que suggère Lefebvre, l'on voit que le langage de conspiration est relativement rare pendant la période de l'Assemblée constituante. Il est vrai que l'on remarque quelques petites fluctuations durant l'été 1789, à l'époque des Journées d'octobre et de l'affaire de Nancy et dans les semaines qui suivent la fuite à Varennes, à l'été 1791 : de légères variations qui pourraient indiquer une diffusion épisodique de la peur des conspirations. Cependant, un examen en profondeur dans notre échantillon de neuf volumes du contexte dans lequel ce type de langage est utilisé nous aide à nuancer ces résultats. En fait, dans bien des cas, les mots en question sont employés au sens métaphorique ou expriment un scepticisme ou une incrédulité par rapport à l'existence de véritables conspirations politiques. À la suite d'une telle analyse contextuelle minutieuse, il nous est possible d'estimer la proportion de ceux qui semblent *croire* dans

la réalité des conspirations politiques (Tableau 3)<sup>11</sup>. L'on constate donc qu'au début de la Révolution, une proportion assez surprenante de députés -parfois plus de 50%-demeure plutôt sceptique. Une tendance similaire se dégage nettement dans les correspondances contemporaines des députés. « Je n'y ai jamais donné aucune croyance [à ces accusations de complot] », écrit Gaultier de Biauzat en décembre 1790, « et vous avez toujours vu qu'il n'y avait pas le moindre fondement »<sup>12</sup>. Et, pour revenir au Tableau 3, on observe qu'à l'époque qui précède la fuite à Varennes, les non-députés sont beaucoup plus enclins à croire dans l'existence de véritables conspirations que ne le sont les députés eux-mêmes. Il ne faut pas sous-estimer le rôle de l'opinion publique, telle qu'énoncée à la barre et dans les tribunes de l'Assemblée -tout particulièrement par les délégations parisiennes- dans la modification de l'attitude ultérieure des députés. Il faut attendre le procès du Roi en janvier 1793 pour voir une croyance aux conspirations plus marquée chez les députés que chez les non-députés.

- 6 Cependant, on remarque un véritable décollage de notre « indice de sensibilité aux complots » sous l'Assemblée législative, surtout à partir de novembre et décembre 1791 (Tableau 2). Cette tendance sera d'ailleurs persistante tout au long de la Législative, culminant au début de l'interrègne qui suit le 10 août, et oscillant ensuite vers le haut pendant la Convention<sup>13</sup>. En réalité, il est fort probable que la courbe pour la Convention sous-estime le phénomène. Après septembre 1792, le comptage de nos mots-clefs atteint fréquemment la limite technique de 30 occurrences, après quoi Google Livres cesse de les prendre en compte. Une étude précise de cette période devra donc attendre l'achèvement de la numérisation de Stanford, qui fournira, on l'espère, un outil informatique plus sophistiqué et mieux adapté aux besoins de l'historien. Mais si l'on se concentre sur l'augmentation rapide de la sensibilité aux complots chez les députés de la Législative, on peut constater des signes d'une véritable transformation dans le concept même de conspiration. Comme nous l'avons vu avec le Tableau 3, notre échantillon pour cette période révèle une proportion accrue de députés croyant dans l'existence des conspirations lorsqu'ils en font mention. Mais encore, alors que les complots durant la Constituante étaient habituellement conçus comme des événements individuels et isolés, les Législateurs ont de plus en plus tendance à envisager l'existence d'une vaste et monolithique « grande conspiration ». Les conspirateurs de l'intérieur, les conspirateurs de l'extérieur, les conspirateurs au sein de la Cour sont tous soupçonnés de travailler de concert dans un vaste réseau mené par quelques têtes dirigeantes ou même par une seule personne « tirant les ficelles ». C'est clairement l'opinion de Georges Couthon en novembre 1791 : « beaucoup de personnes seront étonnées de voir que les projets des brigands d'Outre-Rhin, que les manœuvres des prêtres, que les insinuations perfides des *endormeurs* [à l'Assemblée même], que les agaceries du pouvoir exécutif ... que toutes ces horreurs ont le même principe, la même source... ». Ainsi pour Claude Basire : « nous sommes environnés de conspirateurs. Partout des trames se préparent et sans cesse on nous dénonce des faits particuliers qui se lient à la grande conspiration sur l'existence de laquelle aucun de nous ne peut avoir de doutes »<sup>14</sup>. Si de telles positions sont initialement plus fréquentes chez des Jacobins -comme Couthon et Basire- elles sont éventuellement adoptées aussi par beaucoup de Feuillants et d'autres députés plus modérés. Ainsi, le député centriste Sylvain Codet finit par être convaincu que « la ligue intérieure se trouve sans cesse électrisée par la ligue extérieure... ». Au cours du printemps 1792, les sympathisants feuillants Aubert-Dubayet et François-Yves Roubaud sont eux-aussi gagnés à l'idée d'une « grande conspiration »<sup>15</sup>. Selon notre comptage, l'établissement d'un lien entre les complots de

l'intérieur et de l'extérieur passe de 0 au printemps 1790 et 2 par semaine à l'été 1791, à 12 par semaine à la fin du printemps de 1792<sup>16</sup>.

- 7 L'explication d'une telle transformation après la Constituante, et de l'avènement sous la Législative d'une véritable obsession pour les conspirations, est sans doute trop complexe pour être développée de façon satisfaisante dans le cadre de cette brève présentation. Assurément, l'expérience antérieure des futurs députés, avant qu'ils arrivent à l'Assemblée législative, doit être prise en compte. Plus des trois quarts étaient employés comme administrateurs ou magistrats locaux, et beaucoup d'entre eux, avant leur arrivée à Paris, devaient confronter directement les activités vues comme « contre-révolutionnaires » des prêtres réfractaires, des dissidents catholiques, et des nobles émigrés<sup>17</sup>. À notre avis, on doit aussi considérer la méfiance grandissante envers le Roi et le pouvoir central qu'il représente, tout particulièrement après Varennes et après que Louis ait apposé son veto sur les décrets relatifs aux réfractaires et aux émigrés en novembre-décembre 1791. Et on remarque encore une fois l'augmentation considérable dans notre « indice de sensibilité aux conspirations » précisément à la fin de l'année 1791. Mais il est évident, et il faut le souligner, qu'une augmentation significative de la suspicion et de la méfiance a saisi l'élite politique au tournant de l'année 1792, avant même le début de la guerre. De quelle nature sont ces présumées conspirations condamnées par les députés ? Dans les cas où ceux-ci ne font pas référence à une « grande conspiration » unifiée et où ils sont plus précis dans leurs dénonciations, quels groupes de conspirateurs considèrent-ils comme les plus dangereux ? Nous pouvons commencer avec la distinction entre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur. Comme on le sait, cette distinction prend une signification politique importante lors de l'âpre débat entre Brissot et Robespierre à l'hiver 1791-1792. Comme le démontre le Tableau 5, les députés de toutes les assemblées restent toujours beaucoup plus préoccupés par les conspirateurs de l'intérieur. La grande pointe dans notre graphique en janvier 1793 doit être associée, bien entendu, aux débats sur le sort du Roi. Il est toutefois intéressant de constater que la méfiance envers des conspirateurs de l'intérieur demeure relativement élevée depuis la fuite à Varennes jusqu'à l'été 1793 au moins. Clairement, les députés semblent avoir accepté les célèbres paroles de Robespierre : « le siège du mal n'est point à Coblenz, il est au milieu de vous, il est dans votre sein »<sup>18</sup>.
- 8 Plus précisément -et pour en revenir enfin à la thèse de Georges Lefebvre- qui sont les ennemis de l'intérieur les plus souvent cités comme conspirateurs contre la Révolution ? Il est intéressant de constater que selon la période à l'examen dans notre échantillon, différents groupes se retrouvent comme conspirateurs les plus à craindre. Il n'est pas étonnant qu'en janvier 1793 ce soit le roi qui soit de loin le plus fréquemment dénoncé (Tableau 6). En mai 1793, par contre, ce sont les membres de la Convention elle-même qui suscitent la plus grande suspicion, alors que Girondins et Montagnards multiplient les attaques les uns contre les autres et s'accusent mutuellement d'entretenir des liens avec les puissances étrangères (Tableau 7). Mais ce sont effectivement les « aristocrates » qui constituent le groupe le plus fréquemment cité de tous, même si l'expression précise de « complot aristocratique » demeure quasiment absente du langage des députés. Sous leurs multiples dénominations -nobles, officiers militaires, ou émigrants, de l'intérieur ou l'extérieur du pays- les « aristocrates » enregistrent le plus haut niveau d'accusation dans cinq des neuf volumes de notre échantillon, et arrivent en second dans deux autres volumes (Tableau 8). Encore une fois, cependant, l'évolution de ces accusations dans le temps est particulièrement intéressante. On

remarque le relatif désintéressement pour la question pendant la Constituante. Même si la peur des complots nobiliaires est un peu plus grande à l'été 1789 et plus grande encore dans les semaines qui suivirent Varennes, ces épisodes demeurent relativement mineurs en comparaison de la véritable obsession pour les complots des « aristocrates » à l'époque de la Législative et de la Convention. Pendant ces deux dernières assemblées, les références à de telles conspirations apparaissent 10 ou même 15 fois plus fréquemment que sous la Constituante. Il est donc clair que Georges Lefebvre avait raison dans son appréciation générale de la hantise des conspirations aristocratiques. Il semble toutefois s'être mépris sur la *chronologie* de ces peurs, du moins en ce qui concerne le leadership révolutionnaire des différentes assemblées nationales. De plus, il est important de souligner que la peur des « complots aristocratiques » qui explose sous l'Assemblée législative fait partie d'un ensemble beaucoup plus large de soupçons dirigés contre de multiples groupes, se fondant parfois dans une « grande conspiration » monolithique. En fin de compte, de telles suspicions vont influencer la pensée et le comportement des députés de pratiquement toutes les positions politiques.

- 9 Nous avons exploré ici une nouvelle approche quantitative de la problématique centrale de l'œuvre de Georges Lefebvre. Évidemment, notre source ne porte que sur le discours du seul groupe des élites politiques. S'il était possible d'effectuer une recherche similaire sur d'autres segments de la société révolutionnaire, comme par exemple sur les membres des Jacobins ou des Cordeliers, ou encore sur d'autres élites parisiennes, nous pourrions en arriver à un cadre chronologique quelque peu différent. En effet, une lecture préliminaire de la correspondance de plusieurs Parisiens de la classe moyenne suggère que la population de la capitale est déjà, à l'automne 1789, bien tourmentée par la menace d'une conspiration, et que cette angoisse ne s'estompe guère dans les mois et les années qui suivent<sup>19</sup>. Et en effet, comme nous l'avons vu dans les discours et pétitions présentés à l'Assemblée constituante, les Parisiens sont au départ beaucoup plus convaincus de la réalité des conspirations que ne le sont les députés<sup>20</sup>. Mais en ce qui concerne le leadership révolutionnaire, il semble clair qu'une obsession des complots n'a évolué que graduellement; que la peur des conspirations n'était pas, tel que le suggérait François Furet, intrinsèque à la culture politique française dès mai 1789 ; et qu'en d'autres termes l'expérience du *processus* révolutionnaire a eu un impact majeur sur le développement de l'imaginaire politique. Cette évolution, cette transformation qui survient au cours des événements eux-mêmes, doit, à notre avis, figurer dans toute démarche visant à comprendre la psychologie révolutionnaire et la psychologie de la Terreur.

---

## NOTES

1. Georges LEFEBVRE, *Quatre-vingt-neuf*, éd. Albert Soboul, Paris, 1970, p. 114.
2. Georges LEFEBVRE, *La Révolution française. La chute du roi*, série « Les cours de Sorbonne », Paris, 1940, p. 117-18, 126-27.
3. Georges LEFEBVRE, *La Révolution française*, 1951, 3<sup>e</sup> édition, p. 133, 142, 247, 331, 340.

4. Timothy TACKETT, « La grande peur de 1789 et la thèse du complot aristocratique », *AHRF*, n° 335, Jvier-mar. 2004, p. 1-17.
5. François FURET, *Penser la Révolution française*, Paris, 1978, p. 78-81 ; Lynn HUNT, *Politics, Culture, and Class in the French Revolution*, Berkeley, 1984, p. 39 ; Peter R. CAMPBELL, Thomas E. KAISER & Marisa LINTON (dir.), *Conspiracy in the French Revolution*, Manchester, 2007 ; Philippe MÜNCH, *Le pouvoir de l'ombre: L'imaginaire du complot durant la Révolution française*, thèse de doctorat, l'Université de Laval, 2008. Voir aussi Timothy TACKETT, « Conspiracy Obsession in a Time of Revolution : French Élités and the Origins of the Terror : 1789-1792 », *American Historical Review*, 105 (2000), p. 691-713.
6. Le volume 73 fut publié en 1908 ; le volume 74 en 1910.
7. Il s'agit des tomes 10, 15, 23, 28, 37, 46, 57, 65, et 73.
8. Afin d'améliorer la lecture, les différents tableaux sont placés en fichier annexe (documents PDF à la fin de ce texte).
9. Selon une recherche exhaustive dans les AP de l'Assemblée constituante. Pour la Législative et la Convention, seul un échantillon d'environ la moitié du texte fut traité avant que Google ne restreigne l'accès aux documents. Cette recherche eut comme résultat 3 occurrences dans un ensemble de 16 volumes.
10. En fait, pour le même mot le décompte de Google n'inclut qu'une seule occurrence par page. Ainsi, notre index sous-estime légèrement le nombre réel.
11. Notez que les chiffres illustrent une proportion, et non un nombre absolu. La proportion des députés qui *croient* dans les conspirations politiques lorsqu'ils en parlent figure en gris foncé ; la proportion des non-députés est en gris pale.
12. Gaultier de BIAUZAT, Bibliothèque municipale de Clermont-Ferrand, Ms. 788, lettre du 23 décembre 1790. Voir aussi T. TACKETT, *op. cit.*, p. 704.
13. À notre avis, cette augmentation n'est pas due au processus de rédaction des AP elles-mêmes. Il est vrai que la longueur moyenne des textes publiés chaque semaine, et donc du nombre total de mots, a tendance à augmenter depuis la Constituante jusqu'à la Convention. Toutefois, cette progression ne correspond pas aux variations de notre indice de sensibilité aux complots. En fait, pendant les mois de l'automne 1791 où l'on observe un « décollage » de notre indice, la longueur moyenne des textes publiés quotidiennement diminue par rapport aux mois précédents : de 29,7 pages par jour durant la période allant de juin à août 1791 (volumes 27 à 30) ; à 24,8 pages par jour d'octobre 1791 à janvier 1792 (volumes 34-37), une diminution d'environ 16%. D'avril à septembre 1790 (volumes 15 à 18), la moyenne est de 20,5 pages par jour ; de juin à septembre 1792 (volumes 46-49) elle passe à 36,4 pages par jour.
14. Georges COUTHON, *Correspondance inédite de Georges Couthon, 1791-94*, éd. F. Mège, Paris, 1872, p. 49-50 (lettre du 26 novembre 1791) ; Basire, AP, vol. 35, p. 361. À comparer le député Gilbert Romme, pour lequel presque toutes les difficultés encourues durant la Révolution pouvaient être attribuées à « une poignée d'individus qui tirent secrètement les fils, et se sont insinués partout, jusque dans les sociétés patriotiques et à l'Assemblée »: Museo del Risorgimento, Milan : Dos. 22-23 [lettre à Gabriel Dubreul, du 1 janvier 1792 (?)].
15. Sylvain Codet : A.D. Ille-et-Vilaine, L 294 (1), « lettre du 29 octobre 1791 » ; François-Yves ROUBAUD, « Lettres de François-Yves Roubaud, député du Var à l'Assemblée législative », Edmond POUPÉ (éd.), *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, vol. 36, 1926-27, p. 71 and 91 (Lettres du 2 février et du 24 mars 1792) ; Jean-Baptiste Aubert-DUBAYET, « Aubert-Dubayet, législateur (1791-1792) », dans F. Vermale (éd.), *Bulletin de l'Académie delphinale*, 6<sup>e</sup> série, vols. 9-10, 1938-39, p. 132 (Lettre du 17 mars 1792).
16. Nous n'avons malheureusement pas pu terminer le Tableau 4 avant que Google Livres retire l'accès intégral aux Archives parlementaires.

17. Timothy TACKETT, « Les députés de l'Assemblée législative, 1791-92 », *Pour la Révolution française : En hommage à Claude Mazauric*, Rouen, 1998, p. 140-141.

18. Maximilien Robespierre, « Discours... sur le parti que l'Assemblée nationale doit prendre relativement à la proposition de guerre annoncée par le pouvoir exécutif, prononcé à la Société, le 18 décembre 1791 », Paris, 1791, cité dans Gérard WALTER, *Robespierre*, Paris, 1946, p. 246.

19. Voir, par exemple, Nicolas RUAULT, *Gazette d'un Parisien sous la Révolution. Lettres à son frère, 1783-96*, éd. Christiane Rimbaud and Anne Vassal, Paris, 1976; Adrien-Joseph Colson, lettres à Roch Lemaigre à Levroux (Indre), de 1778 à 1795: AD Indre, 2J 10-12; Rosalie Ducrollay-Jullien, *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, 1791-93*, éd. Edouard Lockroy, Paris, 1881.

20. Certes, il est possible que dans certains cas, le recours à ce type de langage par les députés fasse parti des manoeuvres démagogiques, sans lien direct avec la peur des conspirations. Toutefois, des sources indépendantes suggèrent qu'à ce moment une véritable obsession avec les complots s'empare effectivement des membres de l'élite politique. Lorsque le pasteur genevois Étienne Dumont rencontre les Girondins en mars et avril 1792, il constate qu'« on n'y parlait que des conspirations de Coblenz, du Cabinet autrichien, des trahisons de la Cour »: Etienne Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives*, Paris, 1951, 207.

---

## AUTEURS

NICOLAS DÉPLANCHE

University of California, Irvine

# Georges Lefebvre et l'historiographie soviétique de la Révolution française

Ettore Cinnella

---

- 1 Les pages qui suivent vont tenter d'esquisser le problème de la réception de Georges Lefebvre en Union Soviétique. Quel a été l'écho de ses travaux scientifiques en URSS ? Quelle influence a-t-il exercé sur l'historiographie soviétique ? Je crois qu'il faudrait distinguer différentes étapes dans la diffusion de l'œuvre de Lefebvre en Russie communiste. D'abord, on le considérait comme un érudit de valeur s'occupant de sujets locaux ; ensuite, dans les années Trente, on le découvrit comme historien de la question agraire et de la paysannerie en France. Puis, un long silence durant deux décennies. Après le dégel en URSS, on recommença à parler de lui, mais surtout en tant que fondateur de l'« École de Lefebvre ». Ce n'est qu'après sa disparition que Lefebvre a connu un succès posthume et durable, en stimulant les recherches des meilleurs historiens soviétiques. Avant de traiter le sujet qui m'a été proposé, je voudrais dire quelques mots sur les rapports entre Lefebvre et l'*École russe* et entre cette dernière et l'historiographie soviétique.

## De l'*École russe* à l'Historiographie soviétique

- 2 Lefebvre a écrit en 1924, dans l'introduction à sa grande thèse de doctorat sur les paysans du Nord, que « l'idée en a été suggérée par les travaux de MM. Nikolaj Ivanovič Kareiev, Ivan Vasilévič Loutchitsky et Sagnac et par l'*Histoire de la Révolution* de Jaurès, qui, au cours des années précédentes, avaient de nouveau attiré l'attention sur l'importance de l'histoire économique de cette période et particulièrement des transformations foncières »<sup>1</sup>. Kareev et Lučickij étaient deux représentants renommés de l'*École russe* laquelle, dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, avait fait œuvre pionnière, en explorant le monde paysan et la structure de la propriété foncière à la veille de 1789 et pendant la Révolution. La dette intellectuelle de Lefebvre envers les maîtres de l'*École russe* a été souvent admise, quoique d'une façon stéréotypée, car

personne ne lit plus les ouvrages de Kareev, de Lučickij et de Maksim M. Kovalevskij consacrés à l'histoire agraire de la France<sup>2</sup>. Or, Lefebvre n'a jamais nié ni minimisé la contribution de l'« École russe » à l'étude des caractères de la propriété foncière paysanne à la veille de la Révolution et après la vente des biens nationaux.

- 3 Il faut cependant souligner que, après avoir cité en 1924 Kareev, sur un ton respectueux, comme l'un des inspirateurs de ses recherches de longue haleine sur la paysannerie, il a préféré ensuite le critiquer durement et réserver ses louanges à l'autre représentant de l'École russe, Lučickij. Dans un article de 1928 sur la répartition de la propriété et de l'exploitation foncières à la fin de l'Ancien Régime, Lefebvre a écrit que « l'intervention de certains historiens russes, comme Kovalevsky et Kareiev, ne fit qu'embrouiller la discussion » et que « ce fut Loutchisky, autre historien russe, qui eut le mérite de déblayer le terrain des affirmations gratuites et contradictoires et d'aborder l'étude des rôles d'imposition et de montrer, par l'exemple, que la question pouvait être éclaircie par une évaluation *quantitative* de la répartition, si approximative qu'elle fût »<sup>3</sup>. Lefebvre n'a donc jamais cessé de louer Lučickij, de discuter avec lui (sans cacher toutefois les points sur lesquels ils divergeaient), alors qu'il négligeait de prendre en considération les travaux fondamentaux de Kareev. Dans sa célèbre esquisse autobiographique *pro domo*, de 1947, il honora encore une fois son père spirituel Jaurès, souligna sa filiation intellectuelle qui remontait au lycée et à sa Flandre wallonne (où Jules Guesde avait fondé le Parti ouvrier français sur la base du marxisme), en rappelant aussi les travaux de Sagnac et de Lučickij<sup>4</sup>. Sur Kareev, il ne souffle mot.
- 4 Il faut donc accepter avec réserve le lieu commun diffusé dans l'historiographie soviétique après le dégel, selon lequel, « Georges Lefebvre, s'estimant élève de Karéev et de Loutchitski et s'appuyant sur les travaux de l'École russe, la dépassa en essayant de mettre en corrélation les problèmes économiques de la Révolution et les problèmes de la lutte des classes »<sup>5</sup>. Comme nous l'avons vu, cette thèse requiert quelques précisions.
- 5 Pendant les années de la *perestrojka*, l'historiographie soviétique a eu tendance à souligner la continuité entre les études capitales de l'École russe et les travaux des chercheurs en URSS, après le dégel, en considérant comme une triste parenthèse le fait que Kareev, Tarle et les autres savants de la Russie tsariste tombés en disgrâce vers la fin des années Vingt et le début des années Trente du XIX<sup>e</sup> siècle. Pareille attitude, suscitée par le désir de se rattacher aux plus nobles racines scientifiques de la culture russe, nous paraît légitime et émouvante. Sans doute, la découverte des maîtres de l'École russe et la publication de nouveaux documents sur leur destin sous le régime soviétique ont-elles enrichi nos connaissances sur une des pages les plus grandes de l'historiographie européenne. Mais il ne faut pas oublier que l'historiographie soviétique de la Révolution française a, dès ses débuts, mené une attaque ouverte et violente contre les savants « bourgeois », particulièrement contre Kareev et Tarle, qui étaient encore vivants (Kovalevskij et Lučickij ayant disparu avant ou peu après la Révolution bolchevique).
- 6 À la première conférence panrusse des historiens marxistes, qui s'est déroulée à Moscou du 28 décembre 1928 au 4 janvier 1929, Cvi Samojlovič Fridljand (1896-1941) fit le point sur les études que les chercheurs soviétiques consacraient à la Révolution française :

Notre 'École soviétique' ne rattache pas ses débuts à partir de l'École russe. Assimilant l'héritage du passé, l'analysant du point de vue critique, nous frayons en

même temps les nouvelles voies pour la recherche. Nous avons droit à notre parole marxiste et révolutionnaire, car nous disposons de la vraie méthode. Mais aussi à cause du travail effectué durant ces dix années pour l'appliquer à l'Histoire concrète. Notre étude sur la Révolution française est mise au service de la révolution prolétarienne ; l'héritage théorique de Marx, Engels et Lénine étant à sa base<sup>6</sup>.

- 7 Nikolaj Michajlovič Lukin (1885-1940), qui avait participé aux révolutions russes et, après la prise du pouvoir par le parti de Lénine, a contribué à réorganiser l'enseignement supérieur dans le domaine des sciences historiques et sociales, doit être considéré à juste titre comme le père fondateur de l'école bolchevique des études sur l'Europe occidentale et, en particulier, sur la Révolution française. À la mort de Michail Nikolaevič Pokrovskij (1932), il fut nommé directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie communiste et, après la fusion de cette dernière avec l'Académie des Sciences, il devint directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS. Titulaire de la chaire d'Histoire moderne à l'Université de Moscou, où il a formé bien des disciples, il exerça aussi la direction de la revue « Istorik-marksist » (« L'historien marxiste »).
- 8 En 1928, Lukin, qui s'était déjà occupé de la Révolution française avant 1917, eut la possibilité de voyager à l'étranger et de travailler dans les archives parisiennes. Auteur d'une biographie de Robespierre (parue en 1919 et ensuite rééditée), à l'époque de la collectivisation des campagnes soviétiques il a voulu étudier la politique agraire de la Convention, qu'il observait sous l'influence de la guerre du parti bolchevique contre les paysans (les *kulaki*, d'après la terminologie officielle des communistes russes)<sup>7</sup>. Le zèle marxisant et la dévotion au parti n'empêchèrent cependant pas Lukin de sombrer, vers la fin de sa vie, dans le gouffre des répressions staliniennes, dont furent victimes beaucoup d'autres historiens soviétiques de la Révolution française.
- 9 J'ai brièvement évoqué l'École russe et la naissance de la nouvelle historiographie bolchevique parce que, comme on va le voir, c'est précisément au cours de la lutte contre les savants « bourgeois » que l'on rencontre le nom de Georges Lefebvre en URSS. Dans la seconde moitié des années Vingt, Albert Mathiez était bien célèbre en Union Soviétique, où l'on appréciait le savant qui avait déclaré sa sympathie pour la Révolution bolchevique. *La Vie chère* a été traduite en russe peu de temps après sa parution en France (d'autres travaux de Mathiez étant déjà à la disposition du lecteur soviétique). On opposait Mathiez à Alphonse Aulard, historien « réactionnaire », bien qu'on n'oublât pas que le président de la Société des Études Robespierriennes pouvait être considéré comme un allié temporaire, non pas comme un camarade fidèle. Dans leur recherche d'une identité marxiste rigoureuse, les jeunes et combattifs historiens soviétiques aspiraient à se distinguer de tous les autres courants culturels. D'après les mots que prononça Jakov Michajlovič Zacher à la conférence panrusse des historiens marxistes, « nous devons, d'une façon organisée et coordonnée, opposer notre point de vue marxiste au point de vue réactionnaire d'Aulard ainsi qu'à celui de Mathiez »<sup>8</sup>.
- 10 L'attaque contre l'École russe marqua une étape décisive dans la formation de la nouvelle historiographie soviétique. Je voudrais rappeler ici un texte significatif de cette lutte, pour son caractère érudit et parce que le très jeune auteur, Viktor Moiseevič Dalin, sera bien connu en France après la seconde guerre mondiale. En 1929, il publia, dans la revue *Istorik-marksist*, un long article sous le titre : *Le Stade manufacturier du Capitalisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les Travaux de l'École russe*<sup>9</sup>. Le caractère scientifique de l'étude ne saurait masquer le véritable objet du travail, à

savoir la démolition féroce de toute l'École russe et, particulièrement, de l'ouvrage en deux volumes d'Evgenij Viktorovič Tarle, qui avait paru en 1909 et en 1911, sur la classe ouvrière en France, à l'époque de la Révolution. Afin de montrer la pénétration du capitalisme, bien qu'il en fût à son stade manufacturier, à la veille de la Révolution, Dalin s'appuyait non seulement sur les textes de Marx et de Lénine, mais aussi sur l'historiographie française récente. Dans ce contexte il montrait bien connaître le gros livre de Lefebvre, *Les Paysans du Nord*, qu'il louait et citait plusieurs fois, en l'opposant à la conception « populiste » de Tarle, lequel niait le caractère capitaliste de la France d'avant la Révolution. La conclusion de Dalin était tranchante : « L'historiographie populiste a essuyé une défaite même dans l'étude de l'histoire de l'industrie en France ». En rééditant son article en 1970, Dalin a ajouté une note pour montrer que les derniers travaux français (dont les *Études orléanaises* de Lefebvre) confirment le poids du capitalisme manufacturier dans l'économie française à la veille de la Révolution.

## Révolution « bourgeoise » et révolution paysanne

- 11 1930 marqua un tournant dans l'historiographie soviétique en général et, ce qui nous intéresse ici, dans la lutte menée par les chercheurs bolcheviques contre l'École russe. 1930 fut aussi l'année de la rupture violente entre Mathiez et ses collègues soviétiques. L'admiration du professeur de la Sorbonne pour la Russie communiste et ses liens amicaux avec les chercheurs soviétiques sont bien connus. Comme on a pu l'observer, les honneurs qu'il recevait de Moscou « flattaient certainement beaucoup Mathiez, qui fut heureux que ses travaux pussent faire de l'ombre à ceux de son rival Aulard, dont *l'Histoire politique de la Révolution française* avait déjà été traduite en russe »<sup>10</sup>. En 1927, il écrivait dans sa revue :

Plus que jamais l'histoire de notre Révolution est à l'ordre du jour dans la Russie nouvelle. Les jeunes érudits groupés autour de MM. Pokrovski, Tarle, Riazanof, etc., se mettent à l'œuvre avec une ardeur joyeuse et beaucoup n'hésitent pas à faire le voyage de Paris pour documenter leurs recherches. Si les historiens français veulent se tenir au courant des travaux nombreux et dignes d'attention qui paraissent tous les jours, il leur faudra bientôt de toute nécessité apprendre la langue russe. Je n'ai jamais autant regretté qu'aujourd'hui de n'avoir pas profité de ma jeunesse pour acquérir cette connaissance indispensable<sup>11</sup>.

- 12 En 1930, après l'arrestation et l'exil de Tarle en Asie centrale, l'attitude de Mathiez envers le régime bolchevique connut un changement soudain et radical. En commentant brièvement l'article sur le 9 Thermidor par l'historien de Kazan', Michail Dmitrievič Bušmakīn (1882-1962), paru dans les *Annales historiques de la Révolution française*, il écrivit à propos des études sur la Révolution française en URSS : « Rien ne montre mieux qu'à l'heure actuelle, dans ce pays, l'Histoire a trop souvent cessé d'être indépendante et subit docilement la pression toute puissante de la politique qui lui impose ses concepts, ses préoccupations, ses mots d'ordre et jusqu'à ses conclusions »<sup>12</sup>. On possède aujourd'hui de nouveaux documents sur la polémique virulente qui s'engagea entre le professeur, chargé de cours à la Sorbonne et les chercheurs soviétiques<sup>13</sup>. La rupture était irréparable, la collaboration intellectuelle terminée. Les historiens bolcheviques se considéraient trahis par le savant « démocratique » qu'ils avaient honoré, en l'opposant au « réactionnaire » Aulard, et dont les livres avaient été mis à la disposition du lecteur russe.

- 13 Cela explique le ton dur et, pour ainsi dire, punitif de la nécrologie que l'organe du Parti communiste français, sous la plume de Jean Fréville, lui consacra, lors de sa mort soudaine (l'article parut aussi en russe dans la revue soviétique *Borba klassov*)<sup>14</sup>. Mathiez y était défini comme « un démocrate petit-bourgeois, un jacobin pétrifié en dehors du mouvement de l'Histoire vivante ». Il est vrai que « la Révolution russe avait d'abord attiré Mathiez qui l'admira sans la comprendre ». Mais ensuite, comme « il s'était depuis longtemps rangé aux côtés des défenseurs de la propriété privée », « le socialisme victorieux en URSS le détacha de l'URSS ». En considérant le socialisme « comme l'extension de la démocratie », Mathiez « n'admet le prolétariat que comme un allié et un appendice de la bourgeoisie en lutte contre ses ennemis ». Le jugement final en était sans appel : « Mathiez trahit véritablement les traditions révolutionnaires des Jacobins. Il se place objectivement du côté de l'Ancien Régime capitaliste. Il le défend dans ses conquêtes et dans ses œuvres contre les premières vagues de la révolution prolétarienne ».
- 14 Ayant perdu leur point de repère culturel en occident dans le domaine de la Révolution française, les chercheurs soviétiques avaient besoin d'autres savants qui ne fussent pas hostiles au régime communiste. C'est alors que l'on commença à découvrir et apprécier Lefebvre. Non qu'il fût inconnu dans les milieux savants de l'URSS ; mais il n'avait pas encore la renommée d'un Aulard ou d'un Mathiez : il était plutôt considéré comme un érudit s'occupant de sujets locaux. Lorsque Lefebvre publia, en 1932, *La Grande Peur* et surtout *Questions agraires au Temps de la Terreur*, les historiens soviétiques s'intéressèrent à lui d'autant plus que, dès le début de la collectivisation en URSS, la politique paysanne du gouvernement jacobin hantait pour ainsi dire les chercheurs communistes, qui s'interrogeaient sur l'attitude des diverses couches sociales de la campagne française envers les Robespierristes et sur l'efficacité des mesures annonaires mises en œuvre au temps de la Terreur.
- 15 L'ouvrage *Questions agraires au Temps de la Terreur*, fut traduit en russe et parut à Leningrad en 1936<sup>15</sup>. Les chercheurs soviétiques s'étant beaucoup occupés de la politique agraire des Jacobins, le livre suscita un vif intérêt. Je voudrais rappeler ici la longue préface de Pavel Pavlovič Ščegolev (1903-1936) à l'édition russe, parce qu'elle est un exemple intéressant de l'attitude des historiens soviétiques de l'époque, envers le successeur de Mathiez<sup>16</sup>. Le caractère principal du texte de Ščegolev est un enchevêtrement fort embrouillé de propositions idéologiques et de remarques concrètes. Dans presque chaque page, Lefebvre est à la fois loué et critiqué. Lefebvre « n'est pas marxiste » et donc « il a une idée tout à fait erronée du marxisme ». Mais il a le mérite de souligner certaines limites de Mathiez, dont le sentiment naïf d'admiration devant Robespierre n'aide pas à poser de manière exacte la question de la politique agraire des Jacobins. Tout en critiquant, avec juste raison, l'interprétation de Mathiez, Lefebvre ne réussit pas à comprendre le rôle de la paysannerie dans les révolutions bourgeoises du monde contemporain.
- 16 En jugeant la « révolution paysanne », à la fois anti-féodale et anti-capitaliste, révolutionnaire et conservatrice, il est loin des thèses d'Engels, de Lénine et de Staline qui ont montré, de manière scientifique, que la paysannerie a toujours joué un rôle fondamental dans la révolution bourgeoise, en contribuant à la victoire de la nouvelle société et en devenant ensuite la première victime du capitalisme. La partie centrale, à mon avis la plus intéressante, de la préface de Ščegolev est consacrée aux décrets de ventôse (février-mars 1794), qui annonçaient la confiscation des biens des suspects et

leur répartition entre les indigents. Il se dit d'accord avec l'interprétation qu'en avait proposée Lefebvre, d'après laquelle le caractère contradictoire et inachevé des lois de ventôse témoignait du véritable but des montagnards visant avant tout à contrecarrer la propagande radicale des Hébertistes. Ščegolev reconnaît à l'historien français le mérite de ne pas avoir surestimé l'importance sociale des décrets de ventôse ; et il est prêt aussi à admettre que Lefebvre a trouvé et publié de nouveaux documents bien instructifs, qui apportent des éclaircissements sur l'attitude de la paysannerie et la lutte de classes dans les campagnes. Ce qui ne le persuade pas c'est, encore une fois, l'interprétation générale de Lefebvre, qui ne saurait pas expliquer les raisons de la politique agraire contradictoire du gouvernement jacobin.

- 17 D'après Ščegolev, ce sont les racines sociales des Robespierriéristes qui expliquent, tout simplement, la faillite de la politique agraire du gouvernement jacobin. En tant que représentants de la petite bourgeoisie urbaine, les Robespierriéristes suscitèrent l'hostilité et la résistance, soit des paysans nantis, soit des couches plébéiennes des villages (paysans pauvres, journaliers, prolétaires). Seule la politique sociale des Hébertistes aurait pu conduire à la victoire complète de la révolution démocratique et assurer le triomphe de la « voie américaine » du développement de l'agriculture en France. Quoique, presque toujours formulées de manière dogmatique, les remarques de Ščegolev n'en témoignent pas moins d'une certaine volonté de dialogue culturel avec les savants « progressistes » de l'Occident.
- 18 Tout a changé à l'époque de la Grande Terreur, quand les répressions s'abattirent sur les meilleurs spécialistes soviétiques de la Révolution française. Ensuite, la guerre mondiale a contribué d'abord à affaiblir et puis à effacer presque complètement les relations culturelles entre historiens russes et français lesquelles, même après 1917, ne s'étaient point interrompues au moins dans le domaine des recherches sur la Révolution française. Il est bien connu que l'après-guerre aussi, caractérisé par la campagne féroce contre le « cosmopolitisme », ne fut pas favorable aux échanges culturels. Quelques livres étrangers arrivaient encore à Moscou, où ils n'étaient lus que dans les bibliothèques par un nombre restreint de spécialistes ; mais aucun historien soviétique ne pouvait voyager en Occident. Tout le monde sait, par exemple, que l'ouvrage célèbre de Boris Fëdorovič Poršnev sur les soulèvements populaires en France au XVII<sup>e</sup> siècle a été écrit en utilisant les matériaux conservés dans les archives et les bibliothèques soviétiques.
- 19 Après la mort de Staline et le début du « dégel », les liens entre les chercheurs soviétiques et leurs collègues occidentaux (du moins, ceux qui étaient considérés comme amis de l'URSS) se rétablirent peu à peu. Lefebvre, quoiqu'il fût devenu bien célèbre, n'a pu bénéficier que de façon partielle du nouveau climat culturel. En URSS on n'avait jamais cessé de lire ses ouvrages principaux, qui étaient quelques fois cités. Mais ce fut en Allemagne de l'Est que, pour la première fois, on honora le vieux professeur français en lui accordant, en 1955, le titre de membre correspondant de l'Académie allemande des sciences de Berlin ; et, à l'occasion de cette élection, la *Revue Historique de la République Démocratique* publia la traduction allemande de l'hommage à Lefebvre qu'avait écrit Albert Soboul dans *La Pensée*, lors du 80<sup>e</sup> anniversaire de son maître<sup>17</sup>. En URSS, dans les revues historiques, on ne rencontre que très rarement le nom de Lefebvre, presque toujours à propos de l'« École de Lefebvre » qui avait renouvelé les études sur l'histoire de la Révolution française. Il est étonnant, par exemple, que Lefebvre ne soit mentionné dans les deux articles sur l'historiographie française, qui

ont paru en 1954 dans *Questions d'Histoire*, ni dans le premier (signé par le membre du comité central du PCF, Roger Garaudy, et traitant des « tendances actuelles de l'historiographie bourgeoise en France »), ni dans l'autre, consacré à la conception et à la méthode des « historiens progressistes »<sup>18</sup>.

- 20 On ne se trompe pas si l'on dit que, dans la seconde moitié des années Cinquante, Lefebvre commença à être cité et honoré en URSS surtout grâce à ses disciples (dont Soboul, que l'on définissait déjà comme « historien communiste », tandis que son maître était considéré comme un « démocrate sincère »). Pour donner une idée du climat idéologique et culturel qui régnait encore en URSS, je me bornerai à signaler un article de 1961, paru dans *Questions d'Histoire* et dont l'auteur était Jakov Michajlovič Zacher, un spécialiste de la Révolution française, qui avait, lui-aussi, connu la machine infernale des répressions stalinienne. Il s'agissait d'une attaque violente et obtuse contre un « historien bourgeois », qui aurait montré une attitude ambiguë envers les savants « progressistes » de l'« École de Lefebvre (Soboul en France, Rudé et Cobb en Angleterre, Tønnesson en Norvège) » : les louanges que le vilain historien leur adressait n'étaient, selon Zacher, qu'« un rideau de fumée » auquel il avait recours pour jeter le discrédit sur la conception marxiste de l'Histoire. Le savant « bourgeois », accusé par Zacher, n'était autre que l'Américain Robert R. Palmer, celui qui avait promu la traduction anglaise de *Quatre-vingt-neuf*!<sup>19</sup>
- 21 Peu cité de son vivant en URSS, Lefebvre a connu une gloire posthume chez les historiens soviétiques dans les années Soixante, Soixante-dix et Quatre-vingt. On peut dire que les chercheurs les plus prestigieux ont conçu et réalisé leurs ouvrages en entamant un dialogue idéal avec le maître français disparu en 1959, qu'ils n'avaient jamais rencontré et dont les livres étaient appréciés et discutés. Cela ne veut pas dire que l'on ait été toujours d'accord avec ses conclusions ; en tout cas, on parlait souvent de ses thèses pour les vérifier ou bien pour les critiquer, mais presque toujours d'une manière féconde et constructive.
- 22 Après le « dégel », on a commencé à relire en URSS les travaux de l'*École russe*, consacrés à la question paysanne et aux classes populaires dans la Révolution française. La découverte des études sur le mouvement populaire, qui avaient paru en Russie avant 1917, survint après une triste éclipse sous le règne de Staline (quand on avait critiqué et ensuite ignoré la vieille historiographie). Cependant, tous les ouvrages de l'*École russe* ne furent pas réédités et mis à la disposition des lecteurs soviétiques. L'ont été les œuvres de Tarle, qui s'était soumis au régime bolchevique, en devenant un des académiciens les plus honorés et renommés de l'URSS. En ce qui concerne la paysannerie et la question agraire, on a préféré parler d'un vieux livre, longtemps oublié, qui peut être considéré comme une contribution mineure, mais pas inutile, à l'histoire sociale de la Révolution.
- 23 Il s'agit de l'ouvrage du révolutionnaire anarchiste Pëtr Alekseevič Kropotkin, *La Grande Révolution française (1789-1793)*, qui parut en français, anglais et allemand en 1909, en italien deux ans après (Mussolini en fut le traducteur) et enfin en russe en 1914. Aulard consacra au livre un compte rendu chaleureux, en le jugeant « très sérieux, très sage, très intéressant, plein de faits et d'idées », et en louant « son originalité » et « sa beauté ». Tout en signalant l'erreur de Kropotkine dans l'interprétation du décret du 14 août sur le partage des biens communaux, Aulard reconnaissait la compétence et l'érudition de Kropotkin, qui avait le mérite d'esquisser une nouvelle histoire des mouvements populaires pendant la Révolution. Peut-être avait-il « tort de dire que ce sujet n'a pas

encore été traité », Jaurès et Michelet s'en étant déjà occupé ; néanmoins, « il faut reconnaître que Kropotkine a une façon originale d'observer et de montrer ce peuple des ouvriers et des paysans : il a pris un soin tout particulier de faire voir que la Révolution, en tant qu'elle améliora la condition des hommes, fut surtout son œuvre »<sup>20</sup>.

- 24 Lénine aussi aimait et admirait le livre de Kropotkine, qu'il fit rééditer en 1919, en Russie soviétique. D'après Dalin, « Lénine appréciait et distinguait le travail de Kropotkine précisément parce qu'il y avait trouvé ce qu'il n'avait pu trouver dans l'*Histoire politique* d'Aulard et même chez Jaurès : la mise en valeur du caractère populaire de la Révolution, surtout pendant la période de la Convention »<sup>21</sup>. Une nouvelle édition soviétique du livre parut à Moscou en 1979, avec un commentaire savant et un essai de Viktor Dalin sur Kropotkin historien de la Révolution française<sup>22</sup>.
- 25 Dalin, lui aussi, avait été victime de la tyrannie inhumaine de Staline. Il fut victime, encore une fois, de l'étouffante atmosphère culturelle qui régnait en Union Soviétique avant la *perestrojka*. Quand Dalin mourut, en 1985, *La Revue Soviétique d'Histoire Moderne et Contemporaine* publia une nécrologie qui ne disait mot de ses avatars politiques dans les années Trente et Quarante<sup>23</sup>. Au contraire, Claude Mazauric en parla dans les *Annales historiques de la Révolution française* :

L'année 1936 fut pour Victor Daline le début d'une fantastique épreuve. Sous des prétextes dont je n'ai pu connaître le détail et dont il ne parlait pas, mais peut-être en raison de ses liens avec Loukhine lui-même lié à Boukharine et d'autres qu'on qualifiait « d'ennemis du peuple », en tout cas comme des milliers d'hommes de la génération des révolutionnaires de la première heure, Daline fut victime de la paranoïa répressive de Staline et de l'appareil de sécurité que ce dernier avait peu à peu édifié. Daline ne retrouva de liberté relative qu'en 1947, onze ans après !<sup>24</sup>

- 26 Dans l'édition de 1979 du livre de Kropotkine, que Dalin a promu et éditée, on trouve plusieurs références à l'œuvre historique de Lefebvre sur laquelle les rédacteurs s'appuient pour montrer la validité des intuitions du révolutionnaire russe. En effet, Kropotkin a compris, dès les années Soixante-dix du XIX<sup>e</sup> siècle, l'importance du mouvement populaire pendant la Révolution et, particulièrement, des révoltes paysannes, à la veille et après 1789. Il eut aussi le mérite de s'apercevoir de la nouveauté de l'œuvre historique d'Hippolyte Taine, en lui consacrant en 1878 un long compte rendu qu'il ne réussit pas à publier et qui ne sera édité qu'en 1979<sup>25</sup>. Kropotkin n'a jamais cessé de reconnaître la valeur scientifique des *Origines* de Taine, malgré les divergences radicales avec sa conception politique et idéologique (ce qui témoigne de sa probité intellectuelle). Le 5 mars 1902 il écrivit à Max Nettlau :

Si les châteaux n'avaient pas brûlé dès mai 1789, il n'y aurait pas eu de prise de la Bastille en juillet, ni la nuit du 4 août. Et en disant cela, j'ai l'avantage d'être avec Taine – le seul, sauf un peu Karéeff (qui est du même avis), qui ait étudié les mouvements précédant la révolution du 14 juillet. ('Je connais 300 émeutes avant le 14 juillet', dit Taine qui n'en connaît forcément qu'une petite partie, la plupart des 'matériaux féodaux' ayant été brûlée.) La Jacquerie, commencée dès 1788 et jusqu'en 1793, les six Jacqueries dont parle Taine, furent le fonds sur lequel se développa la Révolution et sans lequel il n'y aurait eu aucune Révolution<sup>26</sup>.

- 27 Kropotkin, donc, avait depuis longtemps souligné la nécessité d'étudier les révoltes paysannes de la première moitié de 1789, afin de comprendre les débuts et le déroulement de la Révolution. Dans son *Histoire de la Révolution*, il écrit, en conclusion du chapitre consacré au mouvement paysan, avant la prise de la Bastille, que c'est sous l'influence de la terreur panique suscitée par les soulèvements dans les campagnes que

« l'Assemblée nationale se réunit le soir du 4 août afin de discuter les mesures pour la répression des révoltes, et se termina en proclamant en principe l'abolition des droits féodaux »<sup>27</sup>. Une note des deux rédacteurs soviétiques ne manque pas de signaler que le travail de Lefebvre sur la « *Grande Peur* » a confirmé et précisé cette intuition de Kropotkin<sup>28</sup>. Dalin aussi, dans son essai, souligne que les ouvrages célèbres de l'historien français, ainsi que les travaux des chercheurs soviétiques, montrent que les révoltes agraires ont été une des composantes fondamentales du processus révolutionnaire<sup>29</sup>. Lefebvre est cité encore quelques fois, dans cette réédition du livre de Kropotkin, à propos d'autres faits et problèmes de la Révolution française<sup>30</sup>.

- 28 Le dialogue que les historiens soviétiques entamèrent avec Lefebvre après sa mort a porté surtout, pour des raisons bien compréhensibles, sur la question agraire et paysanne. Ce même sujet a suscité de nouveau en URSS un très vif intérêt dès le début des années Soixante. C'est alors seulement que quelques chercheurs soviétiques eurent la possibilité de voyager à l'étranger et de travailler dans les bibliothèques et les archives françaises. En 1962, un maître assistant de l'Université de Moscou, Anatolij Vasilévič Ado, se rendit pour dix mois en mission scientifique à Paris où il voulait rassembler des matériaux sur le mouvement paysan pendant la Révolution. Ado, né à Kazan, en 1928, dans une famille d'origine suédoise, s'était formé à Moscou où il avait commencé à travailler sous la direction de Poršnev. Le long séjour parisien fut bien fructueux pour ce chercheur de valeur (à mon avis, le meilleur historien soviétique de la Révolution française), qui pouvait puiser la documentation aux archives françaises (une chose stupéfiante pour un historien soviétique après les années Vingt). À Paris, Ado se lia d'une amitié forte et durable avec Soboul, dont il avait édité un recueil d'articles en russe. Il a décrit dans les lettres à sa femme son premier rendez-vous avec Soboul et les autres impressions parisiennes<sup>31</sup>. En 1971, trois ans après la soutenance de sa thèse de doctorat (dont le jury se composait entre autres de Dalin et de Poršnev), Ado publia un gros livre sur le mouvement paysan pendant la Révolution française, réédité en 1987, qui est avant tout une superbe chronique des révoltes agraires de 1789 à 1794<sup>32</sup>. Il est un des historiens soviétiques moins marqués par la sujétion idéologique, comme l'a admis même un critique américain lors de la parution de la première édition russe du livre<sup>33</sup>.
- 29 L'auteur le plus cité et utilisé dans l'ouvrage du professeur de Moscou est précisément Lefebvre. Ado connaît bien et apprécie beaucoup les études de l'historien français, tout en s'écartant de lui en ce qui concerne l'interprétation générale du rôle de la paysannerie dans la Révolution. Les thèses du chercheur soviétique ont été bien connues des savants français dès que Soboul les a présentées de façon claire et détaillée dans sa revue<sup>34</sup>. Je voudrais les résumer ici par les mots d'un fragment inédit que l'on a trouvé parmi les papiers d'Ado : « L'auteur soutient la thèse de l'autonomie relative du courant révolutionnaire paysan par rapport à la direction politique bourgeoise de la Révolution. Il polémique cependant contre l'interprétation de la 'révolution paysanne' de 1789-1794, en tant que phénomène conservateur et archaïque par sa forme et son contenu »<sup>35</sup>.
- 30 Ado était persuadé que la « révolution paysanne », dont avait parlé Lefebvre, s'inscrivait parfaitement dans le mouvement général de la révolution urbaine, malgré son autonomie relative, et que ses étapes fondamentales se sont déroulées selon le rythme général de la révolution bourgeoise et anticapitaliste. La paysannerie représentait une force révolutionnaire non seulement puissante et dynamique, mais

aussi mue par des buts qui tendaient objectivement au progrès économique et social. Ado n'était pas d'accord avec la thèse célèbre de Lefebvre, d'après laquelle la révolution paysanne, tout en se développant dans le cadre de la Révolution française, devait être considérée autonome « quant à l'origine », « par ses procédés et ses démarches », « mais autonome surtout par des tendances anti-capitalistes »<sup>36</sup>.

31 L'interprétation d'Ado rouvrait la vieille controverse : les résultats agraires de la Révolution avaient-ils contribué, par la diffusion de la petite propriété paysanne, à freiner le développement industriel et capitaliste de la France au XIX<sup>e</sup> siècle ? L'historien soviétique le niait, en affirmant avec force que le retard de l'évolution économique de la France, par rapport à l'Angleterre, serait dû non aux conquêtes du mouvement paysan, mais au contraire à sa victoire limitée et partielle, non à ce que les petits paysans ont su imposer à la Révolution, mais à ce qu'ils n'ont pu obtenir dans leur lutte contre la grande propriété foncière.

32 En présentant aux savants occidentaux cette thèse d'Ado, Soboul s'interrogeait sur la spécificité de la « voie française » du développement capitaliste, par rapport à la « voie américaine » (dont avait parlé Lénine) caractérisée par le libre essor de la petite et moyenne propriété indépendante :

La persistance de la grande propriété exploitant par métayage ou petit fermage, et donc de la rente foncière traditionnelle, souvent aggravée dans les pays de petite culture de l'Ouest et du Sud-Ouest par la survivance de la dîme (néo-dîme ou dîme bourgeoise), apparaît comme un aspect fondamental. C'est de cette grande propriété 'rétrograde' que vient le frein à la pénétration capitaliste dans les campagnes, bien plus que des petits ou moyens producteurs, quel qu'ait été l'attachement de larges secteurs de la petite paysannerie aux traditions communautaires.

33 Si, comme le suggérait Ado, « les aspects négatifs de l'évolution capitaliste de la France au XIX<sup>e</sup> siècle proviennent moins de ce que la petite paysannerie a su imposer à la révolution bourgeoise (persistance de la communauté rurale), qu'à ce qu'elle n'a pu lui arracher : la destruction de la grande propriété et la disparition de la rente foncière », alors il fallait réfléchir sur l'idée même de « révolution bourgeoise » :

Si le problème du passage du féodalisme au capitalisme présente des traits communs, rapportés à une évolution tendancielle théorique, chaque cas concret offre des formes spécifiques propres, difficilement réductibles à un modèle type de révolution bourgeoise. Rejetant ainsi tout recours à une quelconque méthode ou théorie du modèle, ne conviendrait-il pas de cesser d'ériger la Révolution française en 'révolution bourgeoise classique' ? Pour en mieux souligner les caractères spécifiques irréductibles, ne pourrait-on dès lors la qualifier de « révolution paysanne-bourgeoise »<sup>37</sup> ?

34 Fasciné par les thèses d'Ado, Soboul se détachait de l'interprétation classique de Lefebvre sur les caractères et le rôle de la révolution paysanne. Cette dernière, malgré certains traits conservateurs et rétrogrades de la mentalité de ses acteurs, aurait été une puissante force motrice de la révolution bourgeoise, puisqu'elle tendait objectivement à la destruction des reliquats féodaux et au triomphe du capitalisme; et c'est de son succès qu'en dernière analyse dépendait le destin de la Révolution. Ainsi se comprennent les mots que Soboul a écrits dans sa préface aux Actes du Colloque Mathiez-Lefebvre de novembre-décembre 1974, en évoquant encore une fois les recherches d'Ado :

Lefebvre a ouvert la voie : quoi d'étonnant si, bientôt vingt ans après sa disparition, certains de ses résultats paraissent dépassés ? [...] S'agissant de l'essentiel de

l'œuvre de Lefebvre, l'histoire agraire de la Révolution, et de son thème fondamental, l'autonomie de la révolution paysanne dans le cadre de la révolution bourgeoise, une large recherche documentaire entreprise à la lumière d'une réflexion théorique renouvelée ne permettrait-elle d'esquisser une nouvelle perspective ? C'est ce qui ressort de la thèse de l'historien soviétique, Ado, sur *Le Mouvement paysan pendant la Révolution française* (1971). Les aspects négatifs de l'évolution du capitalisme dans l'agriculture française au XIX<sup>e</sup> siècle, proviendraient moins de ce que la petite paysannerie a su imposer à la révolution bourgeoise, comme l'affirme Lefebvre, à savoir la persistance de la communauté rurale traditionnelle, que de ce qu'elle n'a pas pu lui arracher : la destruction de la grande propriété et la disparition de la rente foncière<sup>38</sup>.

- 35 Tandis que Soboul s'éloignait de son maître, sur la question fondamentale de la révolution paysanne, Ado s'est montré enclin à se rapprocher de Lefebvre vers la fin de sa vie, du moins en soulignant de plus en plus l'importance cardinale des études de l'historien français pour la découverte de l'autonomie et des traits spécifiques du mouvement paysan pendant la Révolution. En témoigne, par exemple, son rapport sur l'historiographie du mouvement paysan au colloque sur le bicentenaire de la Révolution française qui s'est déroulé à Leipzig en 1990<sup>39</sup>. Sur une autre question historique, Ado a discuté avec Lefebvre en lui adressant des objections qui, à mon avis, sont formulées sur un ton scolaire et stéréotypé. Il s'agit du problème de la crise générale qui a mûri dans la société française à la veille de 1789 et a marqué le début de la Révolution. Ado oppose à la description par Lefebvre des différentes étapes du drame historique (révolte nobiliaire, révolution bourgeoise, intervention des masses populaires) le concept de «situation révolutionnaire», qu'a formulé Lénine et qu'il considère comme la plus rigoureuse approche scientifique de la question<sup>40</sup>.
- 36 Cette démarche scolaire, qui n'occupe qu'une place secondaire dans l'œuvre d'Ado, est le trait fondamental d'un autre historien soviétique de la Révolution, Al'bert Zacharovič Manfred, dont les travaux n'élargissent pas nos connaissances et ne stimulent pas notre réflexion. Dans sa synthèse de 1950, rééditée en 1956, et dans ses articles (dont il faut signaler en particulier l'étude de 1969 sur la nature du pouvoir jacobin) il propose une interprétation monolithique et triomphaliste du processus révolutionnaire<sup>41</sup>. D'après Manfred, il ne faut pas morceler la Révolution, qui fut un processus unitaire, en une série de révolutions autonomes. Tous les événements de 1789-1794 font partie d'une révolution, qui ne pouvait qu'être bourgeoise, mais qui était démocratique-bourgeoise, c'est à dire populaire. Le Jacobinisme, par-delà l'origine sociale de ses représentants, fut l'expression du bloc de la bourgeoisie démocratique, de la paysannerie et de la plèbe urbaine. Les Jacobins, quoiqu'ils ne fussent pas un parti paysan, n'en représentaient et ne défendaient pas moins les intérêts de la paysannerie. En s'appuyant sur les textes de Lénine, Manfred considère la dictature jacobine comme la dictature démocratique révolutionnaire des couches populaires.
- 37 Pareille interprétation romantique et lyrique explique les remarques critiques que Manfred a formulées à l'égard des travaux de Lefebvre. L'historien soviétique loue, il est vrai, l'attention que Lefebvre consacre à la paysannerie et aux révoltes paysannes en 1789 ; et il admire aussi le défenseur de Robespierre, qui a continué le combat de Mathiez contre les détracteurs de l'Incorruptible. Cependant Manfred n'accepte ni la conception générale, ni certaines conclusions des recherches de Lefebvre (par exemple, l'interprétation des décrets de ventôse, que l'historien soviétique considère comme l'expression du programme égalitaire des Jacobins).

- 38 D'après Manfred, le marxisme et l'expérience de la Révolution d'Octobre auraient exercé une forte influence positive sur Mathiez et Lefebvre, bien qu'ils ne puissent pas être définis comme « historiens marxistes ». Il l'a écrit en 1976, peu de temps avant son décès, dans un article sur certaines tendances de l'historiographie étrangère, qui a paru dans *Kommunist* (la revue théorique du PCUS)<sup>42</sup>. En rappelant ce que dit Fernand Braudel lors de sa visite scientifique à Moscou, (« si l'on me qualifie de savant bourgeois, je m'en irai et ne parlerai pas »), Manfred s'est interrogé sur le droit d'adresser le terme « historiens bourgeois » à ceux qui ne sont pas des marxistes militants. Malgré cet effort sincère et louable de penser selon des catégories moins dogmatiques, Manfred appartient au grand nombre d'historiens soviétiques qui, tout en possédant une érudition admirable, n'ont pas réussi (ou n'ont pas osé) s'affranchir des formules idéologiques apprises à l'école et à l'université.

## Napoléon et le legs de la Révolution

- 39 Jacques Godechot a écrit:

Ainsi Georges Lefebvre n'est pas seulement, comme on se le figure quelquefois, l'historien des paysans pendant la Révolution. Sans doute est-ce aux paysans pendant la Révolution qu'il a consacré ses œuvres les plus originales ; c'est dans le domaine de l'histoire sociale que son influence a été, et demeure, la plus profonde. Mais il ne faut pas oublier que pendant plus de vingt-cinq ans, depuis précisément qu'il a accédé à la présidence de la Société des Études Robespierriennes, jusqu'à sa mort, c'est surtout l'histoire de la réaction thermidorienne, du Directoire, du Consulat, de l'Empire qui a occupé son temps. Depuis 1932, en effet, si on excepte la réédition de *La Révolution*, il n'a publié qu'un ouvrage, *Quatre-vingt-neuf*, dans la ligne de ses premières recherches, tous les autres concernent l'époque postérieure à la chute de Robespierre. Bien que ces études n'aient point eu pour base, comme les précédentes, des recherches dans les dépôts d'archives, elles n'en marquent pas moins d'une manière indélébile l'historiographie de la période révolutionnaire et impériale. [...] Georges Lefebvre est certes l'historien des paysans français. Mais il est aussi, et presque autant, celui de Napoléon<sup>43</sup>.

- 40 Plus récemment, l'historien italien Luigi Mascilli Migliorini, auteur d'un ouvrage imposant et érudit sur Napoléon, a affirmé que la biographie qu'a écrite Georges Lefebvre « può essere forse considerata la maggiore biografia dedicata nel Novecento a Napoleone »<sup>44</sup>. Quel a été l'écho du *Napoléon* de Lefebvre en Union Soviétique ? Il est bien connu que Manfred, dont je viens d'évoquer les études sur la Révolution et le Jacobinisme, a consacré en 1971 au personnage historique de Napoléon Bonaparte un gros livre, réédité plusieurs fois<sup>45</sup>. En ce cas le dialogue intellectuel avec Lefebvre n'a même pas pu s'amorcer en raison des divergences bien profondes entre les deux historiens. Le *Bonaparte* de Manfred est le fils des Lumières et le soldat de la Révolution, qui a contribué à abattre l'Ancien Régime en Europe pour se transformer ensuite en héritier infidèle du legs révolutionnaire. Manfred est persuadé que Napoléon « fut un des représentants les plus éminents de la bourgeoisie à une époque où elle était encore une classe jeune, audacieuse, ascendante » et qu'« il a incarné d'une manière la plus complète tous les traits forts propres à la bourgeoisie à cette époque-là, mais aussi toutes les limites et tous les vices qui lui étaient déjà inhérents à son stade initial »<sup>46</sup>.
- 41 Encore une fois, une image simpliste qui, cela va de soi, ne coïncide guère avec le portrait esquissé par Lefebvre dans son livre de 1935, où le tempérament autoritaire et ambitieux de Bonaparte joue un rôle important, voire essentiel, dans les guerres de

conquête napoléoniennes qui ne visaient plus – à la différence des campagnes militaires jacobines – à se contenter des « frontières naturelles ». L'attitude de Lefebvre envers son personnage peut être résumée par les mots qu'il a écrits dans la préface à la traduction italienne de son *Napoléon* :

Io dirò dunque di essermi proposto non già di esaltare o di denigrare Napoleone, ma di comprenderlo e di spiegarlo, se è possibile. Condivido l'ammirazione comune che il suo genio ispira, ma a mio parere tale ammirazione non implica necessariamente la simpatia; questa io la riserbo a coloro che, perfezionando il sapere e la tecnica, si adoperano a difendere l'umanità dalle forze della natura e, volgendole a suo vantaggio, ad accrescerne la potenza e la libertà; la riserbo a coloro che, compassionando il destino dell'uomo, cercano di renderlo migliore; a coloro infine che si sforzano di strapparli alla servitù e all'oppressione<sup>47</sup>.

- 42 Sur Napoléon et son œuvre, entre Manfred et Lefebvre ne pouvait que s'entamer un dialogue de sourds. En effet, l'historien soviétique cite peu de fois l'étude de Lefebvre, en l'utilisant surtout sur des questions secondaires et en évitant de discuter avec lui. Dans les années Trente, Evgenij Tarle avait, lui aussi, esquissé un portrait historique de Napoléon qui, malgré le ton parfois exagéré, me semble bien plus vif et perspicace, et moins dogmatique, que la biographie qu'a écrite Manfred<sup>48</sup>. Paru un an après le livre de Lefebvre, l'ouvrage de Tarle est moins loin de l'interprétation de Lefebvre que celui de Manfred. Il est vrai que, dans la préface à sa biographie de Napoléon, l'académicien soviétique définit l'ouvrage de Lefebvre « bien plus objectif et scientifique » que les autres livres français de ces années-là portant sur le même sujet<sup>49</sup> ; mais, après cet hommage rituel, il préféra suivre son chemin et offrir sa propre interprétation de Napoléon et de la France napoléonienne. De fait, c'est l'historien de la paysannerie et de la question agraire qui a intéressé et passionné le plus, les savants soviétiques ; dans ce domaine Georges Lefebvre a contribué, après sa mort, à stimuler et à vivifier les recherches au delà du rideau de fer.

---

## NOTES

1. Georges LEFEBVRE, *Les Paysans du Nord pendant la Révolution française*, Préface d'Armando Saitta et Albert Soboul, Bari, Laterza, 1959, p. XI.
2. Sur Kareev et l'École russe, voir Ettore CINNELLA, « La Francia rivoluzionaria di Kareev e di Tarle », dans *Francia e Russia allo Specchio. Cultura, Politica e Storiografia (1789-1917)*, a cura di Cristina Cassinae Antonello Venturi, Pisa, Edizioni ETS, 2008, p. 83-100, et G. CIGLIANO, « Rivoluzione francese e Storia universale nella Russia zarista », *Studi storici*, 2007, n° 3, p. 733-760.
3. Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, Paris, PUF, 1954, p. 201 (l'article « Répartition de la Propriété et de l'Exploitation foncières à la fin de l'Ancien Régime » paru en 1928 dans la *Revue d'Histoire moderne*).
4. Georges LEFEBVRE, « Pro domo », *AHRF*, XIX, 1947, p. 189.
5. Vladimir A. DOUNAEVSKI, « L'Historiographie soviétique de la Grande Révolution française (1789-1799). Principales étapes », dans *La Storia della Storiografia europea sulla Rivoluzione francese (Relazioni Congresso - maggio 1989)*, III, Roma, Istituto Storico Italiano per l'Età moderna e

contemporanea, 1991, p. 217. Dans leur hommage à Georges Lefebvre, Vjačeslav Petrovič Volgin et Albert Zacharovič Manfred ont écrit : « La question agraire constitue un problème central dans la Révolution bourgeoise du XVIII<sup>e</sup> siècle. [...] Dans l'élaboration de ce sujet, Georges Lefebvre voyait ses prédécesseurs parmi les historiens de l'École russe. Il se référait aux ouvrages de N.I. Kareeff et surtout à ceux de I.V. LOUCHITSKI et de M. KOVALEVSKI. Cf. V. VOLGUINE, A. MANFRED, « Hommage des Historiens soviétiques à Georges Lefebvre », *En Hommage à Georges Lefebvre (1874-1959)*, Nancy, Imprimerie Georges Thomas, 1960, p. 127.

6. Cité par T. KONDRATEVIA, *Bolcheviks et Jacobins. Itinéraires des Analogies*, Paris, Éditions Payot, 1989, p. 200.

7. Sur Lukin, que ses disciples ont toujours eu tendance à présenter sous un jour favorable, voir le récent portrait critique par A. V. ČUDINOV, « Istorik vojujuščij : N. M. Lukin » [trad. fr. *L'historien militant : N. M. Lukin*], *Istorik i Vlast' : Sovetskie Istoriki Stalinskoj Epochi* [trad. fr. : *L'historien et le pouvoir : les historiens soviétiques à l'époque de Staline*], Izdatel'skij centr « Nauka », Saratov 2006, p. 199-250.

8. Cité par T. KONDRATIEVA, *op.cit.*, p. 201.

9. Réédité dans VICTOR M. DALIN, *Ljudi i Idei. Iz Istorii revoljucionnogo i socialističeskogo Dviženija vo Francii* [trad. fr. : *Hommes et idées. Pages d'histoire du mouvement révolutionnaire et socialiste en France*], Nauka, Moskva 1970, p. 294-343.

10. James FRIGUGLIETTI, *Albert Mathiez, Historien révolutionnaire (1874-1932)*, Traduit de l'Anglais par Marie-Françoise Pernot, Avant-propos de Jacques Godechot, Paris, Société des Études Robespierriennes, 1974, p. 211.

11. Albert MATHIEZ, « Les Travaux russes sur l'Histoire de la Révolution Française », *AHRF*, IV, Janvier-décembre 1927, p. 589.

12. M. BOUCHEMAKINE, « Le Neuf Thermidor dans la nouvelle Littérature historique », *AHRF*, VII (1930), p. 401 (note de rédaction écrite par A. Mathiez).

13. « Polemika Albera Matéza s sovetskimi Istorikami. 1930-1931 gg. Predislovie V. A. Dunaevskogo » [trad. fr. : *La Polémique d'Albert Mathiez avec les Historiens soviétiques. Préface de V. A. Dunaevskij*], *Novaja i novejšaja Istorija*, 1995, n° 4, p. 199-211.

14. J. FREVILLE, « Mathiez, Historien de la Révolution française », *L'Humanité*, 8 Mars 1932, p. 3.

15. Ž. LEFREV, *Agrarnyj vopros v epochu Terrora (1793-1794)*, Pervod K. I. Ratkevič, Redakcija i vstupitel'naja stat'ja prof. P. P. Ščegoleva, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, Leningradskoe otdelenie, Leningrad, 1936.

16. *Ibid.*, p. 3-21.

17. Albert SOBOUL, « Zum 80. Geburtstag von Georges Lefebvre », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1955, H. 1, p. 124-130.

18. *Voprosy istorii*, 1954, n° 4, p. 182-190.

19. Ja. M. ZACHER, « Buržuaznyj istorik o novejšich zarubežnych marksistskich rabotach po Francuzskoj revoljucii konca XVIII veka », *Voprosy istorii*, 1961, n° 7, p. 195-196. Quand Zacher mourut, en 1963, les *Annales historiques de la Révolution française* ont publié une double nécrologie, dont les auteurs étaient Richard Cobb et Albert Soboul. Ce dernier se conduisit en véritable « historien communiste », en mentionnant d'une manière sibylline et ridicule les avatars judiciaires de Zacher en URSS : « L'activité scientifique de J. Zacker connut une interruption de plus de quinze ans. Ses convictions révolutionnaires n'en furent pas entamées, il n'en conçut aucune amertume. Après tant d'épreuves, il se remit au travail » (*AHRF*, XXXV, Juillet-Septembre 1963, p. 400).

20. *La Révolution française*, LVII, 1909, p. 272-276.

21. Victor DALINE, « Lénine et le Jacobinisme », *AHRF*, Janvier-Mars 1971, p. 104.

22. P. A. KROPOTKIN, *Velikaja Francuzskaja Revoljucija. 1789-1793* [trad. Fr. : *La Grande Révolution française. 1789-1793*], Primečanija A. V. Gordona i E. V. Starostina, Statí V. M. Dalina i E. V. Starostina, Nauka, Moskva, 1979.
23. « Viktor Moiseevič Dalin », *Novaja i novejšaja Istorija*, 1985, n° 6, p. 209-210.
24. Claude MAZAURIC, « Autour de l'œuvre et de la Vie de Victor Daline (1902-1985) », *AHRF*, Janvier-Mars 1986, p. 88. D'après le témoignage de Miklós Kun, petit-fils du chef de la République soviétique hongroise de 1919 et disciple de Dalin, ce dernier avait collaboré avec Béla Kun et milité dans l'opposition de gauche au cours les années Vingt : « Pour une raison que j'ignore, Daline a toujours été très taciturne en évoquant la période entre 1925 et 1928. Tout ce qu'il a reconnu, c'est qu'il n'a pas seulement fait partie de l'Opposition de 1923-1924, mais qu'il a également participé à l'Opposition unifiée. 'Depuis, mon opinion a beaucoup changé', m'a-t-il répondu vivement quand, une fois, je lui ai dit que, d'après moi, dans la situation historique donnée, il avait eu parfaitement raison de rejoindre l'Opposition » dans M. KUN, « Victor Daline – opposant », *Cahiers Léon Trotsky*, 38, juin 1989, p. 10.
25. Voir P. A. KROPOTKIN, *Velikaja Francuzskaja Revoljucija*, p. 455-466.
26. D. NOVAK, « Une lettre inédite de Pierre Kropotkine à Max Nettlau », *International Review of Social History*, Volume IX - 1964 – Part. 2, p. 279.
27. P. A. KROPOTKIN, *Velikaja Francuzskaja Revoljucija*, p. 93.
28. *Ibid.*, p. 519.
29. *Ibid.*, p. 487-488.
30. *Ibid.*, p. 533 et 551.
31. Voir V. P. SMIRNOV, « Anatolij Vasilévič Ado : Čelovek, Prepodavatel', Učenyj (1928-1995) » [trad. Fr. : A. V. Ado : *l'homme, le professeur, le savant (1928-1995)*], *Novaja i novejšaja Istorija*, 1997, n° 1, p. 199.
32. Anatoli V. ADO, *Krestjane i Velikaja francuzskaja Revoljucija. Krestjanskoe Dviženie v 1789-1794 gg.*, izdanie vtoroe, dorabotannoe i dopolnennoe, Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, Moskva 1987. La traduction française vit le jour en 1996, quelques mois après la mort de l'auteur.
33. « *The Peasant Movement is much less dogmatic than most Soviet scholarship* » (compte-rendu par Robert F. BYRNES dans *The American Historical Review*, February 1975, p. 123-124).
34. Albert SOBOUL, « Sur le Mouvement paysan dans la Révolution française. À propos d'une thèse récente », *AHRF*, Janvier-Mars 1973, p. 85-101.
35. Cité par P. SMIRNOV, « Anatolij Vasilévič Ado », p. 208.
36. Voir surtout les deux conférences de décembre 1932 « La Révolution et les paysans », Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, p. 246-268.
37. Albert SOBOUL, « Sur le Mouvement paysan dans la Révolution française », *art. cit.*, p. 100-101.
38. *Voies nouvelles pour l'Histoire de la Révolution française. Colloque Albert Mathiez – Georges Lefebvre (30 Novembre – 1<sup>er</sup> Décembre 1974)*, Préface par Albert Soboul, Paris, Bibliothèque Nationale, 1978, p. 10-11.
39. Voir « Iz naučnogo nasledija A. V. Ado. Krestjanskoe dviženie vo vremja Francuzskoj revoljucii (Istoriografičeskie itogi) », *Vestnik Moskovskogo Universiteta. Serija 8. Istorija*, 1996, n° 5, pp. 14-26.
40. Anatoli V. ADO, *Krestjane i Velikaja francuzskaja Revoljucija*, p. 77.
41. Ses écrits principaux sont recueillis dans A. Z. MANFRED, *Velikaja francuzskaja Revoljucija* [trad. Fr. : *La Grande Révolution française*], *Otvetstvennyj redaktor V. M. Dalin*, Moskva, Nauka, 1983.
42. *Ibid.*, p. 412-422.
43. Jacques GODECHOT, « Georges Lefebvre, Historien du Directoire, du Consulat et de l'Empire », dans *Hommage à Georges Lefebvre (1874-1959)*, *op. cit.*, p. 31.
44. Luigi MASCILLI MIGLIORINI, *Napoleone*, Salerno Editrice, Roma, 2001, p. 455-456, note 37.

45. A. Z. MANFRED, *Napoleon Bonaparte*, pjatoe izdanie, Mysl', Moskva, 1989. À Manfred et à Napoléon est consacré un numéro de l'*Annuaire français*, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'historien soviétique : *Francuzskij ežegodnik 2006 : Napoleon i ego vremja. K 100-letiju A. Z. Manfreda (1906-1976)*, KomKniga, Moskva, 2006.
46. *Ibid.*, p. 694.
47. Georges LEFEBVRE, *Napoleone*, Presentazione di Armando Saitta, Laterza, Bari, 1960, p. 2.
48. Réédité dans E. V. TARLE, *Sočinenija v dvenadcati tomach* [Œuvres en douze volumes], Tom VII, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, Moskva, 1959, p. 11-431.
49. *Ibid.*, p. 406.
- 

AUTEUR

ETTORE CINNELLA

Université de Pise

# Témoignage

Claude Mazauric

---

- 1 Rien ne m'a plus réjoui que l'annonce d'une journée organisée par l'IHRF, consacrée à étudier l'œuvre et l'action de Georges Lefebvre sous l'éclairage de ce bel intitulé : *Georges Lefebvre au travail ; le travail de Georges Lefebvre*. Outre la nouveauté radicale de cette rétrospection critique qui met au centre de l'interrogation la notion de « travail », le simple fait de s'intéresser aux travaux de Lefebvre et à son action de direction des études dites « révolutionnaires », tranche avec les préjugés et médisances véhiculées à son propos par beaucoup d'essayistes de bonne (en est-il ?) ou de mauvaise foi. Songez à ce qu'on peut lire depuis 1988 dans le *Dictionnaire critique de la Révolution française* sous la plume de Furet : « *Grand spécialiste, grand érudit, Georges Lefebvre reste un historien étroit, imbattable sur un cote d'archives mais étranger aux grands textes qui balisaient son domaine de recherches* (N.B. Quand on pense que c'est Lefebvre qui a réédité *Tocqueville* chez Gallimard, *Buonarroti* aux Éditions sociales, et à l'originalité pour l'époque, de son cours d'historiographie préfacé par Braudel et Soboul, publié en 1971 chez Flammarion, on reste confondu devant de telles affirmations !). Et d'ajouter : « *De ce fait beaucoup de questions fondamentales posées par la Révolution française lui ont échappé (...) En lui, l'histoire universitaire de la Révolution a trouvé la meilleure illustration des questions qu'elle a ouvertes et de celles qu'elle a perdues* » (Cf. « Histoire universitaire de la Révolution -Interprètes et historiens »). Je veux donc exprimer ma gratitude à Pierre Serna pour sa lucide et courageuse initiative qui sera à l'évidence féconde. Beaucoup le savent, peut-être parce que j'ai évoqué ce fait dans mes « Entretiens avec Julien Louvrier » : je suis assurément l'un des rares historiens encore vivants qui puisse encore rappeler qu'il a pu bénéficier des conseils de Georges Lefebvre. Avant de présenter l'agrégation, je devais comme tout un chacun, achever mes études à la Sorbonne par la préparation d'un mémoire. Le mien était consacré à l'endettement des paysans du Gard dans le premier dix-neuvième siècle ; Lefebvre me reçut longuement à deux reprises chez lui, exerçant sur moi la même fascination que d'autres avaient antérieurement éprouvée, avant de rendre compte de ma bien modeste recherche devant la Société d'histoire moderne et contemporaine en 1956 ! Depuis, évidemment, je n'ai cessé de lire et de méditer l'œuvre de Lefebvre dont Albert Soboul disait que l'essentiel de l'apprentissage d'un historien de la Révolution, consistait à s'en inspirer tant du point de vue de la méthode

critique et de l'exigence d'érudition, que des vertus morales et intellectuelles que cela supposait.

- 2 Dans cette brève notule, je voudrais insister sur trois caractéristiques du « travail » de Georges Lefebvre, étant entendu qu'au regard d'une carrière complexe d'historien universitaire qui s'est étendue de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à 1959, il y aurait lieu de distinguer bien des étapes de vie et des conjonctures de fait mais pour une fois, je m'abstiendrai de pratiquer ce distinguo. En premier lieu, je soulignerai qu'en Georges Lefebvre, s'est incarné l'homme qui a réussi dès son élection en 1932 à la tête de la Société des études robespierristes, donc à la direction de la revue (*AHRF*), à rassembler les énergies et à imposer, sans blesser personne, l'unification des deux grands courants républicains entre lesquels se partageait le monde des historiens français spécialistes de l'histoire de la Révolution : pour simplifier, entre le courant des fidèles d'Alphonse Aulard dont Lefebvre a toujours reconnu le magistère initiatique et l'action décisive, et celui des disciples d'Albert Mathiez dont, en 1937, il saluait l'œuvre comme un moment stratégiquement marquant de l'historiographie révolutionnaire. Il sut aussi ouvrir résolument la Société, et plus tard l'IHRF qu'il avait fondé, à la collaboration suivie d'historiens venus du monde entier. Après 1945, poursuivant son entreprise unificatrice, Lefebvre obtint encore que la convergence entre tous, l'emportât majoritairement sur la dispersion que les gravissimes fractures de l'histoire contemporaine auraient pu entraîner. Ce résultat, il l'obtint en sachant à la fois favoriser la recherche et l'échange libre entre tenants de positions historiographiques différentes, tout en ne transigeant jamais sur le fait collectif de reconnaître dans le mouvement de la Révolution française et dans l'idée d'émancipation humaine qui sourd du message robespierriste, une étape fondamentale dans le processus général d'invention de la démocratie politique et de son articulation avec les exigences d'une transformation sociale qui puissent s'incarner dans le choix d'une politique populaire. En ce sens, il a contribué magistralement à faire en sorte que la Société des études robespierristes, dont il avait obtenu avant guerre qu'elle fût reconnue d'utilité publique par l'État, soit ce qu'elle est : une compagnie ouverte d'historiens savants et érudits dignes de ce nom, de Robert Palmer à Walter Markov, de Franco Venturi et Galante Garrone à Richard Cobb, et qu'elle ne cesse de demeurer tout à la fois, ainsi que la caractérisa plus tard notre regretté François Hincker, une « société de pensée » attentive à ne rien oublier des exigences de démocratie étendue, à quoi se reconnaît l'inspiration radicalement républicaine qui a marqué son origine. Et comment ne pas associer à la réussite de l'orientation de Lefebvre, ceux qui en furent les associés puis les continuateurs, et parmi eux, les disparus, Camille-Ernest Labrousse, Albert Soboul, Jacques Godechot, ou les vivants qui se sont retrouvés unis au temps du bicentenaire derrière Michel Vovelle ?
- 3 Comme nous le savons, si Georges Lefebvre était animé de fortes convictions, il ne fut en rien un « homme de parti », n'ayant jamais adhéré qu'un temps bref au parti socialiste unifié antérieur à 1914. Mais, lui qui, avant 1900, avait lu Marx en allemand (y compris le Livre 1 du *Capital* !) – en connaissez-vous beaucoup, hors Jean Jaurès, Deville et quelques autres, de qui on puisse le dire dans la France de ce temps ?- n'a jamais caché son intérêt pour l'interprétation marxienne de l'histoire, notamment de l'histoire de la Révolution. En témoigne la conclusion de son manuel de la Collection « Peuples et Civilisations », dirigée par Halphen et Sagnac, plusieurs fois réédité. Peut-être est-ce d'ailleurs, du moins est-il légitime de se le demander, en raison de cette

singularité, celle de faire figure d'un adepte déclaré du « matérialisme historique », qu'il fut associé au lancement des *Annales* par Lucien Febvre et Marc Bloch, collègues auxquels il était lié depuis le temps de leur professorat commun à l'Université de Strasbourg ! Mais ce constat ne permet pas de transformer en « historien marxiste », un savant qui fut principalement formé aux rudes exigences techniques et professionnelles de l'« histoire méthodique » avant d'être en mesure d'entrevoir la fécondité d'une rencontre organique entre l'histoire, comme discipline, et les vastes chantiers que dégagait le développement des autres sciences humaines : la sociologie de Durkheim, la psychologie, l'anthropologie à l'étude de laquelle il consacrait avec passion les dernières années de sa vie. Quand on se réfère à la suite des travaux de Lefebvre, de ses études premières sur les subsistances dans la Flandre wallonne, à la Grande Peur, en passant par les paysans du Nord, les urbains de Cherbourg et d'Orléans, les petits maîtres à penser de la Picardie de Babeuf, son *Quatre-Vingt-Neuf*, et cela jusqu'au recueil, au sommaire composé par lui, paru aux Presses universitaires de France, des *Études révolutionnaires*, recueil qu'il considérait dans sa facture d'ensemble – j'en livre le témoignage personnel ! – comme son « testament historiographique », on mesure ce que fut son ouverture permanente, quoique critique, à toutes les entreprises de recherche faisant appel au renouvellement des champs conceptuels et à l'innovation documentaire. Rien donc qui permettrait de tenir le grand historien qu'il fut, pour un pisse-froid obstinément figé dans la maniaquerie pointilliste de l'érudit « positiviste » d'autrefois !

- 4 Un mot encore : malgré son âge (66 ans en 1940) Georges Lefebvre fut un résistant pendant l'Occupation de la France de 1940 à 1944 ; non pas évidemment comme on l'entend souvent, à la manière d'un combattant clandestin, tel que le fut son frère cadet Théodore, martyrisé par les nazis, mais comme celui qui a maintenu dans son enseignement prolongé en Sorbonne à sa demande, à la barbe de l'Occupant et de ses complices français, le contenu national, républicain, progressiste, de l'histoire qu'il enseignait : ses cours photocopiés du CDU, édités ensuite pour une part, en portent témoignage sans équivoque ! Il fut aussi un admirable « passeur », en ce sens qu'il consacra une part considérable de son temps à rendre compte des travaux des autres, les plus éminents comme les plus modestes : les notes qu'il a laissées, le témoignage de ses disciples (Rudé, Cobb, Bouloiseau, etc.) que cela impressionnait, nous le montre lecteur méticuleux, attentif, respectueux, accumulant de sa minuscule écriture, des notes précises de lecture, établissant ensuite le canevas manuscrit de son compte rendu, rédigeant enfin d'une traite, de forts commentaires qui soulignaient aussi bien l'apport (ou la vanité) des données incluses dans le livre dont il faisait lecture critique, que ce que ces données lui inspiraient au regard de ses propres connaissances et conceptions de l'objet traité. À la lecture des livraisons successives des *AHRF*, que nous poursuivons depuis tant d'années, on mesure à quel point, celui que Dautry, Soboul, Cobb ou Rudé, appelaient dans les années cinquante du siècle dernier, d'un qualificatif affectueux, « le vieux », a fait école : Georges Lefebvre pédagogue ? Un demi-siècle après sa disparition, son exemple nous inspire encore. Ce constat lui aurait plu.

---

AUTEUR

**CLAUDE MAZAURIC**

Professeur émérite des universités